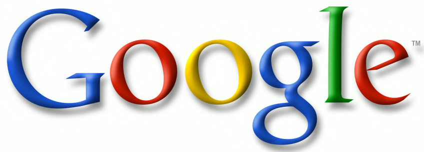
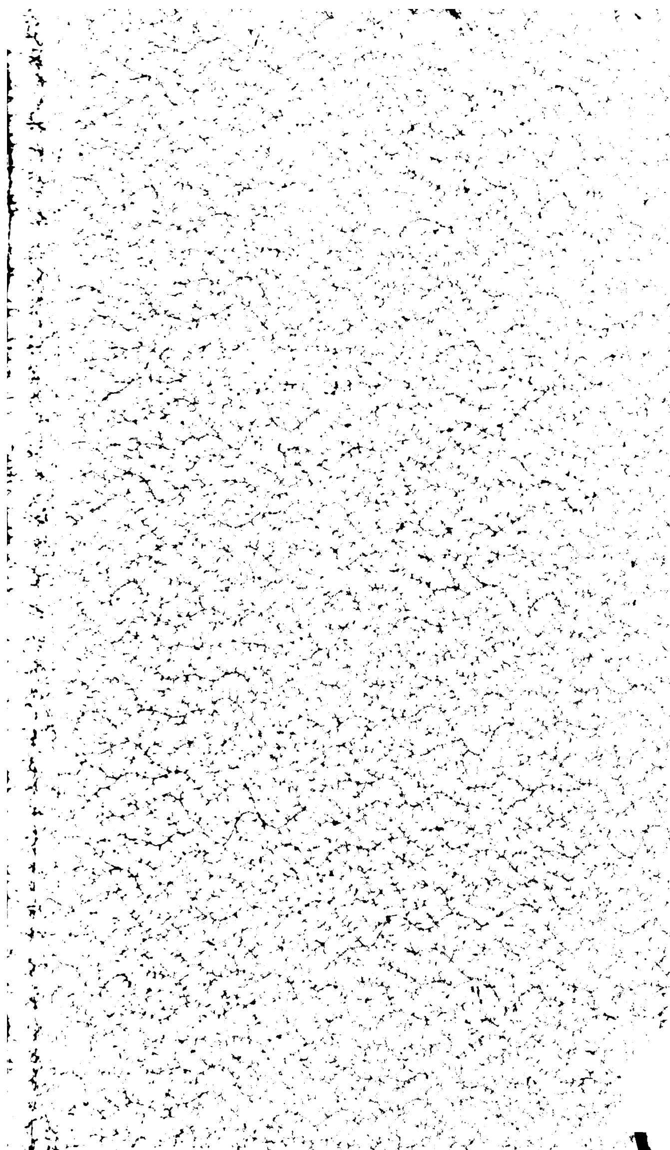

Google


AUCTOR PRETIOSA FACIT



LA

ROCHE-TREMBLANTE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LA

ROCHE-TREMBLANTE

PAR

Elie Berthet.

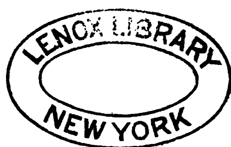


BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1851



I

LE SEIGNEUR CHATELAIN.

Il y a quelque part sur la côte de la Bretagne, à une portée de canon du rivage, un îlot isolé, d'une lieue de circonférence tout au plus ; on l'appelle l'île de Loch.

Nous pourrions peut-être donner exactement au lecteur la latitude et la longitude de ce coin de terre peu connu ; mais ce détail n'étant pas d'une absolue nécessité pour l'in-

telligence de cette histoire, nous nous bornerons à dire qu'il est une petite dépendance maritime de la vieille Armorique, dont, selon toute apparence, il a été séparé par un cataclysme à une époque reculée.

L'aspect en est pauvre et stérile. La partie du nord, mal défendue par des falaises en ruine, incessamment battue par les vents du large, ne présente à l'œil que des bruyères et des landes. Le centre est couvert de bois épais et de chênes centenaires qui végètent lentement sur ce sol rocailleux; au midi seulement quelques champs maigres produisent tardivement du sarrasin et des céréales. Aussi les habitants sont-ils peu fortunés et peu nombreux. Un chétif hameau d'une vingtaine de maisons, pressées au bord d'une anse exiguë qui sert de port à l'île de Loch, les contient tous. Une église d'un style gothique, avec un de ces élégants clochers à jour si communs même dans les plus hideuses bourgades de la Bretagne, rappelle seule un village français et chrétien au milieu de ces

masures basses, croulantes, malsaines, qui ressemblent à des huttes de sauvages. La plage en face du hameau est presque toujours déserte, excepté à l'heure du départ ou de la rentrée de quatre ou cinq bateaux de pêche qu'on tire sur le sable au moyen d'un vieux cabestan implanté dans le sol. Le reste du temps, le port est abandonné aux enfants en guenilles qui jouent sur la grève et aux oiseaux de mer qui sautillent en poussant des cris aigus devant les lames courtes et brisées du chenal.

Cependant ce lieu, si triste et si solitaire aujourd'hui, semble avoir été d'une grande importance à ces temps éloignés qui précédèrent la conquête des Gaules par les Romains. On ne peut faire un pas dans ses landes arides sans rencontrer quelques vestiges grossiers du culte druidique, et tout prouve que Loch a été jadis particulièrement affecté aux mystères religieux des Curiosolites et des Vénètes. Là ce sont des *tumuli* recouverts de gazon qui renferment les os de vaillants guerriers

celtes ; plus loin se dressent des rangées de blocs granitiques, semblables à ceux de Karnac et de Camaret, des dolmens et demi-dolmens, des *cromlechs* ou cercles druidiques, et un autre monument plus curieux encore dont nous parlerons bientôt. Partout on retrouve les souvenirs de cette période barbare dont la sombre poésie convient si bien à ces lieux sauvages. Là sans doute les vierges de Sayne, les Vellédas à la faucille d'or venaient récolter la verveine pour s'en former des couronnes, ou le sélago pour servir aux enchantements. Sur ces chênes touffus, les Eubages, vêtus de blanc, recueillaient le gui sacré, le jour de la nouvelle année. Cet arbre mort, au tronc noirci par la foudre, était peut-être consacré au terrible Irminsul, et cette gouttière, creusée dans la table de pierre, était destinée à recevoir le sang de victimes humaines. De nombreuses traditions sur ces restes frustes d'un autre âge se sont perpétuées parmi les superstitieux Bretons, paysans et pêcheurs, qui fréquentent l'île de Loch. Les saints et

les fées, la Vierge et les démons jouent, comme on peut croire, un grand rôle dans ces légendes locales où le sacré et le profane se mêlent volontiers. Néanmoins quand le voyageur plus éclairé, attiré par la curiosité ou le désœuvrement, écoute ces récits lugubres en présence des antiques monuments qui leur ont donné naissance, il ne peut se défendre d'un sentiment grave et triste qui ressemble à du respect.

Mais, sans remonter aussi haut que l'ère celtique, la petite île armoricaine a connu autrefois de meilleurs jours. Au moment de la révolution (celle de 1789, bien entendu, car la confusion commence à devenir possible), elle formait un fief noble, appartenant à une des plus illustres familles de la province. Cette famille qui, sur la foi de son arbre généalogique, prétendait exister longtemps avant l'arrivée de César dans les Gaules, était pourtant alors bien déchue de son ancienne splendeur. Après avoir possédé des ...llenies et des marquisats, son patrimoine

s'était réduit peu à peu à la seigneurie de l'île de Loch, titre modeste que ses représentants daignaient à peine mentionner jadis à la suite de leurs titres pompeux dans les actes publics. La famille elle-même était menacée de s'éteindre complétement, comme si elle n'eût pu survivre à la perte de ses magnifiques possessions. Au temps dont nous parlons, le chef de la branche directe, le vieux vidame de Kerdren, ancien président au parlement de Rennes, venait de mourir dans son petit manoir de Loch, laissant pour héritier de son nom et des débris de sa fortune son neveu Alfred de Kerdren, jeune homme de vingt ans, qu'il avait adopté et qu'il avait toujours traité comme son enfant.

Alfred de Kerdren, fils d'un ancien brigadier aux armées du roi, était resté orphelin de bonne heure et devait tout aux bienfaits de son oncle. Au moment où le bon vieux vidame, accablé par l'âge et les infirmités, sentit sa fin approcher, Alfred était à Paris où il terminait ses humanités au collége de

Navarre. Mandé en toute hâte afin de recevoir les derniers adieux de son vénérable tuteur, il arriva assez à temps pour lui fermer les yeux ; et la douleur profonde qu'il ressentit de cette perte témoigna de la noblesse et de la bonté de son cœur.

Devenu ainsi à vingt ans maître de ses actions, Alfred comprit que sa position n'était pas moins fausse. Il avait cette louable ambition qui porte tout homme dont le cœur est bien placé à se rendre utile à son pays ; mais seul au monde, sans conseils, sans protecteurs, que pouvait-il faire? A une autre époque, peut-être, il eût trouvé des amis puissants qui lui eussent frayé la voie ; mais le moment n'était pas favorable à la caste privilégiée. Comme nous l'avons dit, la révolution commençait ; et, bien que ses premiers coups ne fussent pas très-redoutables, on pouvait prévoir déjà avec quelle épouvantable violence elle devait frapper bientôt. Le jeune gentilhomme crut donc devoir patienter ...u'à ce que la société, ébranlée sur sa

base comme la monarchie, se fût un peu rassise, ce qui, dans ses idées, comme dans celles des nobles d'alors, ne pouvait tarder. En attendant il prit possession du modeste héritage de son oncle et il s'installa dans le petit manoir seigneurial que l'on s'obstinait à appeler le *château de Loch*.

Ce manoir, d'aspect sévère, s'élevait au nord de l'île et semblait avoir été construit à cette époque où les avantages du confortable et de la salubrité n'étaient jamais pris en considération par les architectes et les propriétaires. C'était un bâtiment à un seul étage, aux étroites fenêtres, aux cheminées massives, destiné primitivement à servir de rendez-vous de chasse aux seigneurs de Kerdren, quand, possesseurs de somptueuses habitations sur le continent, ils venaient par hasard s'amuser à chasser les oiseaux de mer à Loch. Dans la saison des tempêtes, les éléments en fureur se déchaînaient à l'entour. La mer battait les rochers qui hérissaient la plage avec un bruit semblable à celui du

tonnerre ; en même temps les vents hurlaient avec rage contre le lourd édifice, comme s'ils eussent voulu l'arracher de ses fondements. Pour remédier, sans doute, à cet inconvénient, un des ancêtres d'Alfred avait eu l'idée de planter des arbres en grand nombre à l'entour; mais il n'en était résulté ni plus de calme ni plus de silence pour l'habitation. Le fracas des orages s'augmentait encorc de toutes les plaintes, de tous les craquements de ces vieux arbres en détresse; il y avait des moments où la voix humaine avait peine à se faire entendre dans le salon du château. Qu'on juge de ce que devait éprouver Alfred pendant les longues soirées d'hiver, quand il se voyait presque seul dans cctte masure sinistre où se résumaient pour lui tant de souvenirs! A peu près à cette époque, un autre jcune Breton, enfermé comme lui dans un vieux château armoricain, se révélait poëte en prêtant l'oreille aux sublimes harmonies de la nature et se préparait à ino-
r au monde ce sentiment moderne, si

triste et si doux, qu'on a appelé la *mélancolie*.

Mais Alfred de Kerdren n'avait ni les hautes aspirations poétiques, ni le génie de son immortel compatriote Chateaubriand. Jamais, au contraire, garçon plus léger, plus gai, plus insouciant, n'avait foulé les bruyères de l'île de Loch. Sauf le souvenir du respectable vidame, qui venait de temps en temps assombrir sa pensée, il acceptait sans misanthropie cette solitude et cet isolement. Le bruit des tempêtes ne pouvait troubler son sommeil, quand après une journée passée à chasser sur la côte ou à courir l'Océan dans une barque incessamment ballottée par les lames, il venait, le soir, se coucher bien fatigué dans sa chambre aux vieilles boiseries de chêne. La vie active absorbait chez lui la vie contemplative; il laissait les jours et les mois s'écouler avec cette insouciance de l'homme jeune et fort qui a foi dans un long avenir.

Bien qu'il fût maître absolu sur ce rocher

où il vivait, et que tout le monde y fût disposé à lui accorder un respect, une obéissance sans bornes, le joyeux Alfred ne songeait pas à se prévaloir de son rang avec ses pauvres vassaux. Son ambition était de surpasser les jeunes gens du voisinage dans les exercices du corps en usage dans le pays ; il ne dédaignait pas de se mêler aux jeux de ses compatriotes, dans les *pardons* et les fêtes paroissiales où il était toujours accueilli avec la joie la plus vive. Simple et familier avec ses inférieurs, il se faisait un plaisir de parler le *brezounecq* et de mériter cette épithète de Breton bretonnant que lui jetaient les gentilshommes moins populaires que lui. En revanche, autant le jeune seigneur de l'île de Loch était bienveillant envers les paysans, autant il se montrait froid et réservé envers les bourgeois du voisinage. En face de Loch, sur la terre ferme, il y avait un bourg assez considérable appelé Saint-Illec. Là se trouvaient des fonctionnaires publics, des propriétaires aisés avec leurs familles, enfin ce

qu'on est convenu d'appeler de la *société* au fond des campagnes. Alfred de Kerdren se joignait assez volontiers aux réunions de la bourgeoisie de Saint-Illec ; mais alors il faisait valoir dans toute leur rigueur les priviléges que lui donnaient son nom illustre et ses quarante générations de noblesse. Fier, dédaigneux, parfois piquant avec les hommes, il ne retrouvait qu'auprès des femmes, dont plusieurs étaient jeunes et charmantes, ces manières séduisantes, ce ton gracieux qui lui étaient naturels. On eût dit qu'il voulait surtout faire valoir ses droits contre ceux qu'il supposait capables de les lui contester. Mais grâce au prestige qui s'attachait encore au descendant des Kerdren, même à cette époque de rénovation, on lui pardonnait volontiers son orgueil de caste, et les femmes particulièrement excusaient cette morgue qui, s'attaquant au sexe le plus fort et le plus tyrannique, disparaissait ou se changeait en urbanité devant elles seules.

Telle était donc la position physique, mo-

rale et sociale d'Alfred de Kerdren, seigneur de l'île de Loch, au moment où commence cette histoire.

Un matin d'octobre, Alfred, équipé en chasseur, un excellent fusil à deux coups sous le bras, et précédé d'une jolie chienne épagneule qui faisait entendre de joyeux aboiements, sortit de la maison pour se livrer à son exercice favori. Un habit vert à boutons d'argent, une culotte de casimir brun et des guêtres bien serrées, faisaient ressortir les belles et vigoureuses proportions de sa personne. Son chapeau à trois cornes, posé un peu de travers sur ses cheveux poudrés, donnait à sa figure une expression mutine et légèrement impertinente qui lui seyait à ravir. Au grand regret d'Alfred, aucun poil de barbe vraiment digne de ce nom ne venait encore décorer son menton juvénile, quoique sa physionomie mâle et son œil noir témoignassent d'une certaine énergie de caractère que les circonstances pourraient développer plus tard; mais cette expression

disparaissait habituellement sous un air de bonne humeur et de vivacité. Tout en marchant, il fredonnait un air de chasse, tandis que la vive épagneule traçait de grands cercles autour de lui, comme pour prendre part à sa gaieté.

L'automne avait déjà flétri en partie le feuillage des chênes et des ormes qui avoisinaient l'habitation ; mais il en restait encore assez pour produire de l'ombre et aviver le paysage. Un fort vent d'ouest s'était levé pendant la nuit et sifflait sur la lande en emportant au loin quelques herbes sèches. Néanmoins le ciel était sans nuages et le soleil montait dans un ciel d'azur. Au loin, la mer était sillonnée de larges lames verdâtres que couronnaient des flocons d'écume.

Le jeune gentilhomme suivait un chemin qui conduisait au village, capitale de l'îlot ; mais arrivé à une hauteur boisée d'où l'on pouvait apercevoir le hameau avec son église gothique, le petit port avec ses barques pa-

resseusement couchées sur le sable sec, le canal tout hérissé de roches, et les côtes vaporeuses du continent, il s'arrêta et parut hésiter sur la direction qu'il devait prendre. Il allait suivre un second sentier à gauche, qui s'enfonçait dans la partie la plus écartée de son domaine, quand il aperçut un homme gravissant rapidement la pente au-dessous de lui. Aussitôt il posa à terre la crosse de son fusil et attendit, le sourire sur les lèvres, ce nouveau personnage dont la marche rapide trahissait quelque préoccupation secrète.

Le survenant paraissait âgé de soixante ans environ et portait le costume si connu du pays : guêtres, larges braies, habit carré, longue veste, ample chapeau et cheveux pendants sur les épaules ; tous ses vêtements étaient noirs, et d'un drap plus fin que ne le sont d'ordinaire ceux des paysans bretons. D'ailleurs, l'air de prestance du bonhomme le distinguait suffisamment du commun des habitants de Loch. Alfred venait de reconnaître, en effet, le vieux Conan, domestique blanchi

au service de sa famille, et devenu, depuis la mort du vidame, son intendant, son majordome, son factotum, enfin le premier ministre de son gouvernement en miniature.

— Eh ! mon brave Conan, dit-il gaiement en brezounecq dès que le vieillard fut à portée de l'entendre, où diable as-tu pris cette figure renversée et cette moue de mauvais augure ? Je parierais que tu seras encore allé *politiquer* là-bas avec les badauds de Saint-Illec ? Oui, c'est cela ; eh bien ! est-il vrai, comme tu le soutenais il y a trois jours, que le roi a fait pratiquer une mine sous Paris et sauter la ville à deux cents pieds en l'air ?... Voyons, ouvre ton sac et déballe vite ; quelles nouvelles ce matin ?

Conan découvrit ses cheveux blancs et s'inclina respectueusement devant son maître étourdi.

— Il ne faut pas rire des nouvelles que j'apporte aujourd'hui, monseigneur, dit-il d'un ton grave ; il y a bien plutôt de quoi pleurer... Ça ne va pas du tout là-bas... On

dit que les *brigands* de Paris sont allés en force à Versailles, qu'ils ont massacré les gardes du corps et emmené prisonniers le roi, la reine et le Dauphin...

Malgré son insouciance habituelle, Alfred tressaillit.

— Serait-il possible? s'écria-t-il, la famille royale prisonnière... les gardes du corps... Et combien dit-on qu'il a péri de ces vaillants soldats dans cette affaire?

— Ah! monseigneur, beaucoup... tous... plus de deux cent mille!

Ce chiffre suffit pour rassurer complétement le jeune de Kerdren. Il poussa un bruyant éclat de rire.

— Allons! allons! il en sera du massacre des gardes du corps et de la captivité de la famille royale comme de Paris sauté en l'air... N'en parlons plus. Je vais rôder sur la plage du côté de la Pierre-Levée; par ce vent d'ouest, les macreuses doivent *plonger aux vaimeaux,* et je suis sûr de quelques bons ...os avant l'heure de la marée.

— Ah! monseigneur, monseigneur, dit Conan tristement, est-ce bien le temps de songer à la chasse aux macreuses?... Vous ne me croyez pas, je le vois bien, et cependant il se passe autour de vous des choses... Les châteaux du voisinage continuent à se dégarnir, monseigneur, ajouta-t-il en baissant la voix; je viens d'apprendre encore que le comte de Kercaradec, le marquis de Lesneven et les bonnes dames de Loc-Maria étaient partis pour émigrer, comme on appelle cela.

— Tu me parles là, mon bon Conan, de vieillards et de femmes que le moindre événement doit effrayer parce qu'ils sont riches et sans défense; moi, qu'ai-je à craindre ici des révolutions et des révolutionnaires? Qui songerait à m'inquiéter sur ce rocher stérile perdu au milieu de l'Océan?

— Et cependant. monseigneur, que feriez-vous si un beau matin on venait à Loch pour s'emparer de l'île et vous assassiner?

— Ce que je ferais, morbleu! j'armerais mes six vassaux, je nommerais le brave

Conan mon capitaine général, et à la tête de cette armée je chargerais vigoureusement l'ennemi... Il faudrait qu'il eût le diable au corps, si je ne le culbutais dans la mer en un clin d'œil!

Et Alfred partit d'un nouvel éclat de rire; mais cette fois le vieil intendant ne parut nullement prendre en mauvaise part la gaieté de son maître.

— C'est là une pensée qui devait vous venir, reprit-il avec satisfaction; vous êtes le digne descendant de ces Kerdren batailleurs qui étaient toujours en guerre avec leurs parents ou avec leurs voisins... Aussi bien les siéges ont de tout temps été favorables à votre race, et pas un de ses châteaux n'a été assiégé sans qu'il en soit résulté pour elle quelque gros avantage... Oui, oui, vous avez raison; un siége aurait du bon et ne pourrait que relever fort l'honneur de la famille au temps malheureux où nous vivons!

Quoique très-habitué aux excentricités de son majordome, le jeune seigneur de l'île de

Loch ne put cacher sa surprise de voir ainsi prendre au sérieux une plaisanterie.

— Quoi ! Conan, demanda-t-il, si cette idée de résistance m'était venue réellement, crois-tu que je trouverais ici des gens disposés à me défendre ?

Les yeux du vieillard s'animèrent.

— Par saint Yves et saint Ifflam, mes bienheureux patrons, s'écria-t-il, je puis toujours vous répondre pour un !... Tant qu'un Kerdren vivra, il y aura Conan à son côté pour le défendre !... Quant aux vassaux, continua-t-il en serrant avec menace le bâton qu'il tenait à la main, je voudrais bien voir qu'ils eussent l'air d'hésiter ! Si ces lâches coquins ne se faisaient pas tuer jusqu'au dernier, je me chargerais moi-même... Mais une justice à leur rendre, c'est qu'ils vous aiment tout de bon... Ensuite ils ont bien leurs raisons pour ça ; vous les gâtez tant ! vous leur faites tant d'honneur en leur permettant... Mais vous ne voulez pas que l'on parle de ça !

Et le bonhomme poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Allons ! voilà que tu reviens encore sur un point où nous ne pouvons nous entendre, répliqua Alfred avec une légère expression de mécontentement ; tu me reproches toujours le plaisir que je trouve à me mêler aux exercices et aux jeux des garçons du pays ; je t'ai pourtant dit bien des fois, Conan, que mes ancêtres, les plus anciens, les chefs de ma race, ne dédaignaient pas, dans les siècles passés, de disputer, même à des vilains, le prix de la course, de la lutte, de l'adresse à conduire une barque par un gros temps, et qu'ils ne croyaient pas déroger pour cela...

— Fort bien, monseigneur ; vous êtes le maître, comme on dit... Mais moi, je ne saurais approuver que le descendant des seigneurs de Kerdren, Legonidec, Saint-Meen et autres lieux, mette la main à la manœuvre sur une méchante barque, comme je vous l'ai vu faire au dernier coup de vent, lorsque vous êtes revenu de la pêche avec le vieux

Pierre et le fils à la Madelon, ou bien qu'il consente à recevoir les taloches d'un mateluche tel que Yvon le Rouge, comme vous l'avez fait récemment à la fête de Saint-Illec.

— Mais, vieux fou !... Excuse, mon bon Conan, j'ai tort... C'est qu'en vérité tu ferais perdre patience à un saint avec tes idées exagérées sur ma dignité personnelle. Songe donc que le jour où j'ai manœuvré là-bas au milieu du canal, il y allait de la vie par cette affreuse bourrasque ; et si je n'avais pas besogné de mon mieux avec mes deux compagnons, moi, seigneur de Kerdren, Legonidec, Saint-Meen et autres lieux, je me serais noyé comme un benêt et j'aurais servi de pâture aux marsouins... Quant à Yvon, dont j'ai supporté, dis-tu, les taloches à Saint-Illec, je me pique de lui avoir honnêtement rendu la monnaie de sa pièce ; je l'ai même si rudement jeté par terre que le pauvre diable en a encore l'épaule démise... La leçon a dû le rendre très-humble, sois-en sûr ; il apprécie fort peu, je te l'assure, l'honneur qu'il a eu de se mesu-

rer avec moi, quoique je lui aie abandonné le prix du combat, qui était, si j'ai bonne mémoire, une superbe paire de souliers ferrés.

— Il suffit, monseigneur, répliqua Conan d'un ton respectueux mais non convaincu, vous savez mieux que moi ce qui est bien... Mais, ajouta-t-il d'un air mystérieux, pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, je vous rappellerai que mes dispositions sont prises en cas d'événement... J'ai caché un peu de poudre et quelques fusils dans les caves du château, et si l'on osait venir nous attaquer...

— C'est bon, c'est bon ! nous n'en sommes pas encore là, terrible et belliqueux Conan ! interrompit Alfred avec son insouciance habituelle ; mais en attendant que nous usions notre poudre sur les révolutionnaires, je vais en brûler un peu sur les macreuses... Voilà le flot qui monte, et tu sais que la macreuse se cache quand la mer bat son plein.

Cette conversation, comme nous l'avons dit. avait lieu sur une lande solitaire, expo-

sée au vent impétueux qui soufflait du large et d'où l'on pouvait apercevoir le chenal de l'île de Loch. Au moment où Alfred, après avoir fait à Conan un signe amical, allait s'éloigner pour se mettre en chasse, le vieillard lui montra deux canots qui, partis du village de Saint-Illec, traversaient le détroit en luttant avec effort contre la marée.

— Eh! monseigneur, dit-il, ne seraient-ce pas par hasard des visites qui nous arrivent là-bas?

— Des visites? répéta Kerdren en se retournant brusquement.

Mais à cette distance, sa vue n'était pas assez exercée pour reconnaître les personnes qui se trouvaient dans les bateaux; Conan, malgré son âge, réussit mieux.

— Je parierais un flacon de bon vin contre un piché de cidre, dit-il en posant sa main au-dessus de ses yeux pour les garantir du vent et du soleil, que le grand gaillard en redingote noire que j'aperçois dans la première barque est M. Toussaint, le tabellion

de Saint-Illec, ce vieux bourgeois qui prétend en savoir plus que vous et moi sur l'histoire de notre île... Ensuite il y a d'autres messieurs et des dames en grande toilette que je ne puis distinguer encore.

— Des messieurs et des dames, dis-tu? s'écria Alfred ; est-ce qu'en effet...? Oui, oui, c'est cela... Et moi qui avais tout oublié! moi, qui allais tranquillement à la chasse! Sur mon âme! il y avait de quoi me brouiller avec toute la bourgeoisie de Saint-Illec, et par le temps qui court, c'eût été une grave imprudence...

— Que dites-vous, monseigneur? demanda Conan avec inquiétude ; qu'y a-t-il donc?

— Eh bien ! il y a que me trouvant il y a trois jours en nombreuse compagnie chez M. Toussaint, le tabellion, on parla des curiosités historiques de notre île, et que plusieurs personnes, excitées par le bavardage scientifique de M. Toussaint, exprimèrent le désir de les voir... Les dames surtout manifestèrent un grand empressement à faire l'expérience

de la Roche-Tremblante dont, comme tu le sais, nous n'aimons pas à laisser approcher tout le monde...

— La Roche-Tremblante ! le talisman de votre famille ? répéta le vieillard d'un ton de reproche ; ah ! monseigneur, cela ressemble à une profanation !

— Bah ! bah ! la superstition t'a tourné la tête, à toi et aux autres... Je sais mieux que personne à quoi m'en tenir au sujet de la Roche-Tremblante... aussi j'invitai tous ceux qui étaient présents à venir aujourd'hui même à l'île de Loch, pour visiter nos pierres druidiques.

— Et pour dîner peut-être ? demanda Conan.

— Non, rassure-toi... C'eût été te pousser au suicide toi, et Yvonne, ma cuisinière ; et je tiens à mes vieux et fidèles serviteurs. Non, je n'ai pas positivement invité à dîner ces gens-là ; néanmoins, après les avoir promenés tout le jour, je pourrai difficilement me dispenser de leur offrir quelques

rafraîchissements, une collation modeste...

— Certainement, monseigneur, certainement il le faut! reprit Conan avec agitation; que penserait-on de vous? Oui, il faut que ces bourgeois soient bien régalés; mais comment faire? Il nous reste si peu de temps! nous manquons d'une foule de choses, de provisions, d'argenterie, de vaisselle... La pauvre Yvonne en fera une maladie... Ah! monseigneur, si vous nous aviez prévenus hier seulement...

— Allons, on sera indulgent pour mon ménage de garçon; courage, mon bon Conan, et répare bien vite mon étourderie... Il y a encore quelques bouteilles de vieux vin dans la cave, des jambons dans le saloir, sans compter cette belle oie sauvage que j'ai tuée hier à la côte Saint-Gilles... Voyons, en route, Conan! cours au château te concerter avec Yvonne, si tu ne veux pas que tout soit perdu, même l'honneur!

— On y va, monseigneur, et on s'efforcera de faire pour le mieux... Promenez-les le

plus possible afin de nous donner du temps... Je vais prier Pierrette, la fille à la mère Goy, de venir nous aider. Mais vous, monseigneur, continua-t-il en examinant son maître avec une sollicitude naïve, allez-vous recevoir tout ce monde avec cet habit fripé, ces bottes poudreuses, ce chapeau éraillé?

— Qu'importe? répliqua Alfred en époussetant légèrement ses habits du manche de son fouet de chasse, cela est assez bon pour eux!... Mais un moment, Conan; puisque tu as de si bons yeux, je veux encore les mettre à l'épreuve avant de te lâcher... Parmi ces dames qui sont là-bas dans les bateaux, ne pourrais-tu déjà en reconnaître quelques-unes?

— Sans doute, monseigneur; dans l'un, il y a mademoiselle Flore Toussaint, la sœur du tabellion, et quelques autres que je n'ai jamais vues. Dans le second, je distingue parfaitement madame Labarre... vous savez? la veuve de cet ancien corsaire, mort il y a deux ans à Saint-Illec, en laissant à sa famille

une immense fortune, qui serait mieux peut-être en d'autres mains.

— Madame Labarre, dis-tu ? Et elle est seule de femme dans ce bateau?

— Non, non, monseigneur... vous pouvez maintenant voir comme moi une autre femme plus jeune et plus mince, qui se serre contre elle chaque fois qu'une lame arrive sur la chaloupe... c'est sans doute mademoiselle Joséphine Labarre, la plus jolie fille du pays, dit-on.

— Joséphine! s'écria le jeune homme avec un transport de joie ; elle aussi! Serait-il possible, après ce qui s'est passé entre nous? Elle ne m'en veut donc pas!... Je n'osais espérer... Es-tu bien sûr de reconnaître mademoiselle Joséphine Labarre?

— Certainement, monseigneur, répondit l'intendant en l'examinant avec inquiétude.

— Je ne m'étais donc pas trompé! car je l'avais devinée aussi; mon cœur me disait... Mais hâtons-nous; il faut nous préparer à recevoir avec politesse nos visiteurs... Ré-

flexion faite, Conan, je vais t'accompagner au château, car cette tenue n'est pas convenable pour recevoir des dames... Partons, partons vite!

Il plaça son fusil sous son bras et se mit à remonter le sentier avec tant de rapidité que Conan avait peine à le suivre. Au bout de quelques pas, le bonhomme était hors d'haleine; malgré sa préoccupation, Alfred s'en aperçut.

— Ne te presse pas tant, mon vieil ami, dit-il, tu me rejoindras à ton aise.

— Eh bien, monseigneur, si vous le permettez... je n'ai plus mes jambes de vingt ans!

— A revoir donc... Pardieu! Conan, toi qui connais tous les saints bretons, avec leurs diverses attributions et leurs pouvoirs spéciaux, tu devrais bien me dire quel est celui qui protége les amoureux?

— Pourquoi demandez-vous cela, monseigneur? fit l'honnête vieillard avec simplicité.

— Parce que je lui offrirais un cierge haut comme le mât d'un navire! dit l'étourdi Alfred en riant aux éclats.

Et il se mit à courir dans la direction du château, suivi de sa belle épagneule qui paraissait assez surprise de ce changement de front inattendu.

II

LES BOURGEOIS DE SAINT-ILLEC.

Parmi les monuments celtiques d'origine que contenait l'île de Loch, il en était un, plus curieux que les autres, et dont nous n'avons parlé jusqu'ici que pour mémoire, le rôle important qu'il est appelé à jouer dans cette histoire exigeant une mention particulière. C'était un énorme rocher, placé sur la pente d'une falaise, à quelque distance du

château. Il était de forme ovale, aplati et si singulièrement posé que la main la plus faible, même celle d'un enfant, suffisait pour lui imprimer un mouvement oscillatoire très-sensible, ce qui, vu sa masse considérable, paraissait aux gens étrangers aux lois de la mécanique un véritable prodige. En raison de cette propriété merveilleuse, on lui avait donné le nom de Roche-Tremblante de l'île de Loch.

Les curiosités de ce genre ne sont pas rares en Europe. En France, les unes semblent être l'effet d'un caprice de la nature, les autres d'une combinaison de l'art. Parmi les premières on peut citer la fameuse pierre branlante des environs de Castres, en Languedoc, et la roche de Veix en Auvergne. Les autres sont plus répandues encore : on en trouve en Picardie, en Vendée, en Bretagne, et dans tous les pays où l'ancien culte druidique semble avoir été jadis en honneur.

On prétend que les prêtres gaulois, dont elles étaient l'ouvrage, comme les *men-hirs*

et les dolmens, s'en servaient pour éprouver les femmes suspectes à leurs maris ou à leurs familles. Si la pierre, après de longues et solennelles invocations, obéissait à l'impulsion de la personne qui se soumettait à l'épreuve, et remuait visiblement, le soupçon était vaincu ; mais si le rocher restait immobile, ce qui pouvait arriver quand l'accusée n'avait pas su se concilier la sympathie des druides préposés à la garde du monument, malheur à l'épouse coupable, à la vierge déchue ! L'exécration de la tribu entière, la vengeance souvent sanglante d'un mari ou d'un frère étaient le résultat ordinaire de cette malheureuse tentative.

D'après ce que nous venons de dire, on se fera aisément une idée de la profonde terreur qu'inspiraient ces pierres probatoires aux populations éteintes, et on ne s'étonnera pas que, dans un pays comme la Bretagne, où les traditions antiques se perpétuent d'âge en âge avec tant de fidélité, il en reste encore a[illegible]rd'hui quelque chose. On sait notam-

ment que les Bretons actuels ont conservé pour les fontaines un culte qui remonte aux Celtes leurs ancêtres. De même les pierres branlantes de l'Armorique ont gardé l'effrayant prestige qu'elles avaient avant l'ère chrétienne. L'une d'elles porte encore le nom de *pierre des vierges*, et dans le canton où elle se trouve, aucune femme dont la conscience ne serait pas bien pure n'oserait affronter l'épreuve de cet infaillible talisman.

Or, telles étaient précisément les qualités miraculeuses que l'on attribuait à la Roche-Tremblante de l'île de Loch. On contait une foule d'histoires qui prouvaient la puissance divinatoire du monument, et aucun sceptique ne songeait à s'inscrire en faux, car il n'y avait pas encore de sceptiques en Bretagne. Un père faisait trembler sa fille un peu légère en la menaçant de la conduire en face de la pierre magique; les femmes qui avaient excité à tort ou à raison les soupçons jaloux de leurs maris ne manquaient jamais de se réhabiliter en offrant avec assurance de se sou-

mettre à l'expérience réputée si décisive; il est vrai que d'ordinaire on ne les prenait pas au mot, et ainsi l'innocence n'avait pas à s'abaisser jusqu'à cette humiliante justification.

Malgré tout cela, la confiance que l'on avait dans les propriétés miraculeuses de la Roche eût peut-être fini par s'amoindrir, si elle eût été trouvée notoirement en défaut une seule fois. Mais un très-petit nombre de personnes avaient la permission d'en approcher, et c'était seulement par ouï-dire que les gens du pays affirmaient son infaillibilité. La Roche-Tremblante de Loch, en effet, était la propriété particulière des seigneurs de l'île, et il leur répugnait, dans leur égoïsme aristocratique, de faire participer le vulgaire à ses mystérieuses vertus. Il était d'usage depuis un temps immémorial dans la famille de Kerdren, que le jour même du mariage d'un gentilhomme de ce nom, le nouvel époux et la nouvelle épouse vinssent en grande pompe au château de Loch, et la mariée tentait

l'épreuve de la Roche-Tremblante au milieu d'une foule considérable d'invités. Cette cérémonie traditionnelle avait sans doute pour but de montrer que la vertu d'une fille honorée par la recherche d'un Kerdren devait éclater à tous les yeux. Telle était la force de l'habitude, qu'une épousée qui eût refusé de se soumettre à cette bizarre formalité eût risqué d'exciter parmi ses vassaux les soupçons les plus outrageants. Aussi toutes les dames de cette maison, les unes avec bonne foi, les autres par obéissance ou pour satisfaire à l'usage, avaient-elles subi l'épreuve pendant une longue suite de générations. Mais une vérité bonne à constater, en dépit des incrédules, c'est que jamais la pierre n'avait manqué de complaisance pour ces nobles châtelaines. On assurait même qu'au mariage d'un sire de Kerdren avec une demoiselle Blanche de Caradec, qui passait pour un prodige de vertu et de piété, la Roche-Tremblante s'était mise en mouvement d'elle-même, avant d'avoir été touchée par la belle

mariée, comme pour lui rendre hommage.

Un monument de cette importance ne pouvait pas être laissé à la disposition des passants; aussi un des anciens maîtres de l'île de Loch avait-il fait entourer la roche d'une muraille et d'une grille de fer pour en défendre l'approche. La clef de cette grille était présentée solennellement au seigneur, le jour où il prenait possession du fief, et il ne devait jamais la confier à personne. A une époque plus éclairée, on justifia cette séquestration par la nécessité de couper court aux pratiques superstitieuses des gens du pays, sans songer que les nobles propriétaires, en prétendant seuls au monopole d'une pareille superstition, la rehaussaient encore aux yeux du peuple. Plus tard on avait continué à entretenir la clôture, en apparence dans l'unique but d'empêcher les rôdeurs de dégrader un morceau d'antiquité si précieux, car depuis que la famille de Kerdren avait commencé à décliner, il avait été rarement en usage. [illegible] le vieux vidame qui venait de mourir,

et Alfred lui même, par respect pour ce rocher auquel se rattachaient les souvenirs de leurs ancêtres, avaient toujours veillé à sa conservation et s'étaient montrés particulièrement jaloux de le soustraire aux profanations du vulgaire.

Or c'était précisément pour voir de près cette merveille et pour tenter la célèbre expérience que la bourgeoisie de Saint-Illec avait pris au mot Alfred de Kerdren en venant ainsi visiter son domaine. Aucun de ceux qui avaient pu se croire compris dans l'invitation collective n'avait manqué au rendez-vous, car même en 1789, au moment de la réaction populaire contre la noblesse et la monarchie, une pareille faveur, de la part du dernier représentant d'une race illustre, ne pouvait que flatter considérablement les petits propriétaires et les modestes fonctionnaires du voisinage.

Alfred mit une telle activité à sa toilette, que la compagnie n'avait pas encore paru sous l'étroite et sombre avenue de chênes qui

conduisait au manoir quand il fut habillé et équipé pour la recevoir. Il portait maintenant un habit de velours dont une gentille épée d'acier ciselé relevait galamment la basque, une veste de satin sur laquelle flottait un jabot de dentelles, et des culottes de soie noire. Un œil de poudre avait rendu à sa coiffure toute sa fraîcheur, et son chapeau galonné d'or était rejeté sous son bras. Dans cet élégant costume, le jeune seigneur de l'île de Loch ressemblait au plus délicieux petit marquis que l'Opéra-Comique ait jamais lancé sur ses planches, depuis le temps de Favart.

Comme il descendait au salon, il rencontra Conan qui allait et venait d'un air affairé; le vieillard ne parut pas approuver cet excès de recherche et d'élégance.

— Ah! monseigneur, dit-il d'un ton grondeur, vous allez gonfler d'orgueil tous ces gens-là en leur montrant de pareils égards... Votre habit neuf et vos manchettes de malines, c'est trop!... Vous trouviez tout à l'heure

que votre habit de chasse était assez bon pour eux !

— Mais les dames, Conan ! Ignores-tu donc que les gentilshommes de ma famille n'ont jamais cru déroger en manifestant aux dames de toutes conditions les plus grands respects, surtout quand elles sont jolies ?

— Bien, bien, répliqua le bonhomme désarmé par cette allusion à la galanterie traditionnelle des Kerdren ; il faut laisser les jeunes gens agir à leur fantaisie... Mais un mot encore avant que les bourgeois n'arrivent, hommes et *dames*. N'ayez aucune inquiétude, monseigneur ; Yvonne et moi, nous avons pourvu à tout ; on servira quand vous voudrez une collation qui fera honneur à la maison, je vous le promets.

— Bravo, Conan ! vive mon glorieux sénéchal pour être homme de ressources ! s'écria gaiement Alfred. Ah çà ! mon vieil ami, tu ne comptes pourtant pas présenter sur la table les pâtés de carton et les fruits de cire que tu voulais à toute force servir à la der-

nière fête de la paroisse? Nos convives pourraient trouver la plaisanterie fort peu récréative.

— Monseigneur est en humeur de rire ce matin, dit l'intendant un peu confus, mais ne vous occupez pas de ces misères-là; et excusez-moi encore un instant... J'ai quelques dispositions à prendre... puis je vous rejoindrai pour vous servir de suite, comme il convient à un homme de votre rang.

— De suite? et que diable ai-je besoin de suite? demanda Alfred.

— Eh! si vous avez des ordres à donner... et puis je porterai la clef de la grille... D'ailleurs, vous êtes si jeune, monseigneur! Il vous faut près de vous une personne d'âge pour imposer à ces vilains, très-disposés à oublier la distance qui vous sépare d'eux...

— C'est-à-dire un mentor pour réparer les étourderies que tu me juges capable de dire ou de faire, répliqua Alfred en souriant; et mons Conan s'est modestement attribué ce rôle... Allons, fais ce que tu voudras, vieux

grondeur; viens ou reste, suis-nous ou demeure, mais dépêche-toi, car voici notre monde.

En effet, un groupe assez nombreux commençait à déboucher à l'extrémité de l'avenue. Conan s'empressa de sortir en grommelant pour s'assurer que ses aides de camp femelles n'avaient rien omis de ce qui pouvait donner aux étrangers une haute idée de la splendeur du château de Loch. Alfred, le front appuyé contre une des fenêtres aux petites losanges de plomb qui éclairaient le salon, examina les étrangers avec un vif intérêt.

Il y avait quinze ou vingt personnes. A leur tête, marchait comme guide ou cicerone de la bande un personnage en redingote noire, en perruque à boudins, que nous savons être M. Toussaint, le tabellion de Saint-Illec. C'était un grand homme sec, aux manières lourdes, au langage emphatique, au demeurant estimable et jouissant d'une grande considération dans le pays. Il avait certaines

prétentions à l'érudition historique ; les monuments de l'île de Loch notamment étaient le sujet ordinaire de ses dissertations pédantesques, où le latin, le français et le bas breton hurlaient de se trouver accouplés ensemble. De tous les visiteurs, il était le plus avancé dans l'intimité du jeune Kerdren ; il avait été chargé de la liquidation de la succession du vidame et de divers autres intérêts d'Alfred. D'ailleurs l'invitation avait été proposée aux assistants dans sa maison, et pour ainsi dire à son instigation ; aussi l'honnête tabellion prenait-il un air d'importance et se croyait-il en droit de faire les honneurs du lieu. On le voyait gesticuler avec gravité, désignant avec la pointe de son gros jonc à pomme d'argent, tantôt le château, tantôt les diverses parties de l'île où se trouvaient les pierres druidiques. On ne pouvait entendre ce qu'il disait, mais à la contenance attentive de ses compagnons, on jugeait que sa science était fort prisée par eux, comme sans doute il la prisait lui-même.

Parmi ces auditeurs complaisants se trouvait d'abord son fils, grand niais efflanqué, dont les vêtements trop étroits faisaient ressortir encore les formes pointues ; puis son clerc, M. Benoît, espèce d'*incroyable* de village, au costume exagéré dans sa prétention à suivre les modes burlesques de l'époque. M. Benoît passait pour un bel esprit ; tout en griffonnant des actes et des minutes dans l'étude enfumée du tabellion, il composait des chansons satiriques sur les frasques et les scandales arrivés dans le cercle restreint de ses connaissances. Ces chansons, pitoyables de facture et ajustées sur des airs de pont-neuf, étaient pourtant très-goûtées dans les coteries du voisinage. Sa figure de fouine avait une expression de malice et de causticité plutôt que d'esprit véritable ; mais en ce moment où il était placé sous l'œil du patron, il affectait un air modeste, respectueux, et semblait plein d'admiration pour l'immense érudition de l'honnête Toussaint. Seulement un regard moqueur et rapide jeté de temps

en temps de côté, comme pour chercher un complice, témoignait que le clerc chansonnier ne tarderait pas à prendre sa revanche du mortel ennui qui lui était infligé.

Les autres hommes de la troupe, pour la plupart petits propriétaires et rentiers, ne méritent pas une mention particulière, sauf l'officier de la douane de Saint-Illec. C'était un beau garçon, à longues moustaches, roide et gourmé dans son uniforme vert et jaune. Il passait pour un forcené partisan des idées nouvelles, et il déclamait en toute occasion contre les abus de la tyrannie. Un douanier démocrate n'était pas chose fort ordinaire à cette époque, aussi celui-ci était-il cité comme une curiosité du pays. Il avait pris pour la circonstance une mine réservée, protestation muette contre sa démarche de politesse et de courtoisie envers le jeune seigneur de l'île de Loch.

Parmi les dames on remarquait mademoiselle Toussaint, la sœur du tabellion, vieille fille de quarante ans, acariâtre, bavarde,

paraissant perpétuellement en colère de n'avoir pu trouver de mari. Puis trois ou quatre demoiselles ou jeunes femmes plus ou moins insignifiantes, toutes flanquées de leurs mères, bourgeoises curieuses et dénigrantes. Mais au milieu de cet escadron féminin, celles que l'œil ardent d'Alfred de Kerdren chercha d'abord furent madame et mademoiselle Labarre, la fille et la veuve de ce corsaire du pays, qui s'était fait redouter dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique, et avait prélevé une fortune considérable sur le commerce de l'Angleterre.

La mère, Bretonne de vieille roche, ne différait guère, par son costume et ses manières communes, des paysannes des environs. Elle avait un esprit maussade, asservi à tous les préjugés mesquins du temps et de la localité. Elle se faisait gloire de ne parler et de ne comprendre que le brezounecq; et si autrefois son mari, dont la volonté était passablement despotique, n'eût pas décidé que leur fille unique serait mise en pension dans un

couvent de Dinan, la pauvre enfant eût été également étrangère au langage de la mère patrie. En raison de ces défauts, la veuve du corsaire était assez mal vue dans la *société* de Saint-Illec; sans la protection toute spéciale du tabellion qui était chargé des affaires de madame Labarre, et qui, disait-on, caressait en secret une idée de mariage entre son fils et la fille de sa cliente, on l'eût volontiers délaissée, malgré ses grandes richesses. Ces défauts pourtant ne devaient pas être attribués à un mauvais cœur; on pouvait même citer d'elle beaucoup de traits d'humanité. Ainsi il y avait dans les petits ports de pêcheurs des alentours plusieurs centaines de chenapans, qui, se vantant, à tort ou à raison, d'avoir fait partie de l'équipage de son mari, lui extorquaient chaque année le plus clair de son revenu. Jamais madame Labarre n'avait refusé un secours à ceux qui invoquaient de semblables droits à sa faveur. De la sorte, autant elle inspirait de répulsion dans la bourgeoisie, autant elle était aimée

et prônée dans la classe populaire où elle répandait de si constants et de si aveugles bienfaits.

Ce type, assez peu attrayant, de la vieille race bas bretonne, faisait ressortir encore davantage les perfections de mademoiselle Joséphine Labarre. Mince, élancée, l'œil velouté, le teint rose, la bouche souriante, cette jeune fille avait une grâce et une dignité pleines de charmes. Elle avait reçu une éducation soignée au couvent, dont elle était sortie depuis une année à peine; on prétendait notamment qu'il était impossible de trouver dans la province entière une musicienne aussi distinguée, une voix aussi ravissante. Mais les qualités et les talents de cette belle personne étaient soigneusement cachés sous une réserve extrême; soit timidité naturelle, soit sentiment d'une position fausse, Joséphine paraissait toujours soumise à une contrainte pénible. Madame Labarre, en effet, ne veillait pas sur elle avec cette tendresse attentive et délicate d'une mère intelligente; on eût dit plutôt

d'une duègne morose dont la surveillance ressemble à de l'espionnage, la sollicitude à du despotisme jaloux. Aussi Joséphine, toujours en garde contre les autres et contre elle-même, était-elle comme un livre fermé pour ceux qui l'approchaient. Alfred de Kerdren seul, malgré sa légèreté apparente, avait deviné quels trésors se voilaient sous cette mélancolie pudique, et encore on verra plus tard quelle fausse idée il en avait conçue.

La mère et la fille s'avançaient serrées l'une contre l'autre, observant avec une égale curiosité, sinon avec des dispositions égales, l'humble domaine du châtelain de Loch. Madame Labarre était enveloppée d'une grande mante ou *joubelinen* d'étamine noire à capuchon que le vent semblait vouloir arracher de ses viriles épaules. Joséphine portait encore son costume de pensionnaire, une robe ou plutôt un fourreau, comme on disait alors, de soie bleue avec une ceinture flottante. Ses beaux cheveux blonds, partagés sur le front, étaient retenus par un ruban semblable au

snowd virginal des jeunes Écossaises, et s'échappaient de dessous un petit chapeau de paille. Le vent lutinait la pauvre enfant et exposait indiscrètement aux regards ses mignons souliers noirs à boucles d'argent et ses bas gris à coins brodés. Elle disparaissait parfois tout entière dans les vastes plis de la joubelinen maternelle dont elle se débarrassait en souriant.

Quand Alfred la reconnut au milieu de la foule, il voulut s'élancer au-devant d'elle; mais la crainte que cette démarche ne fût mal interprétée, et peut-être aussi la conscience de son rang le retinrent. Ce fut seulement quand les visiteurs eurent franchi la grille et pénétré dans la cour qu'il s'avança pour les recevoir.

A sa vue, tous les étrangers se découvrirent avec empressement. Seul, l'officier de la douane, portant le revers de la main à son chapeau galonné, parut enchanté que son uniforme le dispensât à la rigueur de donner cette marque d'égards à un aristocrate.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit Alfred d'un ton cordial en s'inclinant ; et vous, mesdames, je vous remercie de la faveur que vous m'accordez, et dont je sens tout le prix.

En même temps il embrassa les dames les unes après les autres, comme l'y autorisaient les usages du temps, effleurant légèrement les joues vieilles et ridées, s'arrêtant plus longtemps sur les joues vermeilles et fraîches. Il termina par Joséphine Labarre et murmura à son oreille :

— Charmante ! vous m'avez donc pardonné l'audace insigne que j'ai de vous aimer et d'avoir osé vous le dire ?

Joséphine rougit ; mais M. Toussaint, qui adressait en ce moment au maître du château un long et prétentieux compliment préparé pour la circonstance, détourna l'attention, et la compagnie entra dans le salon afin de se reposer un instant.

Alfred soutint la conversation avec une .ce et une affabilité qu'on n'aurait pu

attendre d'un jeune homme si léger; chaque assistant obtint de lui une marque particulière d'attention, un mot flatteur. Aussi, tous étaient-ils enchantés de son accueil quand on se leva pour aller visiter les monuments de l'île de Loch.

Au moment où l'on traversait la cour, Conan parut, l'air digne et majestueux. Il avait ajouté à son costume habituel une longue rapière assez semblable à une broche à rôtir, et il la portait avec la fierté d'un majordome de bonne maison. Après s'être incliné profondément, il alla se poster à dix pas derrière son maître, en silence.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ce qui se passa pendant une partie de cette journée. Nous ferons grâce au lecteur des dissertations savantes de M. Toussaint sur les alignements de *men-hirs*, sur les *lichavens*, les *gal-gals* ou *barrows* qui étaient épars dans l'île de Loch, et qui reçurent successivement la visite de la compagnie. Excepté son fils qui l'écoutait et son clerc Benoît qui

avait l'air de l'écouter, l'antiquaire de Saint-Illec ne trouvait plus d'auditeurs complaisants. On préférait se presser autour du maître du domaine, dont la gaieté et l'entrain ravissaient tout le monde. La plupart des visiteurs, les dames surtout, eussent bien voulu tenter d'abord la fameuse expérience de la Roche-Tremblante ; mais, sur la proposition d'Alfred, on avait remis la partie à la fin de la journée, après le repas, ou, comme il disait, *la collation* qu'il comptait offrir à ses hôtes.

Le temps se passa donc agréablement. A la suite d'une charmante promenade sur les grèves et les bruyères de l'île de Loch, on se réunit autour d'une table fort bien servie par les soins de Conan, et l'excellent vin, tiré des caves du vidame, acheva de porter au comble la bonne humeur des convives. Aussi lorsqu'il fallut se lever pour se rendre à la Roche-Tremblante, certains invités, y compris le savant tabellion lui-même, ne se sentaient-ils pas solides sur leurs jambes.

Plusieurs fois, pendant le cours de la journée, Alfred avait essayé de se rapprocher de Joséphine pour lui parler en particulier ; mais l'attention exclusive dont il était l'objet l'avait toujours empêché d'y réussir. Aussi fut-ce avec une joie extrême qu'en sortant du château, il vit la société se fractionner par petits groupes et même par couples, passablement distants les uns des autres. Pour comble de bonheur, la jeune fille était seule avec sa mère, et quand il vint offrir son bras, il fut accepté.

Le vent s'était apaisé, comme il arrive parfois aux approches du soir, et le soleil s'abaissait lentement vers un horizon rouge de feu avant de s'enfoncer dans les eaux verdâtres et encore agitées de l'Océan. Alfred se dirigeait, à travers les plantations, vers la région la plus solitaire de l'île. Le frôlement des herbes flétries sous les pas des promeneurs favorisait le mystère des conversations intimes. Kerdren pressait doucement contre sa poitrine le bras de Joséphine passé

sous le sien, mais il ne parlait pas, et la jeune fille, toute frémissante, tenait les yeux baissés. A deux pas en arrière, madame Labárre les suivait ; mais soit qu'elle ne fût pas fâchée des attentions particulières dont sa fille était l'objet de la part d'Alfred, soit qu'elle fût tout occupée du soin de se conduire dans cet obscur sentier, elle restait assez loin pour ne pas rendre complétement impossible une communication confidentielle entre les deux jeunes gens.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi avant qu'Alfred, un peu novice en amour, profitât de l'occasion favorable que le hasard lui offrait.

Enfin, surmontant son émotion, il dit d'un ton de légèreté affectée, en employant le français, que la mère ne pouvait comprendre :

— Combien j'ai maudit, mademoiselle, ces importuns qui, depuis plusieurs heures, m'empêchent de vous parler en secret ! Cependant, c'était à vous seule que je pensais,

c'était vous seule que j'aurais voulu combler d'attentions et d'égards... je vous dois tant de reconnaissance pour être venue! Maintenant, je puis l'espérer, les paroles d'amour que j'ai osé vous adresser à notre dernière entrevue ont obtenu leur pardon... Vous êtes bonne autant que belle!

— Ne vous hâtez pas de chercher de pareils motifs à cette visite indispensable, balbutia la jeune fille timidement. Mon refus eût pu donner lieu à des interprétations méchantes; d'ailleurs j'ai dû obéir à ma mère.

— Oh! charmante Joséphine, pourquoi ne pas m'avoir laissé croire...?

— Eh bien! reprit mademoiselle Labarre en affermissant sa voix, je vous avouerai la vérité; j'ai obéi sans répugnance aux volontés de ma mère et aux convenances en venant ici, car j'avais quelque chose à vous dire, une prière à vous adresser.

— Une prière! vous? Oh! parlez, parlez.

— Je voulais conjurer M. de Kerdren de réfléchir à l'immense distance qui le

séparе d'une fille obscure et sans naissance, telle que moi, et le prier de cesser des assiduités qui peuvent éveiller la malignité.

Alfred resta un moment étourdi du coup.

— Ainsi donc, reprit-il enfin avec un accent où la douleur se mêlait au dépit, vous ne m'aimez pas?

Joséphine garda le silence.

— En effet, continua Kerdren en s'animant, j'ai remarqué depuis longtemps les prévenances dont vous accablent ces deux scribes ridicules, le fils et le clerc de M. Toussaint... L'un des deux sans doute est parvenu...

— L'un me fait pitié, l'autre m'inspire de la crainte, répliqua mademoiselle Labarre avec vivacité. M. de Kerdren m'estime-t-il assez peu pour croire que je pourrais si mal placer mes préférences?

— Eh bien, alors, quelque autre plus digne...

— Non, M. Alfred, répondit Joséphine avec un soupir, personne ne m'a inspiré

les sentiments que vous supposez... Je crois même pouvoir avouer que si le ciel ne nous eût pas placés, vous et moi, si loin l'un de l'autre, dans des conditions si différentes, peut-être...

Elle s'arrêta comme effrayée elle-même de ce qu'elle venait de dire.

— De grâce, s'écria Alfred avec chaleur, achevez !... Joséphine, n'y a-t-il en effet entre nous que des obstacles de rang et de naissance?

Nul ne sait quelle réponse allait laisser échapper mademoiselle Labarre, quand le bruit d'une violente discussion s'éleva derrière eux. C'étaient Conan et l'officier de la douane, qui, en causant politique, s'étaient échauffés au point de produire une sorte de scandale.

— Et pourquoi monseigneur ne serait-il pas menacé, comme les autres gentilshommes, par ces scélérats qui veulent la destruction du royaume, l'extermination du roi et de la noblesse? s'écriait Conan avec une véhémence

extraordinaire; pourquoi ne viendrait-on pas ici pour l'assassiner et brûler son château, comme on a fait là-bas à Karnac, chez le comte du Couëdic, ou à Saint-Sornin chez la duchesse, ou à Dinan chez M. de Randal, le grand prévôt de la province?...

L'interlocuteur répondit à voix basse, en ricanant ; mais la vive réplique de Conan fit suffisamment comprendre de quelle nature avait été l'explication donnée par l'officier de la douane.

— La pauvreté de mon maître! l'abaissement de sa famille! Que signifie ceci, monsieur? De par saint Michel, saint Colomban, saint Dourlon, saint Caradec et tous les autres saints de la paroisse! voudriez-vous faire entendre que le seigneur actuel de ce fief est moins noble qu'aucun des plus grands seigneurs de la cour, que le roi et les princes eux-mêmes? Sa famille était déjà illustre bien avant la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, monsieur; je l'ai entendu dire à l'ancien bailli, fort savant en généa-

logie... Quant à sa pauvreté, il est moins riche qu'il ne devrait l'être, je l'avoue ; mais s'il ne possède plus aujourd'hui la baronnie de Kerdren, la châtellenie de Saint-Meen et le fief de Legonidec, croiriez-vous par hasard qu'il en vaut un fétu de moins? Supposez-vous son hospitalité moins franche, son vin moins bon, ses serviteurs moins dévoués qu'au temps de ses pères?

Cet appel en ce qui concernait la chère exquise du petit manoir fut sans doute compris ; car on parut répliquer d'un ton plus doux et plus amical; mais quoi qu'on pût dire, la colère de Conan ne faisait que s'accroître.

— Votre protection! celle de madame Labarre ! reprit-il avec indignation, voilà du nouveau! Et quel besoin monseigneur a-t-il de votre protection et de celle de personne? Oui, je le sais ; vous, un officier du roi, vous qui devriez donner l'exemple de l'obéissance aux lois, vous fréquentez un tas de vauriens qui vous bernent en faisant patriotiquement

sous votre nez la contrebande; je sais aussi que madame Labarre, à force de donner de l'argent aux coureurs de cabaret qui se vantent d'avoir écumé la mer avec son mari, a trouvé beaucoup d'amis dans cette canaille; mais qu'avons-nous besoin de ménager sa bande ou la vôtre? Qu'ils viennent, ces malfaiteurs, attaquer la personne ou les propriétés d'un seigneur de Kerdren! Oui, dites-leur que je ne les crains pas! dites-leur de venir... Je les défie!

En cet endroit de la discussion, quelqu'un s'interposa et on n'entendit plus que des criailleries confuses.

— A-t-il jamais existé un fou de cette force? reprit Alfred avec un sourire en s'adressant à la jeune fille; le vieux coquin voudrait me faire égorger et dévaster ma propriété parce qu'il est de mode aujourd'hui de piller et d'assassiner les gentilshommes! Que dites-vous, Joséphine, de la manière dont mon pauvre Conan entend les priviléges de ma condition?

— Son dévouement peut les lui faire exagérer jusqu'au ridicule, dit mademoiselle Labarre qui, pendant cette pause, était parvenue à modérer son émotion; mais les devoirs que vous impose ce rang, M. Alfred, n'en sont pas moins sacrés; ils vous interdisent surtout ce que l'on pourrait appeler une mésalliance.

— Une mésalliance! s'écria Kerdren involontairement.

— N'était-ce pas là le projet que vous aviez conçu en me parlant de vos sentiments secrets? demanda la jeune fille en le regardant avec hardiesse.

Alfred parut mal à l'aise comme un coupable ; mais il se remit aussitôt.

— Joséphine, reprit-il vivement, je ne veux pas vous tromper; mon nom ne m'appartient pas et je ne puis en disposer selon mon cœur... Mais ce qui m'appartient, c'est un amour profond, dévoué, sans réserve...

— Assez, monsieur, interrompit la jeune fille en essayant de dégager son bras, c'est

une insulte... une insulte que je n'ai pas méritée.

— Écoutez-moi, de grâce... laissez-moi du moins vous expliquer...

— Les explications sont inutiles ! Et moi, ajouta-t-elle avec des larmes dans la voix, moi qui avais pu croire...

— Ne croyez rien qui me soit désavantageux, charmante Joséphine, répliqua Kerdren en la retenant avec force ; mais ce n'est ici ni le temps ni le lieu pour une conversation de cette nature. Consentez à me voir en secret...

— Monsieur !

— Demain soir, dans le jardin de votre mère à Saint-Illec... La muraille est basse, il me sera facile...

Joséphine poussa un cri aigu et dégagea son bras par un effort brusque en s'arrêtant.

— Qu'y a-t-il donc, petite ? Serais-tu blessée ? demanda madame Labarre.

— Qu'est-il arrivé ? demandèrent toutes les personnes de la compagnie mises en émoi par ce cri de détresse.

— Rien ! rien ! balbutiait Joséphine.

— Ma fille !... qu'avez-vous fait à ma fille ? gronda la vieille Bretonne en se tournant vers M. de Kerdren.

Celui-ci, le front couvert de sueur, le teint enflammé, perdait contenance.

— Je ne comprends pas, balbutiait-il, je ne puis m'expliquer...

— Il n'y a de coupable que moi, reprit vivement mademoiselle Labarre ; dans cette allée obscure, le pied m'a tourné sur une pierre... j'ai senti une vive douleur et je n'ai pu retenir un cri... mais ce n'est plus rien ; je suis mieux... je suis bien.

Et elle souriait.

— Si c'était une entorse ? dit la mère naïvement.

—Hem ! une *entorse* à la vérité, grommela M. Benoît assez haut cependant pour que ses plus proches voisins pussent l'entendre.

Joséphine rassura tout le monde sur les suites de l'accident supposé, et l'on se remit en marche. Alfred voulut de nouveau offrir

son bras à mademoiselle Labarre; mais elle avait déjà pris celui de sa mère.

— La sotte! la petite prude! murmurait-il d'un ton d'humiliation et de colère; faire un pareil esclandre! me rendre la fable de ces bourgeois qui ne sont pas dupes de son excuse!... Oh! si je pouvais me venger!

III

L'ÉPREUVE.

Bientôt la compagnie arriva dans un petit vallon sauvage, séparé seulement de la mer par une falaise en ruine. Le sol en était stérile, couvert d'ajoncs et de maigres fougères. Cependant il était traversé par un ruisseau, venu du centre de l'île, qui du haut de la falaise se précipitait dans la mer ; et le long de ce ruisseau étaient disséminés quelques saules d'un vert pâle et quelques arbustes maritimes. Cette solitude avait un caractère

particulier de tristesse. Rien n'y rappelait la fréquentation de l'homme; on n'y entendait d'autre bruit que celui du ressac contre la côte rocailleuse, les sifflements du vent ou le murmure sourd de la cascade. Les traditions antiques et mystérieuses du culte féroce des druides ne pouvaient trouver de théâtre mieux approprié à leur sombre poésie.

La célèbre Roche-Tremblante était située sur l'escarpement de la falaise, dans une espèce d'enfoncement semi-circulaire qui semblait être l'ouvrage de la nature. Il y avait donc eu fort peu à faire pour en interdire l'entrée au profane. Quelques pierres moussues et sans adhérence entre elles figuraient encore une muraille dans les endroits où la déclivité du terrain ne la protégeait pas suffisamment; mais, en face de la vallée, s'élevait une grille de fer surmontée d'une croix, dont la présence ajoutait encore au caractère mélancolique de ce lieu désert.

La compagnie s'arrêta, et Conan s'efforça de faire tourner une énorme clef dans la ser-

rure rouillée de la grille. Pendant qu'il employait vainement toute sa force, les assistants plongeaient avidement les regards à travers les barreaux pour contempler plus tôt la merveille de l'île de Loch. Mais l'enceinte contenait plusieurs blocs de rochers; il était assez difficile de reconnaître, parmi ces masses granitiques, drapées de lichens jaunâtres, souvent lavées par l'écume des lames qui franchissaient la falaise dans les hautes marées, celle qui jouissait de propriétés surnaturelles. Une sorte de désappointement se manifestait déjà sur quelques visages, tandis que d'autres, ceux des femmes surtout, exprimaient une appréhension vague, assez semblable à de l'effroi.

Néanmoins le tabellion Toussaint, qui tenait à remplir envers et contre tous les fonctions de cicerone, continuait au milieu du recueillement une dissertation commencée déjà au château.

— Oui, messieurs, oui, mesdames, oui, mesdemoiselles, disait-il avec emphase, je ne

suis pas de ceux qui prétendent tout expliquer ; je ne suis pas de ces incrédules qui veulent tout mesurer à la mesure étroite de leur esprit ; je crois, je suis convaincu que les païens gaulois, par leur accointance avec les esprits de ténèbres, opéraient de véritables prodiges, et vous allez en avoir un exemple frappant tout à l'heure... La Bible ne dit-elle pas en propres termes que les magiciens de Pharaon firent les mêmes prodiges que Moïse? *Eadem portenta fecerunt,* dit le texte. César n'affirme-t-il pas, dans ses Commentaires, que les fées gauloises avaient le pouvoir de se rendre invisibles et de calmer d'un mot les orages? Je conclus donc que les prêtres gaulois appelés Eubages, Bardes, Senanis ou Druides, ont bien pu, par art magique, *arte magica,* construire un talisman dont la vertu s'est propagée d'âge en âge jusqu'à nous.

Cette opinion, exprimée avec tant d'assurance par un homme que l'on regardait comme une des lumières de la paroisse, de-

vait faire impression sur des esprits crédules et peu éclairés.

— Mais, M. Toussaint, demanda timidement une petite brune à l'œil vif, aux manières espiègles, si ce talisman est l'œuvre du démon, n'y a-t-il pas danger pour nos âmes, à nous autres bonnes chrétiennes, de tenter une pareille expérience?

— Je... je ne suis pas préparé à vous répondre à ce sujet, répliqua le tabellion déconcerté; je ne suis pas théologien... Cependant...

— Un pareil doute est une offense pour ma famille, s'écria Alfred de Kerdren avec ironie, et je ne souffrirai pas que l'on calomnie ainsi notre chère Roche-Tremblante... Y songez-vous, mademoiselle? S'il y avait danger pour le salut à tenter l'épreuve, ma grand'mère et mes aïeules, pendant je ne sais combien de générations, seraient donc aujourd'hui en enfer, puisque le jour de leurs noces elles ont dû venir ici donner la preuve éclatante de leur sagesse? C'eût été

dommage, en vérité, car vous avez pu voir, par nos portraits de famille, que la plupart étaient charmantes... Non, non, quoi qu'en puisse dire M. Toussaint ou tout autre, la Roche-Tremblante n'est pas œuvre diabolique... et soutenir une semblable opinion serait faire croire que l'on a des raisons pour redouter le résultat de l'expérience !

— Entendez-vous, mesdames ? s'écria M. Benoît avec son sourire méchant ; sur ma parole, c'est un défi !

— Eh bien, nous l'acceptons, dit mademoiselle Toussaint d'un air de pruderie hautaine.

— Nous l'acceptons ! répétèrent les autres dames.

— Toutes ? demanda Alfred.

— Toutes.

— Alors, tant pis pour celles qui auront trop présumé d'elles-mêmes ! répliqua Kerdren ; la roche n'est pas galante, je vous en avertis ; mais je m'en lave les mains.

Ces paroles furent prononcées avec une

gaieté factice et presque fiévreuse. Alfred, depuis sa conversation avec mademoiselle Labarre, n'avait plus cette aménité franche et naturelle d'auparavant. Ses mouvements étaient saccadés, ses joues rouges; sa voix était altérée. Évidemment il n'avait pu surmonter encore le sentiment d'humiliation et de colère qu'il avait éprouvé en voyant ses prétentions si durement repoussées par la jolie Joséphine.

Conan était enfin parvenu à faire tourner la clef dans la serrure et à ébranler la porte sur ses gonds criards. Aussitôt que le passage fut libre, les hommes s'élancèrent dans l'enceinte; les femmes les suivirent lentement. A mesure qu'elles franchissaient la grille, maître Benoît, trompant pour un moment la surveillance du patron, semblait les reconnaître une à une, et compter ses victimes; plusieurs frissonnèrent en sentant ce regard froid et railleur attaché sur elles.

L'étroit espace où se pressaient les curieux était tapissé de plantes marines, et encombré,

comme nous l'avons dit, de gros blocs de granit provenant sans doute de l'écroulement particl de la falaise; mais la roche merveilleuse était remarquable par sa position isolée au fond de cette espèce de gorge, par sa masse énorme et surtout par sa nature. C'était une silice noirâtre, d'un grain dur et serré; on prétendait qu'à plus de vingt lieues de l'île de Loch, il n'existait pas de roche de cette espèce. Il semblait pourtant impossible qu'aucun effort humain eût pu transporter un pareil monolithe au fond de ce défilé sans le secours des puissantes machines de l'industrie moderne. Il avait douze ou quinze pieds de long sur sept ou huit de large, et on évaluait son poids à quarante ou cinquante milliers. Mettre en mouvement ce colosse de pierre semblait être au-dessus d'un pouvoir même surnaturel.

Cependant Alfred, le sourire sur les lèvres, s'avança vers l'extrémité supérieure du rocher. Il sembla caresser un moment de la main sa surface polie; puis, pesant sans

efforts apparents sur la pierre, il lui communiqua un mouvement brusque, suivi presque aussitôt de cinq ou six oscillations lentes et parfaitement sensibles.

Bien qu'ils fussent prévenus, la plupart des assistants ne purent retenir un cri d'étonnement. Quelques femmes se signèrent.

Le jeune seigneur de l'île de Loch prit plaisir pendant quelques minutes à accélérer le mouvement de la Roche-Tremblante ; enfin il quitta sa place en disant :

— Vous voyez comme elle est docile... chacun de mes bons voisins la trouvera également complaisante. Ils peuvent tenter l'expérience à coup sûr ; la pierre n'a aucune vertu occulte pour les hommes.

— C'est-à-dire, monseigneur, que je n'accorde pas cela ! s'écria le tabellion d'un air capable ; je puis prouver par des textes authentiques et précis que les pierres de cette espèce servaient également à reconnaître les hommes qui avaient commis quelque grand crime et les femmes pécheresses ; or, si la

Roche-Tremblante a conservé sa propriété à l'égard des femmes, pourquoi ne l'aurait-elle pas conservée aussi à l'égard des hommes? C'est un point qu'il faudrait éclaircir, et je regrette fort que nous n'ayons pas ici un grand criminel, un parricide, par exemple, ou même un simple assassin. Je serais curieux de m'assurer...

— Vous pourriez fort avoir raison, mon respectable ami, répliqua Kerdren avec un sérieux parfait; malheureusement nous serons obligés de laisser en suspens, pour aujourd'hui, cette question vraiment intéressante.

— La science y perdra beaucoup, grommela le bonhomme, mais il suffit que vous soyez de mon avis, monseigneur; j'en écrirai à mon ami Grandin, conseiller en parlement, à Rennes, et la première fois qu'il lui tombera sous la main un scélérat reconnu... oui, oui, il est de la plus haute importance d'éclaircir ce point.

Pendant cette discussion, les assistants

étaient venus les uns après les autres tenter l'épreuve miraculeuse; mais sans doute aucun d'eux n'avait sur la conscience de ces crimes affreux que demandait l'honnête tabellion, car la pierre ne montra aucune velléité d'immobilité. Elle ne se montra rebelle ni à l'officier de la douane ni au chansonnier Benoît, les deux plus *criminels* certainement de toute la bande.

— Au tour des dames maintenant! s'écria Kerdren quand il eut vu ses hôtes fatigués du jeu; voilà le moment redoutable arrivé; que les belles incrédules prennent garde à elles!

Sur sa recommandation on fit cercle autour de la roche, assez à distance pour ne pas en gêner les mouvements. Pendant ces préparatifs, certains esprits forts riaient sous cape ou échangeaient à voix basse des plaisanteries. Mais la contenance des femmes était toute différente. Bien que quelques-unes crussent seulement *sous bénéfice d'inventaire*, selon la piquante expression de la Fontaine, à la vertu secrète du talisman, la plupart ne pouvaient

cacher une sorte d'anxiété. Elles se regardaient les unes les autres, mais sans oser se communiquer autrement que par le regard la répugnance invincible que leur inspirait cette expérience si délicate en public. Deux d'entre elles seulement ne paraissaient pas partager ce sentiment général ; c'étaient madame Labarre et Joséphine. Les traits jaunes et ridés de la mère n'exprimaient qu'une vague curiosité. La fille, cherchant à se confondre dans la foule, s'était assise à l'écart. Le visage tourné vers la grève, elle observait d'un air rêveur les lames qui venaient se briser en écume argentée contre le rivage.

— Comme elle est calme ! pensait Alfred ; nous verrons bien si elle gardera toujours sa superbe indifférence !

La première personne qui se présenta pour affronter la terrible épreuve fut mademoiselle Toussaint, la sœur du tabellion ; c'était elle qui avait accepté le défi, et cet honneur lui revenait de droit. Comme nous l'avons dit, elle avait bien près de quarante ans ; et à

voir sa longue et sèche personne, ses lèvres minces, ses yeux éraillés, ses cheveux d'un blond hasardé auxquels se mêlaient déjà quelques filets gris, on eût pu croire que la vertu avait dû lui être facile. Cependant des bruits avaient couru sur elle à propos de certains clercs vantards qui s'étaient succédé dans l'étude de son frère; ces bruits à la vérité avaient eu tout juste la frivolité nécessaire pour faire dire aux personnes sensées : « Ce sont des calomnies. » Malgré cela, on remarqua, lorsque la vieille fille s'avança vers l'extrémité du cercle, que son teint était plus pâle qu'à l'ordinaire.

Mais c'était là sans doute l'effet de la pudeur et de la timidité; car à peine eut-elle touché la roche, que celle-ci fléchit sans difficulté, et se mit à osciller respectueusement.

— Bravo! bravo! crièrent les assistants en battant des mains; la pierre a dit vrai... la vertu est héréditaire dans la famille de maître Toussaint.

— La roche ne pouvait faire moins pour

la doyenne des vierges du canton ! s'écria Alfred.

Et pendant que mademoiselle Toussaint se retirait fière et rougissante pour laisser place à ses compagnes, le clerc Benoît criait plus haut et applaudissait plus fort que tout le monde.

La glace une fois rompue, les autres dames et demoiselles de la compagnie vinrent successsivement tenter l'expérience. Les unes, sûres d'elles-mêmes en apparence, touchaient la pierre d'un air dédaigneux ; les autres, au contraire, la poussaient avec une sorte de désespoir. Mais en dépit des rires ironiques, des sarcasmes décochés à la suite de chaque essai, le roc obéissant recommença pour toutes ses oscillations et ses balancements. Cette complaisance banale finit par exciter les soupçons d'une majeure partie de l'assemblée.

— Que diable ! grommelait un vieux procureur, il est impossible que parmi tant de femmes, il n'y en ait pas au moins une... Ma

fille, passe encore ! mais mademoiselle Armande ou Rosette !... la pierre radote.

— J'aurais cru, disait une petite dondon de dix-huit ans à l'oreille d'une de ses compagnes, que madame Langlois ne serait pas aussi heureuse que nous... Je sais des choses...

— Décidément, concluait un bourgeois célibataire avec un gros rire, votre Pierre-Tremblante, M. de Kerdren, est comme mon petit chien qui saute pour tout le monde.

— Patience ! messieurs, patience ! dit Alfred en pinçant les lèvres.

Restaient madame Labarre et sa fille. La mère avait observé avec une curiosité marquée les diverses épreuves des autres dames, mais sans témoigner aucun désir d'y prendre part. Quant à Joséphine, toujours assise à l'écart près de la grille, elle tournait à peine la tête, quand la gaieté des assistants éclatait d'une manière bruyante.

Le tabellion essaya de décider madame Labarre à imiter ses compagnes.

— Eh bien, voisine, dit-il en brezounecq,

ne voulez-vous pas tenter fortune à votre tour? Jamais vous n'aurez meilleure occasion de prouver que votre pauvre défunt avait fait un bon choix en vous prenant pour femme!

— Bah! répliqua la vieille Bretonne avec une grimace en forme de sourire, qu'ai-je à faire de votre pierre du démon? J'ai confiance en Notre-Dame d'Auray et en saint Michel; cela me suffit.

Le tabellion n'insista pas; mais le malin Benoît savait mieux comment s'y prendre.

— Eh! madame Labarre, dit-il de son ton égrillard, savez-vous que si vous refusez de toucher la Roche-Tremblante de l'île de Loch, les méchants de Saint-Illec pourront joliment jaser sur votre compte?... On dit que défunt Labarre restait bien longtemps en mer autrefois et que vous n'étiez pas toujours seule à Saint-Illec tandis qu'il frottait les Anglais!

— Qui dit cela? répliqua la veuve avec rudesse: des sots comme toi, vilain singe!

Maître Benoît supporta l'injure avec une patience stoïque.

— Écoutez donc, reprit-il, on assure aussi qu'un des plus beaux hommes du pays va souvent chez vous le soir et qu'il se retire bien tard !

Un rire général accueillit cette saillie, pendant que l'officier de la douane tortillait sa moustache avec colère. Madame Labarre se leva brusquement, moitié résignée, moitié furieuse.

— Maudit polisson ! langue de vipère ! murmura-t-elle.

Elle pesa fortement sur la pierre ; mais la pierre ne fit qu'un mouvement imperceptible.

— Diable! reprit Benoît en regardant le douanier, est-ce que vraiment...?

L'officier perdait contenance et jurait entre ses dents.

— Oui-da ! fit la vieille.

Et se posant plus commodément en face de la roche, elle la secoua avec tant de vigueur que l'énorme bloc parut prêt à rebondir au pied de la falaise ; il conserva ses oscillations

plus d'une minute encore après avoir reçu l'impulsion première.

— A la bonne heure! s'écria-t-on de toutes parts ; voilà qui lave suffisamment l'honneur du brave corsaire de la Manche !

— J'aurais bien voulu voir! dit la veuve avec fierté en regagnant sa place.

Il y eut un moment de repos, après cette victoire signalée de madame Labarre.

— Une personne encore n'a pas subi l'épreuve! dit une voix.

— C'est mademoiselle Joséphine Labarre.

— Il est vrai; mais à quoi bon? dit Alfred de Kerdren avec ironie; n'est-on pas sûr d'avance du résultat?

— Eh! ne connaissait-on pas aussi d'avance la vertu de ma femme? demanda un bourgeois d'un air piqué.

— Et celle de ma fille? murmura un autre.

— Joséphine veut sans doute se singulariser encore ! remarqua d'un ton doucereux une amie de mademoiselle Labarre.

— Vas-y, petite, dit la veuve avec autorité ; vas-y et fais-les taire.

Joséphine s'était levée au premier appel de son nom ; mais, malgré l'ordre précis de sa mère, elle hésitait encore ; cette démarche lui paraissait ridicule et inconvenante.

— Soit! dit-elle enfin à demi-voix, puisque tout le monde s'y soumet... me voici...

Et elle s'avança lentement vers le poste indiqué en face du rocher.

On fit silence et on n'entendit plus, un moment, que le bruit de la cascade ou les cris des oiseaux de mer qui regagnaient la terre aux approches du soir. La jeune fille, les yeux baissés, avait pourtant un air d'assurance modeste. Retirant sa main blanche et potelée d'une élégante mitaine de soie, elle pesa de tout son poids sur la roche... La roche resta immobile.

Tous ceux qui venaient de voir la pierre incessamment balancée au plus léger effort, ne pouvaient croire d'abord à cette fixité subite. Joséphine pâlit; mais elle revint à la

charge, et ses dents se serrèrent tandis qu'elle tâchait d'imprimer au bloc l'ébranlement habituel... Même résultat négatif et désespérant!

On échangea des signes moqueurs.

— Personne ne peut-il gêner les mouvements de la pierre? demanda le tabellion; que tout le monde se tienne éloigné... peut-être quelque gravier s'est-il glissé par-dessous.

Mais rien en apparence n'empêchait le roc d'osciller comme auparavant.

—C'est bizarre! grommelaient les hommes.

— Qui s'en serait douté? chuchotaient les femmes.

Madame Labarre s'était approchée de sa fille avec impatience.

— Eh bien, sotte, dit-elle, tu ne sais pas t'y prendre!... Tiens, comme ceci.

Et elle voulut répéter l'oscillation qu'elle avait produite un instant auparavant; mais la pierre semblait maintenant incrustée dans le sol.

— Laissez faire mademoiselle ! s'écria Alfred d'un ton sarcastique ; si quelqu'un peut émouvoir les rochers, c'est elle sans aucun doute !

Joséphine jeta autour d'elle un regard d'angoisse ; la raillerie et la joie méchante se trahissaient sur les visages. Aussi, appuyant ses deux mains à la fois sur la roche, réunit-elle ses forces dans un suprême élan... Rien ne bougea.

— Tu m'as donc déshonorée ! s'écria la mère en levant la main sur elle.

Joséphine poussa un cri, et le front baigné d'une sueur glacée, tomba évanouie entre les bras des dames qui l'entouraient.

Cet événement jeta le trouble et la confusion dans la compagnie. Les femmes s'empressaient d'un air de pitié hypocrite autour de la jeune fille inanimée ; les hommes ne riaient plus.

— Pauvre petite ! disait l'un, prendre tant à cœur une semblable bagatelle !

Voyez-vous, la sournoise ? murmu-

raient d'autres ; fiez-vous donc aux airs de sainte nitouche !

Au milieu de l'agitation générale, la contenance d'Alfred de Kerdren é[illegible]remarquable. Il tremblait et balbutiait, [illegible]gard était égaré : on eût dit d'un hom[illegible]vient de commettre un crime. Aussit[illegible]Joséphine rouvrit les yeux, il s'avança [illegible] milieu du cercle, et il dit d'une voix assez haute pour dominer le bruit des conversations particulières :

— Mes amis, mes chers voisins, écoutez-moi, je vous prie... N'interprétez pas légèrement ce qui vient de se passer ici... Je suis seul coupable ; j'ai voulu faire une plaisanterie, et j'en déplore sincèrement les conséquences sérieuses. Au moyen d'un secret connu de moi seul, et qui m'a été révélé par mon oncle le vidame, il m'est facile d'immobiliser tout à coup la Pierre-Tremblante. Il n'y a aucune sorcellerie dans cette affaire ; que toutes les personnes qui ont déjà mis la roche en mouvement tentent maintenant

l'expérience, elles verront leurs efforts inutiles. Je le déclare donc, afin que l'on ne tire de mon ét[illegible]ie aucune conséquence fâcheus[illegible]tre d'une sage et charmante per[illegible]t moi, moi seul, qui ai tout fait [illegible]pplie humblement madame Labar[illegible]demoiselle Joséphine de me pardonne[illegible]a faute!

Cet aveu si franc, si généreux, qui avait dû tant coûter à l'orgueil du jeune gentilhomme, fut accueilli par le silence de l'étonnement et de l'incrédulité.

— Bien imaginé! disait le tabellion à l'oreille d'un de ses voisins; que pensez-vous du moyen employé par M. de Kerdren pour sauver l'honneur d'une fille compromise? C'est vraiment un procédé ingénieux et délicat!

Cette opinion fut, à quelques modifications près, celle du reste de la société; on fut convaincu qu'Alfred avait improvisé un mensonge, dans le but louable de détourner la [illegible]ite et le ridicule qui allaient rejaillir sur

mademoiselle Labarre. Mais on se garda bien de laisser voir cette pensée, et Kerdren crut avoir persuadé ses hôtes.

Pendant qu'il parlait, la jeune fille, relevant péniblement la tête, avait attaché sur lui un regard empreint de reproche et de douleur. La mère n'avait pas compris d'abord les paroles d'Alfred qui s'était exprimé en français, et elle l'avait écouté d'un air sombre, bouche béante. Une amie complaisante lui transmit les explications du seigneur de Loch. A peine madame Labarre eut-elle compris de quoi il s'agissait, qu'elle se leva comme une furie :

— Vous avez fait cela, jeune homme? dit-elle dans son patois bas breton, aussi rauque et aussi dur que le choc des galets les uns contre les autres, quand ils sont ballottés par l'Océan irrité ; vous avez pris l'honneur de ma fille pour objet de vos plaisanteries et de vos risées? Que les anges du ciel et les démons de l'enfer vous en punissent !

Alfred baissa le front devant cette colère

si légitime. Cependant il exprima l'espoir que sa faute n'aurait aucun résultat fâcheux, tous les assistants étant convaincus qu'il s'agissait uniquement d'une jonglerie sans portée.

— Oui, en effet, dit madame Labarre en jetant autour d'elle un regard haineux, ils se taisent maintenant... Mais demain, ce soir, les vipères recommenceront à siffler... On versera le venin et la bave sur la mère et la fille ; on s'acharnera sur elles, on les déchirera sans pitié... Ah ! jeune homme, qui nous avez condamnées à ce supplice, puisse l'enfer vous le rendre ! Vous avez été fier et insolent dans la prospérité, puissiez-vous à votre tour tomber si bas, devenir si misérable, que vous soyez un objet de compassion pour les mendiants eux-mêmes ! En ce moment encore, vous êtes riche et puissant, mais votre heure est venue... La malédiction d'une mère vous portera malheur !

La vieille femme, drapée dans sa mante noire, en face de la pierre druidique, le

visage enflammé, le geste menaçant, rappelait les sombres prêtresses de Teutatès dont, après quinze siècles, elle parlait encore le langage. Il y avait quelque chose de surnaturel et de fatal dans ses imprécations : les assistants se sentaient le cœur serré comme s'ils venaient d'entendre une prophétie.

Sans s'inquiéter de l'impression qu'elle avait produite, madame Labarre revint à Joséphine, qu'elle souleva avec facilité.

— Viens, petite, dit-elle d'un ton farouche ; si tu ne peux marcher, je te porterai... Ne restons pas ici, où l'on nous insulte! Ah! si ton père vivait encore!... Mais nous n'en serons pas moins vengées. Viens!

— Madame Labarre, dit Alfred d'un ton suppliant, souffrez du moins que votre fille essaye encore une fois de mettre en mouvement la Roche-Tremblante. Dans son intérêt, dans le vôtre, il est important...

— Laissez-nous, interrompit l'implacable Bretonne ; nous avons assez de vos railleries et de vos maléfices.

Elle entraîna sa fille qui chancelait ; toutes les deux franchirent la grille et se dirigèrent vers le village où les attendaient les barques.

La compagnie était atterrée du résultat de cette scène ; Alfred le premier recouvra sa présence d'esprit.

— Suivons-les ; ne les laissons pas partir ainsi ! s'écria-t-il avec désespoir ; mes bons voisins, aidez-moi à apaiser le ressentiment de cette pauvre femme... Que mademoiselle Labarre tente de nouveau l'expérience ! la roche remuera... Elle remuera, je le promets !

Il s'élança pour rejoindre la mère et la fille qui venaient de traverser le petit ruisseau sur un pont fait d'un tronc d'arbre, et s'éloignaient de toute leur vitesse. Grâce à la faiblesse de Joséphine, il n'eut pas de peine à les atteindre. Mais à ses instances, à ses supplications, madame Labarre ne répondit que par un silence méprisant.

— Joséphine, chère Joséphine, reprit

Alfred en français, puis-je espérer que vous du moins...?

La jeune fille tourna la tête, et fixant sur lui ses beaux yeux pleins de larmes, elle lui dit dans la même langue :

— Alfred, je vous aimais et vous m'avez perdue!

IV

LE CHATIMENT.

Dans la soirée du dixième jour qui suivit ces événements, une tempête affreuse s'était déchaînée sur les côtes de Bretagne. La nuit était noire et profonde; la pluie, fouettée par un terrible vent du nord-ouest, tombait par torrents; la mer battait en mugissant la petite île de Loch, comme si elle eût voulu envahir, dans un transport de colère, cette étroite langue de terre soustraite jusque-là à son

empire. Autour du manoir les éléments faisaient rage ; les chênes robustes de l'avenue ployaient sous l'effort des rafales ; et ce bruit immense, épouvantable, continuel, semblait être pour la vieille habitation un présage de ruine et de destruction prochaines.

Le château cependant, à cette heure avancée, n'avait pas l'aspect de solitude et d'abandon qui lui était habituel. Des lumières brillaient à toutes ses croisées ; des flocons de fumée, aussitôt balayés par le vent, s'échappaient de toutes ses hautes cheminées de pierre. Des éclats de voix se faisaient entendre par moments au dehors par-dessus le vacarme de la tempête. A l'intérieur régnait une animation extraordinaire ; des paysans armés allaient et venaient avec leurs lourds sabots sur les dalles sonores. De temps en temps une fenêtre s'ouvrait discrètement, et une figure aux longs cheveux, au large chapeau, s'avançait avec précaution pour scruter les profondeurs de cette nuit orageuse.

La cuisine du château semblait être le centre de l'agitation. Là, autour d'un large foyer, étaient assis, sur des bancs de bois, douze ou quinze hommes du pays, ayant l'apparence de pêcheurs. Les uns étaient jeunes, les autres vieux; les jeunes cependant formaient la majorité; mais tous paraissaient vigoureux et déterminés, tous étaient armés, comme complément à leur pittoresque costume local, d'un de ces vieux fusils rouillés dont leurs compatriotes firent plus tard un si terrible usage contre les *Bleus*. Sur une longue table de chêne, on voyait épars, au milieu de pots de cidre, de verres vides et de galettes de sarrasin, des paquets de cartouches, des boîtes remplies de poudre et de balles. Mais ce qui caractérisait encore mieux cette réunion, d'amples cocardes de papier blanc étaient attachées sur le feutre usé des chapeaux. Ces cocardes étaient l'ouvrage de la vieille Yvonne, la cuisinière, et de son aide, la petite Pierrette; assises toutes les deux devant une lampe fumeuse,

elles travaillaient avec activité à confectionner quelques-uns de ces signes de ralliement pour ceux des assistants qui en manquaient encore.

Conan entrait et sortait sans cesse pour apporter des ordres ou pour s'assurer que ceux qu'il avait donnés étaient exécutés. Il représentait l'autorité suprême d'Alfred de Kerdren, en ce moment retiré dans sa chambre au premier étage. Le bonhomme avait un air animé qui n'excluait pas une expression de contentement secret et d'orgueil satisfait. Cette longue rapière de fer, que nous avons irrévérencieusement comparée à une broche, lui battait les jambes avec une vigueur insolite; mais il avait ajouté pour la circonstance, à cette arme déjà si formidable, un pistolet d'arçon de dimension fabuleuse, suspendu par une lisière à son épaule gauche. Ce pistolet, fort rouillé, et qu'un homme prudent n'eût pas voulu tirer pour tous les trésors du Pérou, rencontrait à chaque mouvement le lourd pommeau de l'épée,

et produisait un cliquetis de ferraille qui semblait exalter au plus haut point l'ardeur martiale du vieil intendant.

Malgré ces préparatifs qui sentaient la guerre civile, la conversation n'était ni triste ni languissante. Ces rudes paysans, amplement humectés de cidre et d'eau-de-vie, se montraient disposés à la bonne humeur, en dépit des dangers qui les menaçaient peut-être.

— Eh! Yvon le Rouge, disait à un de ses compagnons un robuste gaillard vêtu en baleinier, avec les grosses bottes, la large ceinture, le formidable coutelas de la profession, voilà donc ton épaule guérie? Hier tu étais sur ton hamac à geindre comme une baleine touchée au vif, et tu viens aujourd'hui tout flambant faire la manœuvre avec les gars?... Combien as-tu promis de cierges à saint Colomban pour ce beau miracle-là?

— Je lui en ai promis un, répondit naïvement Yvon le Rouge, jeune homme alerte, levait son surnom à la couleur un peu

hasardée de ses longs cheveux, et encore c'est beaucoup, vois-tu, Jean ; car du diable si la guérison est complète... Quand je remue le bras, c'est comme si la grande vergue d'un trois-mâts me tombait sur l'*ome-aux-plaques ;* mais ça ne fait rien, du moment qu'il s'agit de recevoir les scélérats qui veulent assassiner monseigneur et brûler le château, je reviendrais de l'autre monde!

— Et pourtant, Yvon le Rouge, dit Cadou, le *sonneur* de bigniou, qui fredonnait dans un coin, monseigneur t'a donné une fameuse frottée là-bas sur la grande place!

— Oui, oui, je ne m'en cache pas; tout le pays l'a vu! répliqua Yvon avec une sorte d'orgueil ; mais n'était-ce pas déjà un grand honneur que monseigneur voulût bien lutter avec moi?... Et d'ailleurs, comme il s'y prenait, notre bon maître! quels magnifiques *cliquet-roon !* quels superbes *peeg-gourn !* Tous les anciens du pays sont convenus que le géant Goliath lui-même eût été renversé par le beau *stoll-scarge* qui a terminé la

partie... Il n'y a donc pas de honte à avoir été jeté par terre ; d'ailleurs j'ai eu le prix... Regarde.

Et il avançait ses deux pieds somptueusement chaussés des gros souliers dont Alfred lui avait fait abandon après le combat.

— Monseigneur est généreux, reprit le baleinier avec un soupir ; ce n'est pas à moi qu'arriverait pareille aubaine... Ensuite je n'entends rien à vos exercices de terre ferme, moi ; je ne sais que manier le couteau et le harpon ; mais je crois, ajouta-t-il en redressant la tête, que si les brigands viennent cette nuit, ce talent-là sera plus utile à M. de Kerdren que tous les *stoll-scarge* et les *cliquet-roon* de la paroisse !

— Hem ! ils tardent bien à venir, ces brigands ! dit Cadou d'un air ennuyé en se levant ; si encore j'avais apporté mon biniou, je vous jouerais quelque petit air nouveau ; mais M. Conan n'a pas voulu me permettre de prendre autre chose que ceci.

il montrait son fusil rouillé.

— Quelle diable de musique peut-on faire avec un pareil instrument ?

— Cornes du diable ! cette musique me va, à moi ! dit un vieux loup de mer, moitié pêcheur, moitié contrebandier, qui, accroupi à l'écart, mâchonnait silencieusement un morceau de tabac gros comme le poing, et elle me plaît mieux que celle de ton bigniou.

L'artiste méconnu laissa tomber sur le barbare un regard de froid mépris ; puis il se mit à se promener dans la salle en chantonnant sur l'air de : *J'ai ri comme un bossu,* alors en vogue.

Lorsque Suzanne la prude
 Se présenta,
La roche, bien qu'elle fût rude,
 D'abord trembla ;
Elle trembla, elle trembla.
Mais quand Rosine la cruelle
Voulut aussi s'approcher d'elle,
La roche ne s'ébranla pas
 Elle ne trembla pas.

— Silence ! dit Yvon tout à coup en prêtant l'oreille.

Tout le monde se tut et retint son haleine; mais on n'entendit au dehors que les mugissements du vent et le cliquetis de la pluie sur la toiture d'ardoise.

— Ce n'est rien, reprit Yvon après une pause; j'avais cru pourtant reconnaître le tocsin que doivent sonner les gens du village quand ils verront les barques de Saint-Illec s'approcher de l'île... mais il vente la peau du diable, et les païens ne viendront pas de sitôt... Passe-moi mon verre, Jean... Et toi, Cadou, que nous chantes-tu donc là, mon gars?

— Une chanson nouvelle de M. Benoît, le clerc de M. Toussaint; ça s'appelle *la Roche-Tremblante;* on ne chante plus que cela à Saint-Illec... Aussi, quoique la chose soit en français, c'est joliment tapé, allez...

Et il continua :

Lorsque Marthe la dévote
Se présenta,
La roche, qui n'était pas sotte,
D'abord trembla;
Elle trembla, elle trembla.

Mais quand Rosine la cruelle
Voulut aussi s'approcher d'elle,
La roche ne s'ébranla pas,
Elle ne trembla pas.

On répéta le refrain dans un formidable chœur, et Cadou, enchanté de son succès, allait entonner un troisième couplet, qui était au moins de la force des précédents, quand le majordome Conan entra comme un furieux dans la salle.

— Butors! coquins stupides! avez-vous perdu la tête? s'écria-t-il en les menaçant du poing; à quoi pensez-vous donc de venir chanter de pareilles abominations dans le château de votre seigneur?

— Écoutez donc, M. Conan, répondit Cadou en hochant la tête, il ne faut pas trop dire de mal de la chanson nouvelle; quoiqu'elle soit l'ouvrage d'un gratte-papier, elle en vaut bien une autre! vous pouvez m'en croire.

— Mais, malheureux! reprit Conan, ignores-tu que cette sotte rapsodie est précisément la cause de tous les dangers qui nous

menacent en ce moment? Cette chanson maudite a été faite contre la petite Labarre qui en est gravement malade de chagrin, et sa vieille folle de mère, pour se venger de monseigneur, qu'elle accuse d'être l'auteur de ses malheurs et de sa honte, a soulevé contre nous tous les sacripants de la côte... Comme si M. de Kerdren pouvait empêcher la Pierre-Tremblante de reconnaître pour honnête et sage qui bon lui semble! Ensuite monseigneur a voulu charitablement cacher la faute de cette petite mijaurée par un adroit mensonge, mais on sait fort bien à quoi s'en tenir, car la roche ne s'est jamais trompée.

— Tiens! dit un des assistants, ce n'est donc pas parce que monseigneur est noble et ami du roi, qu'on lui en veut si fort?

— Il y a de la politique et il y a autre chose dans cette affaire, reprit Conan; mais si monseigneur, qui écrit là-haut dans sa chambre, avait entendu vos criailleries de tout à l'heure, il ne vous les pardonnerait jamais.

— Oui, dit Yvonne, la cuisinière, en secouant sa vieille tête couverte d'une monstrueuse coiffe aux barbes pendantes, avec ça qu'il n'est pas prudent, dans les temps comme ceux où nous vivons, de tourner en dérision la Pierre-Tremblante de l'île de Loch... Cela pourrait porter malheur, et les signes funestes ne manquent déjà pas !

— De quels signes parlez-vous, dame Yvonne ? demanda Cadou.

— D'autres que moi peuvent reconnaître que *la pierre est fâchée,* et c'est un mauvais présage...

— La pierre est fâchée ! répéta Cadou avec un scepticisme timide; qu'est-ce que cela veut dire, dame Yvonne, s'il vous plaît ?

— Cela veut dire que ce monde est trop méchant pour que la sainte pierre de Loch continue à faire connaître les bons et les méchants, les sages et les pécheurs, comme par le passé... Il y a quelques jours le moindre effort suffisait pour l'agiter ; mais depuis que les bourgeois de Saint-Illec sont venus

la consulter, elle semble s'être incrustée dans le sol, et sans doute elle ne recouvrera sa vertu que quand la colère du bon Dieu sera apaisée. C'est pourquoi je dis que la pierre est fâchée... Que les saints nous préservent de tout mal !

Les superstitieux auditeurs se regardèrent avec effroi.

— Est-ce bien vrai cela, M. Conan? demanda Yvon le Rouge au majordome.

— C'est vrai, répliqua Conan d'un ton pensif, et pas plus qu'Yvonne je n'aime ce présage-là... Mais, bah ! que chacun de vous songe à faire son devoir cette nuit, et peut-être parviendrons-nous à conjurer le sort !

En même temps il alla rejoindre Alfred à l'étage supérieur, laissant les défenseurs du château deviser à voix basse sur les maux qu'annonçait l'immobilité de la pierre druidique.

Alfred était seul dans sa vaste chambre tendue en tapisseries, aux vieux meubles de chêne sculpté. Sur une table aux pieds tors,

où brûlaient deux bougies, on voyait plusieurs lettres scellées de larges cachets rouges aux armes de Kerdren. Le jeune gentilhomme se promenait triste et pensif, s'arrêtant par intervalles comme pour écouter le grondement lointain de la mer. Il était complétement vêtu, l'épée au côté ; une paire de pistolets était posée avec ses gants et son chapeau sur un meuble à sa portée.

— Eh bien, Conan, quelles nouvelles ? demanda-t-il d'un air distrait, avant que l'intendant eut achevé son profond et méthodique salut.

— Tout va bien, monseigneur ; nos gens sont prêts, bien résolus ; les armes et les munitions ne nous manqueront pas... Nous sommes sûrs de la victoire !

— Cependant nos ennemis n'ont pas paru encore ?

— Il n'est pas probable que nous les voyions avant la marée du matin... le canal n'est pas tendre par un gros vent comme celui-ci ; d'ailleurs les ivrognes sont occupés

à boire dans les cabarets de Saint-Illec, où la vieille Labarre paye la dépense, et ils ne sont pas pressés de quitter leur bouteille. Une personne sûre, la mère Penhoël, la batelière, dont ils ne se défient pas, viendra vous prévenir aussitôt que ce ramas de bandits se mettra en mouvement... Laissez faire, tout va bien !... et cet imbécile de douanier qui croyait la famille de Kerdren sans influence, sans pouvoir... Il verra, morbleu ! il verra !

Et le bonhomme se frottait les mains. Alfred l'avait à peine écouté.

— Conan, reprit-il à voix basse, n'as-tu rien appris au sujet de la pauvre petite malade ? Tu m'as annoncé hier qu'elle était fort mal, et je suis dans une inquiétude mortelle...

— Rien, monseigneur, reprit Conan avec humeur ; en vérité, j'ai eu des soins plus importants depuis hier que de songer à la santé d'une péronnelle...

Ne l'insulte pas ! s'écria Kerdren ;

Conan, si tu m'aimes, ne parle pas ainsi de cette chère et malheureuse enfant dont les souffrances sont mon ouvrage !

Le vieillard secoua la tête.

— J'en parlerai comme vous voudrez, monseigneur, reprit-il ; mais vous tenez donc absolument à persuader que c'est votre faute si la roche n'a pas été complaisante pour mademoiselle Labarre ?

— C'est la vérité, la vérité pure, Conan ; ma conscience m'ordonne de le proclamer bien haut... Qui, pouvait prévoir qu'une étourderie aurait des suites si funestes ? Oui, c'est moi qui, abusant, dans un misérable esprit de vengeance, d'un secret de famille, ai fait manquer l'épreuve et condamné une innocente fille à la honte !

— Bien, bien, monseigneur, vous êtes un honnête et généreux jeune homme ; mais on sait ce qu'on doit penser de cette explication... Quant à moi, quoique depuis ma naissance j'aie l'honneur de servir la famille de Kerdren, je n'ai jamais entendu parler de

ce secret auquel vous faites allusion ; et à moins que vous ne me montriez par quel moyen vous pouvez ainsi fixer la pierre magique, je me permettrai...

— Voilà ce qui m'est défendu par mon serment ! dit Alfred ; mais il n'importe ! une frivole tradition ne peut prévaloir quand il s'agit de l'honneur, de la vie peut-être... J'aviserai plus tard à donner une preuve éclatante... Oui, oui, ajouta-t-il avec véhémence, il le faudra bien puisque tous mes efforts pour remédier au mal que j'ai causé ont été inutiles jusqu'ici ! Vainement j'ai voulu voir Joséphine ou sa mère, on m'a repoussé. J'ai écrit, on m'a renvoyé mes lettres sans les lire. J'ai couru chez tous ces sots personnages qui ont assisté aux épreuves de la Pierre-Tremblante, j'ai cherché à les faire revenir de leurs préventions : ils m'ont assuré qu'ils avaient foi en mes paroles, mais j'ai deviné à leurs regards, à leurs sourires, que les soupçons sur la vertu de cet ange subsistaient toujours... Enfin, en désespoir de

cause, j'ai voulu du moins châtier ce misérable chansonnier dont l'ignoble composition a déversé sur elle un ridicule peut-être ineffaçable ; mais le lâche s'est caché, et j'apprends qu'il est des plus acharnés à soulever contre moi la tourbe des cabarets du voisinage... Suis-je assez puni d'une espièglerie d'écolier ? Dois-je souffrir encore que le sang coule, que des familles soient plongées dans le deuil pour expier mes torts ?

Conan était ému de ces plaintes touchantes.

— Allons, monseigneur, mon excellent maître, reprit-il d'un ton encourageant, il ne faut pas s'affecter ainsi pour des bagatelles ! Mademoiselle Labarre n'est pas la première jeune fille qui ait fait jaser sur son compte !... A la vérité, elle a pris la chose à cœur et elle est, dit-on, sérieusement malade ; mais on ne meurt pas de cela... La petite se rétablira ; elle est gentille, elle est riche, et malgré la chanson de ce vaurien de clerc, elle trouvera encore des galants... Pour vous,

monseigneur, qu'avez-vous à vous inquiéter de cette affaire ? Songez plutôt au plaisir que nous allons avoir tout à l'heure... Un siége ! ce sera beau à consigner dans les fastes de votre famille !

Alfred posa la main sur l'épaule du fidèle serviteur.

— Ne souhaite pas, mon pauvre Conan, que cette funeste lutte commence, soupira-t-il. La guerre pourrait ne pas être plus favorable aujourd'hui que la gloire et la fortune au nom que je porte ! J'ai perdu ma confiance dans l'avenir ; les plus tristes pressentiments m'accablent... La malédiction que cette mère offensée a prononcée sur moi occupe incessamment mon esprit, et il me semble déjà que j'en ressens les effets.

— Pouvez-vous penser encore aux bavardages d'une vieille folle ? reprit Conan avec chaleur : ce sont de purs enfantillages. Allons ! monseigneur, redevenez vous-même ; soyez vif, insouciant, joyeux comme autre- ... Mais, je le vois, ainsi que tous les

jeunes gens, vous ne savez pas supporter la solitude; descendez avec moi, vous verrez nos gars qui se préparent gaiement à se battre, et cela vous distraira.

Alfred prit ses armes, son chapeau et suivit Conan, qui s'était emparé d'un flambeau pour l'éclairer.

A sa vue, les paysans et les pêcheurs réunis dans la cuisine du rez-de-chaussée se levèrent avec respect. Alfred recouvra un moment avec eux cette assurance tranquille, cette bienveillance cordiale qui lui étaient ordinaires. Il les remercia en peu de mots de leur dévouement; puis, s'adressant à chacun d'eux en particulier, il causa amicalement de leurs affaires et de leurs intérêts. Sa tournée finie, il vint s'asseoir au coin de la cheminée, dans un grand fauteuil de bois, et la tête appuyée sur ses mains, il retomba dans un morne abattement.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi; la tempête s'était un peu apaisée; on n'entendait plus dans la salle que le bruit monotone du

coucou qui indiquait la marche du temps. La plupart des défenseurs du château s'étaient endormis; d'autres causaient à voix basse. Par intervalles, Conan sortait pour aller relever les sentinelles qui veillaient dans la cour et à divers postes autour de la maison. Mais ces mouvements ne pouvaient tirer Alfred de ses méditations; il restait toujours immobile et silencieux. Les paysans le croyaient endormi lui-même, quoique ses yeux fixes et grands ouverts reflétassent la flamme du foyer.

Une fois cependant il sortit de sa rêverie. Un homme âgé, ayant l'apparence d'un pêcheur, venait de rentrer, après une longue faction à la grille extérieure; il s'approcha du feu pour sécher ses vêtements transpercés de pluie.

— Mon brave Pierre, demanda Kerdren en s'éloignant pour lui faire place, où est ta barque en ce moment?

— Pas bien loin, monseigneur; je partais aujourd'hui pour aller draguer des huîtres,

quand on est venu m'apprendre que les gens de la côte allaient descendre par ici ; alors j'ai jeté le grappin dans l'anse du ruisseau, en face de la Roche-Tremblante... *La Geneviève,* c'est le nom que, sauf votre respect, je donne à mon bateau, doit y être encore, si, par ce temps de loup, le câblot a tenu bon.

— Eh bien, Pierre, reprit Alfred en baissant la voix, que dirais-tu si l'on te proposait de mettre en mer et de pousser au large, dans la direction de l'Angleterre?

— Hum ! monseigneur, la mer est joliment en colère... Ensuite il n'y a ni provisions, ni hommes à bord de *la Geneviève.*

— Deux hommes solides suffiraient avec toi...

— Il faudrait alors qu'eux et moi nous eussions fait le sacrifice de nos vies...

— Si c'était pour moi?

— Pour vous, monseigneur? répliqua le pêcheur en se redressant avec vivacité ; si c'est pour vous, la chose est possible... la barque et le maître, tout est à vous... Jean

et Yvon le Rouge ne demanderont pas mieux que de me suivre... Voyons, faut-il démarrer?

Alfred ne répondit au brave homme que par un serrement de main.

A un froid plus vif, comme à un malaise plus intense, on commençait à pressentir les approches du matin. La plupart des assistants néanmoins continuaient de dormir sur les dalles nues, quand, au milieu de l'espèce de silence qui avait succédé au fracas de la tempête, le son lent et lugubre de la cloche du village retentit dans le lointain. Tout le monde tressaillit; les dormeurs s'éveillèrent.

— C'est le tocsin! bonne sainte Vierge! c'est le tocsin! s'écria Yvon en faisant le signe de la croix.

— Oui, oui, ce sont eux! les voici! cria-t-on de toutes parts.

On se leva en tumulte et on saisit avec empressement les fusils.

Alfred, le premier, avait été debout et avait porté la main à ses pistolets; mais là

s'étaient bornées toutes ses démonstrations de résistance. Il restait de nouveau en proie à de douloureuses irrésolutions. Conan courut à lui.

— Quels sont les ordres de monseigneur ? demanda-t-il d'un ton où perçait une ardeur mal contenue.

Alfred resta un moment sans répondre.

— Que faire? dit-il enfin, comme s'il se parlait à lui-même; dois-je laisser tant de gens s'égorger pour ma cause? Cependant je suis en droit de légitime défense. D'ailleurs, ma cause n'est-elle pas celle de la noblesse entière, celle de la royauté elle-même?... Soit, mes amis, ajouta-t-il d'un ton plus ferme en s'adressant à ses partisans; que chacun se rende au poste qui lui a été assigné! Seulement, souvenez-vous de mes recommandations... Ne portons pas le premier coup; contentons-nous de nous défendre... A vos postes donc, et vive le roi!

— Vive le roi! vive notre bon seigneur!

crièrent les Bretons en agitant leurs chapeaux à cocarde blanche.

Ils allaient sortir quand on introduisit une grande femme aux formes viriles, au visage bronzé, aux mains calleuses et souillées de goudron. Elle était enveloppée d'une mante de couleur foncée qui ruisselait d'eau.

— C'est la mère Penhoël, dirent plusieurs voix.

— Eh bien! oui, c'est moi, répliqua la virago d'un ton rude; bonjour, les gars!... Bonjour, mon gentil seigneur! voilà un beau temps et une belle nuit pour faire courir une honnête femme qui a sa réputation à garder!... Mais il faut bien risquer quelque chose pour un si joli petit maître!

— Asseyez-vous, ma bonne mère, dit Alfred sans s'offenser de cette familiarité, vous paraissez bien fatiguée!

— M'asseoir, répéta la batelière, vous ne savez donc pas ce qui se brasse là-bas? vous n'avez donc pas entendu la cloche?... Oh! les gars, un de vous me prêtera bien son

fusil... Je m'en servirai mieux que d'une quenouille... Les gens de la côte viennent tout de bon !

— Les avez-vous vus, mère Penhoël? demanda Alfred.

— Si je les ai vus! J'étais là-bas au cabaret du *Grand saint Thomas*, à boire avec les autres qui ne se défiaient pas de moi. Vers le quart du matin, la vieille Labarre elle-même est entrée brusquement : Il est temps, il est temps! criait-elle; allons, les anciens du *Tonnant*, il faut venger la fille et la veuve de votre capitaine! Aussitôt tous mes marsouins se sont mis à frétiller. Mais moi, plus leste qu'eux, je me suis glissée dans l'obscurité, je suis accourue à l'endroit où j'avais laissé ma chaloupe, et j'ai joué des avirons, quoique la mer fût diablement méchante... Plus d'une fois la lame a pensé me jeter sur la *dent du chat* et sur la *sournoise*, car la nuit était noire; mais je disais : « C'est pour mon cher petit seigneur! » et je m'en suis tirée... Au moment

où j'abordais pour donner l'alarme au village, plus de vingt grosses brasses traversaient le canal.

— Vous le voyez, monseigneur, dit Conan avec impatience, ils sont sans doute déjà dans l'île.

— Un instant! répliqua Alfred d'un ton d'autorité ; il est bon de savoir... Vous êtes une excellente femme, mère Penhoël, continua-t-il en souriant à l'amazone ; mais nous devons vous demander des renseignements précis sur ceux qui viennent nous attaquer : Combien sont-ils ? qui les commande? que veulent-ils?

— Ma foi! monseigneur, répliqua la batelière avec un geste d'insouciance, ils sont bien trois cents, et dans le nombre, il y a des pirates et des flibustiers qui égorgeraient un homme comme je pourrais ouvrir une sardine; ils ne parlent que de piller et de brûler... Que voulez-vous! cette vieille Labarre les grise sans cesse d'eau-de-vie et de colère; c'est elle qui marche en avant, et ce qu'elle

leur dira de faire, ils le feront sans balancer.

— Toujours cette femme! dit Kerdren d'une voix sourde : elle est impitoyable!

— Le fait est que voilà bien du bruit pour sa mijaurée de fille! Ne criait-elle pas tout haut en se lamentant et en s'arrachant les cheveux, que c'était vous qui aviez tué Joséphine?

— Joséphine, répéta Kerdren ; mais Joséphine est vivante?

— Elle est morte cette nuit, dit-on, pendant qu'on chantait sous ses fenêtres cette belle chanson de M. Benoît... vous savez!

Et la batelière chanta d'une voix rauque et discordante :

> Mais quand Rosine la cruelle
> Voulut aussi s'approcher d'elle,
> La pierre...

Conan lui imposa silence par un geste menaçant ; Alfred était comme frappé de la foudre.

— Morte! Joséphine Labarre! balbutia-t-il; est-ce possible?

— Tout le monde le disait autour de moi là-bas au *Grand saint Thomas!* répliqua la mère Penhoël avec assurance.

Le jeune homme tomba sur un siége, et ses pistolets lui échappèrent des mains.

— Et c'est moi qui l'ai tuée! murmura-t-il.

Puis, se cachant le visage, il s'efforça d'étouffer des sanglots convulsifs.

— Monseigneur, mon excellent maître, dit enfin Conan à voix basse, songez que l'on vous regarde et que l'on pourrait mal interpréter cette faiblesse... D'ailleurs nous allons être attaqués et nous ne devons penser qu'à nous défendre.

Alfred tressaillit, passa la main sur son front et se leva.

— Mes amis, dit-il d'un ton ferme, quoique ses traits fussent encore crispés par une émotion poignante, j'ai réfléchi, et décidément je ne souffrirai pas que vous jouiez votre vie contre des gens exaltés et dix fois plus nombreux que vous... Même dans le cas où nous

parviendrions à repousser cette attaque, elle servirait de prétexte plus tard à des haines, à des vengeances dont vous finiriez par être victimes... Laissez mon sort s'accomplir, je l'ai mérité peut-être, et ma conscience me défend d'engager cette lutte impie... On ne se battra pas.

— Mais alors, monseigneur, s'écria Conan, ils vont vous massacrer sans pitié!

— J'y pourvoirai, dit Alfred avec un sourire amer, et je ne les attendrai pas... Pierre, continua-t-il en s'adressant au vieux pêcheur, va préparer ta barque... Dans cinq minutes je te rejoindrai... un de nos gars nous accompagnera.

— Ce sera moi, monseigneur, ce sera moi! dirent tous les assistants.

Kerdren les remercia d'un signe affectueux.

— Yvon le Rouge suffira, dit-il, si toutefois sa blessure lui permet de travailler à la manœuvre... Je lui dois un dédommagement pour l'avoir si fort maltraité il y a quelques jours.

— Ma blessure! s'écria Yvon en faisant claquer ses doigts, voilà pour ma blessure!... Que saint Jean vous assiste, monseigneur! vous verrez comme nous allons manier *la Geneviève!*

— Mais Yvon et moi nous ne pourrons suffire, dit Pierre, si comme, je le présume, nous devons pousser jusqu'aux côtes d'Angleterre; il nous faudrait un troisième pour...

— Le troisième ce sera moi, dit Alfred; allez vite, le temps presse.

Pierre et son compagnon sortirent précipitamment.

— Monseigneur, monseigneur, reprit Conan avec désespoir; vous partez quand l'ennemi approche... On dira que vous avez eu peur.

— Si je le croyais! fit le jeune gentilhomme en serrant les poings; mais non, non, Conan, on sait bien qu'un Kerdren ne peut être lâche! Allons! le sort en est jeté... Maintenant, mes amis, continua-t-il en se tournant vers les vassaux consternés, ouvrez les portes

et dispersez-vous sans retard. Grâce à l'obscurité, vous pourrez retourner tranquillement chez vous... Sachez vous résigner comme moi aux volontés de la Providence... Séparons-nous ; je le veux !

— Et moi, s'écria Conan hors de lui, je leur défends...

Kerdren eut un mouvement de fierté suprême.

— Ah ! dit-il, mon serviteur croit-il déjà pouvoir m'outrager dans la maison de mes pères ?

Mais le vieil intendant était à ses genoux et baignait ses mains de larmes.

— Grâce ! pardon, monseigneur, disait-il d'une voix étouffée. Mon dévouement, mon affection pour vous, que j'ai vu naître... Ah ! pourquoi ne suis-je pas mort avant ces mauvais jours ?

— Tu es pardonné, mon cher Conan, dit Alfred en le relevant ; je n'ai ni colère, ni haine contre mes plus mortels ennemis, comment en aurais-je contre toi ?

Tous les assistants vinrent successivement serrer la main d'Alfred et lui faire leurs adieux.

— Mes amis, dit le jeune homme avec émotion, je n'oublierai jamais le dévouement que vous m'avez témoigné dans mon malheur. Si jamais la Providence me ramenait dans ce pays et me rendait la fortune de mes pères... Mais il n'y faut pas penser ; l'adversité s'acharne contre moi ; et sans doute elle ne lâchera pas sa proie de sitôt. Néanmoins si nous ne nous revoyons pas sur terre, nous nous verrons sans doute au ciel où, tôt ou tard, se retrouvent les braves gens de toutes les conditions et de tous les rangs.

Les vassaux de l'île de Loch partirent le cœur serré. Bientôt Alfred resta seul avec Conan et Yvonne. La vieille femme, la figure couverte de son tablier, poussait des sanglots déchirants. L'intendant, assis dans un fauteuil, le regard fixe, semblait abîmé dans sa douleur. Kerdren mit ses pistolets à sa ceinture et jeta son manteau sur ses épaules.

— A votre tour, mes amis, dit-il avec une bonté mélancolique en s'adressant à ses fidèles serviteurs, à votre tour de recevoir mes adieux... Vous étiez pour moi comme une famille, en l'absence de celle que j'ai perdue; aussi je laisse mon modeste héritage à votre garde... Conan, ajouta-t-il en présentant au vieillard les lettres qu'il avait écrites pendant la soirée précédente, voici des actes que j'ai préparés dans la prévision de ce qui arrive; l'un est une procuration pour gérer et administrer mes biens; l'autre est mon testament... Tu confieras ces pièces au tabellion Toussaint, et tu te dirigeras d'après ses avis. Quoiqu'il soit timide et irrésolu, j'ai confiance dans sa probité, dans sa gratitude pour ma famille qui l'a comblé de bienfaits... Si je ne reviens plus, ajouta-t-il d'une voix altérée, je compte sur toi pour veiller à ce que mes dernières volontés soient religieusement remplies.

— Oh! vous reviendrez, monseigneur, s'écria le bonhomme dans un élan de dou-

leur; que ferais-je sur la terre si vous ne deviez pas revenir? Quand cette tourmente sera passée, vous retrouverez ici dans votre île de Loch des jours longs et tranquilles! Vous m'avez constitué le gardien de votre héritage, je vous le rendrai, monseigneur, je vous le rendrai, je vous le promets... Mais ne faites pas attendre trop longtemps votre pauvre serviteur, car il est vieux, et, selon la loi de la nature, il doit partir le premier!

— L'âge importe peu devant la mort, dit Alfred avec douceur, mais je ne veux pas t'affliger... Espérons que ce retour aura lieu et qu'il sera prochain... Embrasse-moi, Conan; embrasse-moi aussi, ma vieille Yvonne, et souvenez-vous encore de moi quand tous les autres m'auront oublié!...

Les deux vieillards le serrèrent dans leurs bras en pleurant.

— Monseigneur, mon maître, mon enfant, disait Yvonne d'une voix entrecoupée, j'espérais ne plus vous quitter jusqu'à mon dernier jour, mais les saints n'ont pas exaucé

ma prière... Oh ! la Pierre-Tremblante avait prédit ce malheur !

Ce nom de la Pierre-Tremblante assombrit tout à coup le visage de Kerdren. Le jeune gentilhomme allait répondre, quand un tumulte lointain, mêlé de cris, s'éleva au milieu du silence de la nuit.

— Ce sont eux, dit Alfred précipitamment, je ne puis rester ici davantage... Prenez ceci, ajouta-t-il en déposant sur la table une petite bourse de soie à travers les mailles de laquelle on voyait briller quelques pièces d'or ; c'est bien peu de chose ; mais ce sera une ressource pour les moments difficiles.

— Y pensez-vous, monseigneur ? s'écria Yvonne ; vous priver ainsi quand vous allez entreprendre un long et dangereux voyage...

— Ma main se desséchera avant que je touche à cet argent ! s'écria Conan ; monseigneur, vous n'avez pu, je le sais, prendre vos précautions d'avance, et vous avez besoin pour vous-même...

— Je suis pourvu ; je vous dis que j'ai tout

ce qu'il me faut ! répliqua Alfred avec ironie ; mais les cris redoublent et se rapprochent... Adieu, Yvonne! adieu, Conan!... Priez pour moi.

Il s'enveloppa dans son manteau et s'élança vers la porte.

— Monseigneur !

— Mon enfant !

Alfred se retourna. Conan, blanc comme un suaire, lui tendait les bras ; Yvonne, agenouillée, heurtait la terre du front avec désespoir. Le jeune homme, par un geste solennel, leur montra le ciel et disparut.

Cinq minutes après, le petit manoir retentissait de cris et d'imprécations. Une foule avinée, couverte de haillons, traînant toutes sortes d'armes ridicules ou terribles, envahissait les chambres vides, s'étonnait du silence et de l'abandon qui y régnaient. Au milieu de ce tumulte, une vieille femme revêtue d'une longue mante noire, ses cheveux gris épars sur ses épaules, un fusil à la main, courait comme une furie, fouillant les coins

obscurs, sondant les murailles, usant ses ongles contre les lambris qui pouvaient couvrir une cache secrète. Irritée de l'inutilité de ses recherches, elle frappait du pied, grinçait des dents, et elle répétait avec un accent d'indéfinissable rage :

— Il s'est enfui ! il s'est enfui ! et nous sommes déshonorés !... et ma fille n'est pas vengée !

Au même instant une barque quittait silencieusement la rive et gagnait la haute mer, malgré l'agitation encore redoutable des flots.

Un homme, debout à l'arrière, regardait la terre s'éloigner peu à peu dans la brume. Par intervalles, des clameurs féroces, des malédictions arrivaient jusqu'à lui malgré le mugissement des vagues. Tout à coup une flamme vive et brillante jaillit dans la direction du château, comme un phare sinistre. Les dévastateurs avaient fait un monceau des meubles du petit manoir, et, après y avoir mis le feu, ils dansaient à l'entour en poussant des hurlements de joie.

Ce fut à la lueur de cet incendie, dont le reflet rougeâtre s'allongeait au loin sur les eaux, qu'Alfred de Kerdren quitta en fugitif le domaine de ses ancêtres. Seul, avec deux pauvres pêcheurs pour amis, sans argent, sans provisions, sans bagages, il partait pour l'exil dans une frêle embarcation qui semblait, à chaque instant, devoir s'abîmer derrière les monstrueuses aspérités de l'Océan.

V

L'INCONNU.

La révolution avait passé sur la France comme un météore de feu. Au moment où se renoue cette histoire, la nation épuisée par dix années de secousses et de convulsions allait se passionner exclusivement pour la gloire comme elle s'était passionnée jusqu'au délire pour la liberté; en un mot, on était au commencement du consulat, à cette époque de fatigue et d'affaissement, où les haines

de castes s'étant usées par leur violence même, la patrie se rouvrait enfin aux proscrits.

Dans l'après-midi d'une magnifique journée de printemps, un vieillard se reposait solitairement sur le bord de la mer, à l'extrémité septentrionale de l'île de Loch, non loin de la Roche-Tremblante. Derrière lui s'étendait l'île verte et riante, avec ses prairies fraîches, ses plantations de chênes, ses monuments druidiques revêtus de mousses et de lierre, ses grèves blanches où couraient les combattants et les huîtriers au plumage bariolé. Devant lui la mer immense et majestueuse, mais calme, reflétait un ciel d'azur et un splendide soleil. Sur cette vaste surface glauque, voltigeaient au loin deux ou trois points blancs, comme ces papillons couleur de neige qui s'aventurent dans les grandes prairies à la saison des fleurs; c'étaient des barques de pêche qui manœuvraient coquettement pour tendre leurs filets. Un souffle tiède et léger se faisait à peine

sentir le long de cette côte toujours si redoutée pour ses tempêtes. Le flux montait et venait frapper à intervalles réguliers les galets du rivage ; à mesure qu'il s'élevait, l'atmosphère se parfumait de ces vives et salines émanations que laissent exhaler les herbes marines dans les périodiques oscillations de l'Océan.

Mais c'était un simple et naïf épisode de cette grande scène qui attirait exclusivement l'attention de l'inconnu. La vieillesse comme l'enfance est souvent frivole ; le personnage assis près de la petite anse moitié eau douce, moitié eau salée, où se précipitait le ruisseau, semblait concentrer ses regards sur ce coin de tableau. On était à cette époque de l'année où les saumons remontent les rivières pour y déposer leur frai ; il s'amusait à observer les efforts de quelques-uns de ces beaux poissons dans le but de franchir la cascade et d'atteindre le haut de la falaise. Il les voyait se jouer d'abord à la surface des ...es, puis tout à coup, ployant en cercle

leur corps musculeux, se détendre comme par un puissant ressort et rebondir en l'air avec une vigueur extraordinaire. Bien que la falaise fût élevée d'une douzaine de pieds au-dessus du niveau de la mer, quelques-uns des plus robustes atteignaient le sommet du premier coup et disparaissaient dans le courant; mais la plupart retombaient avec bruit au milieu des vagues, et le soleil faisait rapidement étinceler leurs écailles comme des plaques d'acier poli. Sans se décourager, ils revenaient à la charge, jusqu'à ce qu'un effort désespéré les portât à la cime du rocher où ils devaient trouver les eaux pures et claires, objet de leur envie.

Ce jeu occupait le vieillard depuis longtemps déjà, quand son regard, se tournant distraitement vers la mer, parut enfin se fixer de ce côté. Les barques aux voiles blanches, qui couraient si paisiblement des bordées au large un moment auparavant, fuyaient en déroute dans diverses directions et comme à tire-d'aile. La cause de leur terreur subite

semblait être un navire éloigné, dont on n'apercevait encore que les hautes voiles. Néanmoins on pouvait déjà juger que, sans avoir les dimensions d'un bâtiment de guerre, même de la moindre espèce, il était vraiment de taille à effrayer ces pacifiques bateaux de pêcheurs.

— Hum! hum! grommela le vieillard, est-ce qu'un Anglais oserait venir rôder si près de nos côtes? Voilà les gens de Saint-Illec qui ont pris chasse... les poltrons! L'Anglais ne paraît pourtant pas bien redoutable, et s'ils avaient du cœur... Mais qu'attendre de ces traîtres qui ont été les premiers à lever la main contre leur seigneur et à dévaster sa demeure?

Détournant la tête d'un air de mécontentement, il se remit à compter les sauts des agiles saumons; mais bientôt la curiosité l'emporta et il ne put résister au désir de voir ce qui se passait en mer. Déjà la scène avait changé complétement. Le navire, dont on pouvait maintenant distinguer les formes massives,

venait de mettre en panne et de hisser le pavillon espagnol ; les bateaux avaient cessé de fuir, ils avaient repris leurs allures paisibles et nonchalantes. Une chaloupe, se détachant du pesant navire, se dirigeait vers l'anse du ruisseau avec toute la rapidité que pouvaient lui imprimer quatre vigoureux rameurs.

— Allons ! ce n'est pas un ennemi, reprit l'observateur dans lequel le lecteur a sans doute déjà reconnu Conan, l'ancien intendant d'Alfred de Kerdren ; mais alors qui peut appeler cet honnête commerçant espagnol à l'île de Loch? Bah ! que m'importe, après tout ! continua-t-il avec un accent d'amertume ; je n'entends plus rien aux choses de ce monde, et je m'en soucie peu.

Cependant, en dépit de lui-même, le vieillard suivait attentivement les progrès du canot qui s'approchait de plus en plus du rivage.

Conan était bien différent de ce que nous l'avons vu au commencement de cette his-

toire. Il portait toujours son costume breton aux couleurs sombres, et sa physionomie avait cet air de dignité grave qui convenait à un serviteur de bonne maison. Cependant, une teinte de mélancolie plus sensible avait envahi son visage dont les rides étaient aussi plus nombreuses et plus profondes qu'autrefois. Ses longs cheveux avaient entièrement blanchi; sa haute taille s'était voûtée, et tout en lui annonçait une prochaine décrépitude.

Il avait pris place à l'ombre de deux ou trois saules rabougris qui s'élevaient près de l'embouchure du ruisseau; de là il pouvait observer aisément les étrangers sans être remarqué lui-même. L'embarcation ne semblait être rien de plus que la chaloupe d'un modeste bâtiment marchand. Outre les quatre rameurs dont nous avons parlé, un homme en costume de matelot était assis à l'arrière et tenait le gouvernail; mais on ne voyait pas d'officier à bord, pas de marchandises, pas de signaux, et la mission de ce frêle canot, sur cette côte solitaire et sans

ressources, ne pouvait encore s'expliquer d'une manière satisfaisante.

L'incertitude ne fut pas longue. Bientôt la barque toucha le rivage, le matelot du gouvernail se leva, couvrit sa tête d'un vieux chapeau ciré, et, prenant sur le banc à côté de lui un petit paquet enveloppé d'un mouchoir, il se disposa à descendre à terre. Mais avant de s'éloigner, il serra la main à chacun des rameurs et parut leur faire ses adieux. Ses compagnons lui rendirent ses marques d'affection d'un air de tristesse et presque de respect; puis le matelot franchit avec effort l'espace qui le séparait d'un banc de sable alors à sec, et, pendant qu'il adressait encore à ceux qui l'avaient amené quelques mots d'adieu, le canot, virant sur lui-même, reprit sans retard le chemin de la haute mer.

Il y avait dans ce débarquement furtif suffisante matière au soupçon. Aussi Conan ne se pressa-t-il pas de se montrer. L'étranger était resté immobile sur la grève, son modeste paquet à la main, suivant des yeux les

marins qui s'éloignaient. Quand ils eurent disparu, il regarda lentement autour de lui avec abattement ; tout à coup il tomba à genoux et resta prosterné contre terre, comme s'il priait avec ferveur.

La défiance de Conan ne tint pas devant cet acte de piété que l'inconnu croyait sans témoins, et il murmura avec émotion :

— Ce pauvre diable doit être bien malheureux... Voyons si je ne pourrais pas l'assister en quelque chose.

Cependant par un sentiment de déférence pour la grande affliction que révélait l'action du voyageur, Conan ne voulut pas troubler sa prière et attendit qu'il se fût relevé. Bientôt en effet l'étranger se redressa péniblement ; mais quand il fut debout, il ne se pressa pas de se mettre en marche. Il promenait toujours autour de lui son regard incertain, comme s'il n'eût su de quel côté porter ses pas.

C'était un homme jeune encore, mais dont les fatigues et les souffrances semblaient avoir

prématurément détruit la vigueur. Son front était dégarni de cheveux ; son teint avait une pâleur maladive qui ressortait encore davantage sous sa barbe noire et touffue. Son grossier costume de matelot était dans un état de délabrement digne de pitié. Néanmoins il y avait dans la manière dont il portait ces pauvres vêtements quelque chose de noble et de digne qui l'empêchait d'être ravalé par eux. Toute sa personne trahissait une grande misère, un profond désespoir ; des larmes silencieuses coulaient de ses yeux.

Au bruit que fit Conan en s'approchant, le voyageur tressaillit et passa rapidement la main sur son visage ; puis il se tourna, avec une apparence de regret, vers celui qui venait ainsi troubler sa solitude. A peine eut-il envisagé l'ancien intendant, que son émotion parut augmenter ; il rougit, puis il redevint pâle ; mais il ne prononça pas une parole.

Conan ne remarqua pas ce trouble causé par sa présence.

— Mon ami, dit-il en français avec dou-

ceur, ce pays est sans doute nouveau pour vous?... Si vous cherchiez quelqu'un auprès de qui je pourrais vous conduire...?

— Je ne cherche personne et personne ne m'attend! répliqua-t-on d'une voix sourde en baissant la tête.

L'honnête vieillard ressentit comme une violente commotion à la poitrine; le son de cette voix lui avait rappelé celui d'une personne chère que plusieurs années d'absence n'avaient pu effacer de sa mémoire.

— Que Notre-Dame d'Auray m'assiste! murmura-t-il en attachant sur le voyageur un regard ardent; j'ai cru d'abord... il m'a semblé... mais, non, non, les morts ne redescendent pas sur la terre pour effrayer les vivants!...

L'inconnu gardait toujours le silence.

— Vous paraissez venir de bien loin? reprit Conan.

— De Flessingue, où j'avais passé en quittant...

Il s'arrêta brusquement.

— L'Angleterre? Londres, peut-être? demanda le bonhomme avec vivacité; ne vous cachez pas de moi; je ne suis ni un sans-culotte, ni un pataud, et j'ai deviné tout d'abord que vous aviez émigré... Eh bien, si vous revenez de Londres, par grâce, dites-moi si vous n'auriez pas entendu parler de mon ancien maître, monseigneur Alfred de Kerdren, qui n'a pas donné de ses nouvelles depuis près de dix ans?

Conan attendait avec une vive anxiété la réponse de l'inconnu : celui-ci paraissait hésiter sur ce qu'il devait dire.

— Quand on s'informe des Français retirés en pays étranger depuis le commencement de la révolution, répliqua-t-il enfin, on doit s'attendre à apprendre de cruelles infortunes... J'ai entendu parler, en effet, d'une personne qui portait le nom de Kerdren; c'était un jeune homme qui donnait pour vivre des leçons d'escrime aux jeunes gentlemen de Londres; il avait à supporter bien des misères...

— Ce ne peut être lui ! s'écria Conan ; lui, le chef et l'héritier d'une illustre famille, réduit à un tel abaissement !... Mais pourquoi non? reprit-il avec amertume après un moment de réflexion ; il était sans ressources et il n'a pas voulu... Par pitié, monsieur, dites-moi tout ce que vous savez de mon malheureux maître! Qu'est-il devenu? Existe-t-il encore?

— Je sais qu'épuisé de fatigues et de privations, il tomba malade et fut transporté à l'hospice de Chelsea ; c'est miracle s'il a pu résister à tant et de si terribles épreuves.

— Ainsi donc il est bien vrai qu'il est mort, dit le vieillard en portant la main à son front ; malgré moi, je conservais encore un peu d'espérance... Mais plus de doute maintenant... je ne le reverrai plus ! Mon bon maître, mon enfant, je ne vous reverrai plus ; mon Dieu, ayez pitié de lui !... Saint Conan, saint Dourlon, saint Michel, priez pour lui !

Et le bonhomme s'assit sur le rivage, à demi suffoqué par les sanglots.

Cette douleur si vraie parut impressionner vivement le voyageur. Son visage s'anima, ses yeux brillèrent; il étendit la main vers Conan, et ses lèvres remuèrent, comme s'il allait parler... Mais une pensée modifia sans doute ce premier mouvement, car il laissa retomber avec abattement son bras le long de son corps en murmurant :

— A quoi bon? Il vaut mieux qu'il en soit ainsi!... laissons faire la destinée!

Après une pause, il reprit :

— Courage, mon ami; si votre maître vivait encore pour supporter la faim, le froid, l'abandon, alors seulement il faudrait pleurer sur lui et le plaindre... mais la mort est la fin de tous les maux; elle ne doit pas laisser de regrets quand elle frappe un malheureux qui a épuisé la coupe des douleurs humaines!

Conan parvint enfin à modérer son affliction.

— Vous avez peut-être raison, reprit-il, car il vaudrait mieux pour un Kerdren être

couché dans la tombe que de vivre dans une condition indigne de son nom et de sa race! C'était une famille grande et fière, qui n'hésita jamais dans son choix entre un acte déshonorant et une mort glorieuse... Mais si tristes que soient vos nouvelles et vos consolations, je vous en remercie; quoique vous sembliez un peu bizarre, votre voix me rappelle... Allons! c'est une folie; mais si le pauvre Conan pouvait vous rendre service, ce serait de bon cœur.

— Merci, je n'ai besoin de rien, répliqua l'étranger en relevant le modeste paquet qu'il avait déposé à ses pieds.

Puis il renfonça son chapeau sur ses yeux et boutonna sa grosse vareuse, comme s'il eût fait ses préparatifs de départ. Néanmoins il ne s'éloignait pas encore.

— Vous n'êtes donc pas un émigré qui profite de l'amnistie du premier consul pour rentrer dans ses foyers? demanda Conan avec intérêt.

- Qui vous a dit que je fusse un

émigré? reprit l'inconnu avec brusquerie.

Il ajouta aussitôt, comme s'il eût senti la nécessité de donner des explications un peu précises :

— Je suis un marin de ce pays... j'ai dû le quitter, il y a bien des années, pour quelques peccadilles de jeunesse. Depuis ce temps j'ai vécu tantôt ici, tantôt là, dans une position misérable. Enfin j'ai résolu de revoir la Bretagne, et j'ai trouvé à Flessingue un capitaine espagnol qui a consenti à me jeter en passant sur cette côte, à la condition que je travaillerais à la manœuvre comme matelot tant que je serais à bord... Vous venez de voir comme il a tenu sa promesse.

— Très-bien ; mais n'aurait-il pas dû plutôt vous conduire à Saint-Malo ou à Brest, où vous eussiez trouvé aisément un engagement sur les navires du commerce ou sur ceux de l'État ?

— Oh ! l'on n'y met pas tant de façons avec un simple matelot, répliqua le voyageur d'un ton d'impatience ; l'île de Loch s'est

trouvée sur le chemin du capitaine Diego, et on m'a débarqué à l'île de Loch.

— Mais enfin où comptez-vous aller?

L'inconnu nomma, comme au hasard, un petit port du voisinage.

— Vous en êtes loin encore, reprit Conan, et vous ne me faites pas l'effet d'être un grand marcheur... D'ailleurs, vous êtes pâle et vous semblez malade; tenez, votre main tremble (le vieillard avait saisi la main du pauvre étranger), vos dents claquent comme si vous aviez froid...

— Il est vrai, répliqua le voyageur avec effort, je suis tourmenté d'une fièvre intermittente que j'ai gagnée dans les brouillards de l'Angleterre. Elle avait disparu à peu près à mon arrivée en Hollande, mais les fatigues de cette dernière traversée l'ont fait reparaître avec une nouvelle force... Mon émotion, en remettant le pied sur cette terre de France, que j'ai quittée depuis tant d'années, a déterminé peut-être un nouvel accès... je me sens mal à l'aise; j'éprouve des vertiges,

des frissons... il faut que je me hâte d'atteindre Saint-Illec, où je pourrai trouver des secours.

— Saint-Illec! répéta Conan avec une sorte d'indignation; Saint-Illec! ce nid de sans-culottes et de jacobins abominables!... Allons, ajouta-t-il d'un ton cordial, vous avez l'air d'un honnête garçon, quoique un peu singulier; et puis vous avez de la religion; ce ne serait pas un vaurien qui se serait mis à genoux pour remercier Dieu, comme je vous ai vu faire là tout à l'heure, quand vous vous croyiez seul... Enfin, vous m'avez apporté des nouvelles de mon maître, et, si mauvaises qu'elles soient, je ne vous en dois pas moins de reconnaissance. Écoutez-moi donc : je suis gardien d'une habitation qui est tout près d'ici, et qu'on appelle encore le château de l'île de Loch; venez-y. Yvonne, ma vieille compagne, vous soignera; elle a une excellente recette pour couper la fièvre, sans compter qu'elle connaît l'oraison de saint Meen, qui est le saint chargé de guérir

les fièvres du pays. On vous fera un lit quelque part dans le château, et vous pourrez vous y reposer un jour ou deux, davantage s'il le faut, jusqu'à ce que vous soyez en état de continuer votre voyage... Nous ne vous demanderons rien en retour, Yvonne et moi, que de nous conter encore une fois ce que vous pouvez savoir de notre cher maître, car Yvonne l'aime bien aussi, la pauvre vieille !... Voyons, laissez-vous conduire ; nous essayerons de soulager votre esprit et votre corps qui paraissent également malades...

Le voyageur semblait tout abasourdi de cette proposition. Les sentiments les plus divers se reflétaient sur sa physionomie. Tout à coup il partit d'un éclat de rire sec, aigu, presque sauvage. Conan lâcha sa main d'un air fâché.

— Je ne pensais pas, dit-il, qu'une pareille proposition dût à ce point exciter votre gaieté.

L'étranger continuait de rire sans remarquer l'impatience du bonhomme.

— Pourquoi pas? dit-il enfin comme à lui-même; pourquoi ne me présenterais-je pas au manoir de Kerdren en vagabond et en mendiant? Ce coup manquait pour couronner l'œuvre!

Puis se tournant vers l'ancien intendant :

— Excusez-moi, reprit-il; je vous parais insensé peut-être, mais si vous saviez de quels brusques revirements, de quels étranges contrastes mon existence est remplie!... Ne croyez pas néanmoins que je refuse votre offre; il ne m'appartient de dédaigner la pitié de personne, je vous suivrai au château de l'île de Loch, et j'accepterai votre hospitalité.

Conan l'examinait toujours avec étonnement; il y avait dans le ton de l'étranger une sorte d'ironie et d'orgueil blessé qui s'accordaient mal avec sa situation présente.

— C'est inconcevable! dit le vieillard; plus vos actions et vos paroles sembleraient devoir me repousser, plus je me sens entraîné vers vous... On croirait que vous m'avez jeté un

sort ! mais allons ! vous paraissez mal à l'aise... il faut arriver avant que la fièvre soit dans sa force... Venez ! venez !

Il ramassa son bâton et prit un petit sentier qui, serpentant à travers la vallée, se dirigeait vers la partie de l'île où se trouvaient les habitations ; mais au bout de quelques pas, il s'aperçut que l'inconnu avait peine à le suivre.

— Donnez-moi ce paquet qui vous gêne, dit-il en s'emparant du chétif mouchoir qui contenait le bagage de son hôte ; appuyez-vous sur moi... Quoique mon bras n'ait plus sa vigueur d'autrefois, il pourra encore vous être utile... Je voudrais que nous fussions déjà au château ; cette maudite maladie va plus vite que nous.

— Merci, Conan, soupira le voyageur dont la tête ballottait déjà sur les épaules ; vous avez toujours été honnête et bon !

— Conan ! répéta l'intendant avec surprise ; d'où savez-vous mon nom ? Qui vous a dit ..?

— Ne l'avez-vous pas prononcé vous-même tout à l'heure ?

— C'est juste... je l'avais oublié... Que saint Caradec me protége ! Je perds la raison et la mémoire !

Ils marchèrent d'abord en silence. Conan était rêveur ; le voyageur semblait absorbé par ses souffrances, qui croissaient de moment en moment. Ses jambes s'embarrassaient comme celles d'un homme ivre ; il lui eût été complétement impossible d'avancer sans aide. Néanmoins, quand on eut tourné la pointe de la falaise où se trouvait la cascade, le vieux Breton sentit le bras de son compagnon résister et ses jambes se roidir.

— La Pierre-Tremblante ! balbutia le voyageur d'une voix éteinte ; c'est la Pierre-Tremblante !

On se trouvait en effet devant ce monument célèbre de l'île de Loch.

Le rocher avait survécu aux révolutions humaines comme à celles de la nature ; mais

il n'en était pas de même des clôtures qui l'environnaient autrefois. Tout témoignait d'un vandalisme barbare, d'un désir acharné de destruction autour de ce vénérable reste des religions antiques. La grille de fer et la croix qui la surmontait avaient disparu ; les murailles renversées encombraient de leurs débris l'excavation au fond de laquelle s'élevait le bloc druidique. Plus d'arbustes et de fleurs sauvages ; plus de mousses vertes et de festons capricieux. La pierre, elle-même, portait la trace des instruments de fer qu'on avait employés pour tenter de la briser ou de l'arracher de sa base ; mais elle avait résisté à ces atteintes ; les déchirures qui la sillonnaient attestaient seulement l'impuissance de ses ennemis.

— Vous connaissez notre Pierre-Tremblante? demanda Conan avec une nouvelle expression d'étonnement et de défiance ; comment se fait-il, si vous n'êtes jamais venu ici... ?

L'étranger eut besoin d'un effort de vo-

lonté pour pouvoir répondre d'une manière distincte :

— Je vous ai dit que j'étais né sur cette côte... Les marins du pays n'ont-ils pas l'habitude de se montrer de loin la Pierre-Tremblante, quand ils passent en vue de l'île de Loch ?

— C'est juste, reprit le vieillard en frappant la terre de son bâton, et si mon pauvre cerveau ne s'était pas subitement détraqué, je m'en serais souvenu... Eh bien, oui, ajouta-t-il avec une expression marquée de complaisance mélancolique, regardez à votre aise ; c'est le rocher dont on parle tant et au sort duquel est attaché, dit-on, celui de l'ancienne famille... Depuis que ces mauvais jours sont venus pour le pays et pour la France, il est demeuré immobile, et Yvonne assure que c'est un signe de la colère céleste.

« Peu de temps après le départ de notre jeune seigneur pour l'émigration, il arriva ici plus de deux cents vauriens, « pour en

finir, disaient-ils, avec les superstitions de la Pierre-Tremblante. » Mais ils eurent beau entourer la pierre de câbles et y atteler une vingtaine de chevaux, tandis qu'eux-mêmes tiraient de toutes leurs forces, ils ne purent parvenir à l'ébranler. Ils y travaillèrent inutilement pendant une journée entière; bêtes et gens perdirent leur peine. Alors les brigands, furieux de leur mauvais succès, se mirent à briser grilles et murailles; ils auraient bien voulu briser la roche elle-même, mais leurs outils se rompirent avant qu'ils l'eussent entamée.

« Obligés de renoncer ce jour-là à leur projet, les dévastateurs se retirèrent en promettant de revenir le lendemain avec de la poudre et des mineurs pour faire sauter la pierre. Mais le ciel veillait sans doute à sa conservation; le lendemain, la méchante femme qui ordonnait ces violences ne tint pas la parole qu'elle avait donnée de venir achever l'œuvre; on remit donc à plus tard la destruction définitive de la Roche-Trem-

blante. La vieille Labarre, après avoir causé dans le pays tout le mal qu'elle pouvait, se retira dans une ville éloignée où elle est morte, m'a-t-on assuré, il y a cinq ou six ans ; et certes si jamais créature a mérité l'enfer... Mais c'est à Dieu de reconnaître les siens! Depuis cette époque, personne n'a songé à entreprendre quelque chose contre le monument, d'autant plus que tous ceux qui l'ont profané autrefois ont mal tourné ou péri d'une manière tragique; il est donc resté dans l'état où vous le trouvez maintenant... Pour moi, je l'avoue, continua le vieillard avec un gémissement, en voyant encore intacte cette pierre tutélaire de la famille de mes anciens maîtres, je conservais l'espoir d'un temps meilleur pour le nom de Kerdren. Yvonne partageait ma confiance dans l'avenir, et tous les soirs, à genoux au coin du foyer, nous priions pour le retour de notre bien-aimé seigneur... Mais vous venez de m'apprendre que la sainte Vierge n'a pas réservé tant de joie à nos derniers

jours... La pierre nous a donc trompés! »

Tandis que Conan parlait, l'étranger semblait plongé dans de sombres réflexions.

— C'est là que la faute a été commise, murmurait-il d'une voix inarticulée; c'est là que la malédiction a été prononcée... Dieu a exaucé ces imprécations d'une mère offensée... Oh! oui, il fallait une vengeance à cette sainte victime, à cette belle enfant si noble et si pure!... C'est elle surtout qu'il faut plaindre!... Tout le reste est juste, tout le reste est mérité!

Et une larme, aussitôt desséchée, coula sur ses joues.

Conan n'avait pas compris les paroles, mais ce signe d'émotion ne lui échappa pas.

— Vous avez un bon cœur, mon ami, dit-il; c'est bien à vous de prendre ainsi part aux malheurs d'une charitable famille que vous n'avez pas connue... Mais, partons! Si la force venait à vous manquer, je ne saurais comment vous transporter au château.

— Oui, oui, emmenez-moi, dit le voya-

geur en se suspendant de nouveau au bras de son guide.

Ils firent une cinquantaine de pas avec une sorte d'impatiente précipitation; mais cet espace parcouru, la vigueur factice du malade tomba tout à coup; sa démarche redevint lourde et embarrassée; ses traits se décomposaient. Néanmoins ses facultés intellectuelles, vivement surexcitées, luttaient encore par éclairs contre la fièvre qui le gagnait. Au moment où l'on allait s'engager dans les plantations, il remarqua des champs couverts de magnifiques moissons dans un lieu où, de temps immémorial, n'avaient existé que des ajoncs et des bruyères.

— Qui a fait cela? demanda-t-il avec effort, en étendant la main vers ces riches cultures.

— Ah! ah! vous êtes donc venu autrefois à l'île de Loch pour avoir remarqué ces changements? demanda Conan avec surprise. Eh bien! vous verriez bien d'autres innovations si vous pouviez vous promener un peu sur

nos terres!... Ils ont voulu tout *mettre en rapport*, comme ils disent, les avares! Tenez, voici la Lande-Rouge, qu'ils ont changée en prairie ; là-bas, sur votre gauche, ils ont encore défriché une belle bruyère où l'on voyait en toutes saisons ces anneaux magiques qui sont produits, dit-on, par les pieds des fées, quand elles viennent la nuit danser en rond, et ils y ont semé du maïs... Et la Fosse-Grande, ce vaste marais si plein d'oiseaux d'eau, où notre jeune seigneur aimait tant à chasser, et où, dans les nuits calmes, on entendait mugir le héron, comme la beugle de Saint-Coulman, ils l'ont comblée pour y établir une chènevière. Je vous dis qu'ils auraient cultivé jusqu'à la cour d'honneur, s'ils l'avaient osé... Quant au château, je conviens qu'il a été fort bien réparé, et il en avait besoin. Si vous voyiez les meubles qu'ils ont mis dans le salon de réception, au lieu des vieux et respectables meubles de chêne noir qui furent volés ou brûlés au départ de monseigneur!... Des meubles tout dorés, mon garçon, avec

des étoffes de soie à grandes fleurs, et c'est peut-être pour humilier l'ancienne famille qui se contentait des autres !

Le bonhomme, emporté par le plaisir de conter, manie si fréquente chez les vieillards qui vivent dans la solitude, avait oublié à qui il parlait. Le voyageur, néanmoins, écoutait avec un vif intérêt ces détails oiseux en apparence.

— Et votre maître, qui est-il? Vous ne m'avez pas encore nommé le nouveau propriétaire de l'île de Loch.

Conan sourit avec ironie.

— Le maître actuel de l'île de Loch, mon garçon? reprit-il; ah! ah! vous êtes curieux de savoir qui a pu acquérir le domaine des nobles seigneurs de Kerdren, qui a défriché ces landes et ces bruyères, qui a construit ces belles fermes là-bas au bord de la mer, qui a réparé le manoir et l'a encombré de meubles précieux pour le rendre sans doute digne de lui... Il y a de quoi, en effet! et vous allez être bien étonné, vous qui arrivez de

l'étranger et qui ne savez pas comment les choses se passent en France aujourd'hui !

Le voyageur secoua tristement la tête, comme pour faire entendre que rien ne pouvait l'étonner.

— Vous supposerez peut-être, continua Conan du même ton sarcastique, que ce maître opulent est un comte, un duc, un ancien gouverneur de province?... Rien de tout cela, mon garçon, le temps n'est plus à la noblesse... Le seigneur de l'île de Loch est un pauvre petit légiste, un scribe de village, aux doigts crochus et tachés d'encre : c'est le citoyen Toussaint, le tabellion de Saint-Illec!

Et il sourit de nouveau.

— Toussaint ! répéta l'inconnu.

— Oui, Toussaint, cet ancien clerc de procureur qui dut sa charge aux bienfaits de feu M. le vidame de Kerdren, ce Toussaint qui avait usurpé la confiance de la famille et que mon maître lui-même, en partant pour l'émigration, avait nommé son mandataire ; c'est lui qui s'est porté acquéreur, à vil prix,

de l'île de Loch, lorsqu'elle a été vendue comme propriété nationale pendant la terreur ; c'est lui qui a opéré ici tant de changements merveilleux ; c'est lui qui s'empare des dépouilles de l'illustre maison dont il a été le serviteur... A la vérité, comme il est habile, il paraît presque honteux de cette insolente prospérité ; et il a insinué à diverses personnes, à moi en particulier, qu'en faisant de pareilles acquisitions, il agissait pour le compte d'un autre... Mais on ne l'a pas cru, et tout le monde est resté convaincu que le tabellion Toussaint avait pêché en eau trouble... Ah ! mon ami, pour son salut, il eût mieux fait d'employer son temps à lire des histoires en latin sur les vieilles pierres de l'île, comme autrefois !

— Eh bien ! et vous, Conan, demanda le voyageur, comment avez-vous été traité par M. Toussaint ?

— Pas mal, mon garçon, répliqua le bonhomme d'un air de regret, et c'est là la diablerie... J'enrage de ne pouvoir rien lui

reprocher en ce qui me concerne. Yvonne et moi nous sommes les seuls gardiens du château ; on nous y fournit tout ce qui nous est nécessaire, et on nous paye exactement nos gages, comme si notre tâche était bien pénible. Non réellement, nous n'avons pas trop à nous plaindre de M. Toussaint; aussi avons-nous conçu plus d'une fois le soupçon qu'il avait dit vrai en parlant d'un maître caché dont il n'était que l'agent. Le tabellion est avare ; si ce devait être à ses dépens, il ne s'embarrasserait peut-être pas de nourrir deux vieillards presque inutiles, tels que nous...

— Mais ce maître inconnu dont il parle, l'avez-vous vu ?

— Jamais. Depuis que le château a été réparé, on nous a annoncé souvent sa visite prochaine, en nous recommandant de tout disposer pour le recevoir ; personne n'est venu... Il y a quelques jours encore, nous avons reçu l'ordre de préparer les appartements ; mais il en sera cette fois comme des

autres, et je ne m'en plains pas... Soit Toussaint, soit un autre, j'éprouverais une profonde douleur de voir un étranger profaner la demeure des seigneurs de Kerdren !

Pendant cette conversation, on avait traversé le bois de chênes, qui avait été religieusement respecté, et on était arrivé en face du château. Comme l'avait dit Conan, les bâtiments étaient dans le meilleur état ; la toiture d'ardoise avait été renouvelée ; des volets neufs garnissaient les fenêtres ; une grille de fer récemment dorée fermait l'avant-cour ; tout le petit manoir avait une apparence de propreté et de confortable bien différente de son aspect lugubre d'autrefois.

Le trouble et les souffrances du malade semblèrent augmenter ; son pas se ralentit ; il laissa échapper quelques paroles inarticulées.

— Allons, mon ami, dit Conan, du courage ! encore quelques pas et nous sommes arrivés... Nous allons vous procurer des secours... Mais pour Dieu ! ajouta le bon vieillard hors d'haleine et tout en sueur, aidez-

vous aussi un peu vous-même, car j'ai beau faire, je ne suis pas un appui bien solide!

Aussitôt l'inconnu dégagea brusquement son bras et se mit à courir en chancelant vers le château.

— J'irai seul maintenant! s'écria-t-il au comble de l'exaltation ; la force me manquerait-elle au moment où je touche le but tant désiré?... Je veux embrasser encore une fois ce seuil béni... Puis je mourrai content!

— Malheureux! attendez-moi, vous allez tomber! s'écria Conan en s'efforçant de l'atteindre. Mais c'est du délire, de la frénésie... il va se briser la tête sur le pavé.

Le voyageur ne l'écoutait pas; il monta rapidement le petit perron qui précédait l'entrée principale du château. Arrivé au sommet, ils se jeta à genoux, les mains et les yeux levés vers le ciel comme pour prier. Mais en ce moment, terrassé par la triple action de la fièvre, de la fatigue et de l'émotion, il tomba à la renverse en poussant un sourd gémissement.

VI

LE DÉLIRE.

Aux cris de Conan, la vieille Yvonne accourut du fond de la cuisine, sa quenouille passée dans la ceinture de son tablier. En apercevant ce corps humain étendu à ses pieds, elle ne put retenir un mouvement d'effroi.

— Au nom de la sainte Vierge ! Yvonne, dit l'intendant avec angoisse, aidez-moi à secourir ce pauvre homme. C'est un malheu-

reux voyageur qui n'a ni feu ni lieu, et que la fièvre dévore.

Cet appel à sa pitié fit promptement surmonter à Yvonne une première impression de crainte.

— Oui, oui, secourons-le, M. Conan, répliqua-t-elle avec empressement, ce pauvre homme a l'air bien malade... Comme il est maigre et pâle !... Et dire que notre maître reviendra peut-être ainsi quelque jour, inconnu et misérable !

Les deux vieillards parvinrent à grand'-peine à transporter l'étranger dans la cuisine, et à le placer dans un fauteuil à bras auprès du feu ; un autre fauteuil fut disposé pour soutenir ses jambes.

— Et maintenant, reprit Conan, donnez-lui quelques gouttes de votre élixir si réputé contre les faiblesses et les pâmoisons... Puis vous irez lui préparer un lit.

— Je le veux bien, M. Conan, mais si l'on arrivait d'un moment à l'autre, comme on l'a annoncé...

— N'importe, n'importe ! Yvonne ; on est riche, on doit être charitable... Mais j'y songe... Pourquoi ne l'installerions-nous pas dans ma propre chambre ? L'accès sera passé demain, et alors nous songerons à l'arranger pour le mieux.

La servante, sans autre observation, s'avança vers un dressoir où elle serrait ses provisions, et elle se mit en devoir d'atteindre une bouteille de grès qui contenait l'élixir souverain dont la recette était un des trésors que la pauvre vieille comptait léguer à ses héritiers.

Cependant un chien tout pelé, tout perclus et presque aveugle qui dormait dans un coin de la cheminée, sa place ordinaire, donnait depuis quelques instants des signes d'inquiétude. Bientôt il souleva la tête et parut aspirer à droite et à gauche de vagues émanations, en poussant un hurlement plaintif.

— Paix, paix donc, Junon ! dit Conan avec distraction ; silence, ma chère... Ce n'est pas un malfaiteur, que diable !

Cet ordre fut sans effet. L'agitation de l'animal paraissait au contraire s'accroître de minute en minute. Il tourna ses yeux ternes et vitreux, mais intelligents encore, vers l'inconnu; ses jappements redoublèrent. Il s'efforça de se dresser sur ses jambes débiles; ne pouvant y parvenir, il se traîna sur le ventre en agitant la queue; son corps étique et décharné paraissait frissonner de joie. Arrivé près de l'étranger, il se mit à lécher une main, qui retombait inerte et glacée le long du pied du fauteuil, et il essaya de bondir; mais il réussit seulement à faire quelques soubresauts convulsifs en redoublant ses gémissements.

Conan regardait distraitement ces étranges démonstrations, quand Yvonne revint, tenant à la main une tasse où elle avait versé quelques gouttes de la précieuse liqueur. Elle examina le chien, puis l'étranger, dont un rayon lumineux, venu de la fenêtre, éclairait vivement les traits. Tout à coup, elle laissa tomber la tasse, qui se brisa sur les

dalles en répandant une odeur aromatique.

— Conan, dit-elle d'une voix basse et pénétrante, vous avez amené dans cette maison quelqu'un qui avait le droit d'y entrer... C'est *lui*; c'est bien *lui!*

L'intendant tressaillit comme si cette idée ne lui fût pas encore venue.

— Que voulez-vous dire? de qui parlez-vous? demanda-t-il.

— C'est *lui*, vous dis-je... Ni vous ni moi ne l'avions reconnu; mais son chien ne s'y est pas trompé... Regardez!

La pauvre bête redoublait ses caresses et semblait s'étonner qu'elles ne lui fussent pas rendues.

— Vous êtes folle, dit Conan avec brusquerie; cet animal est trop vieux pour se rappeler... Me croyez-vous donc moins sûr et moins fidèle que lui?

— Aussi vrai que Dieu nous voit et nous entend, reprit la bonne femme avec solennité, c'est monseigneur!...

Et elle courut s'agenouiller devant une

petite madone de plâtre qui décorait un coin de la cuisine.

Conan resta à la même place. Son esprit était trop prévenu, ses souvenirs étaient trop présents pour qu'il pût reconnaître dans ce malheureux épuisé, au front chauve, aux traits hâves, aux vêtements délabrés, le jeune seigneur si brillant et si gai de l'île de Loch. De temps en temps il frappait du pied en répétant avec obstination :

— C'est impossible ! c'est impossible !

Cependant le malade sembla revenir peu à peu de son anéantissement. Ses membres s'agitèrent, il bégaya quelques mots sans suite. Yvonne et Conan vinrent se placer de chaque côté du fauteuil, épiant avec anxiété un premier signe de connaissance. Bientôt ses paroles devinrent plus distinctes, ses yeux se rouvrirent ; mais le pauvre voyageur n'avait pas recouvré sa raison. Il était évidemment en proie au délire de la fièvre, et il se débattait comme sous le poids d'un cauchemar.

— Non, non, murmura-t-il, je ne mendierai pas... j'aime mieux mourir... Un gentilhomme ne doit-il pas savoir supporter le froid et la faim?... Oh ! ma poitrine! ma poitrine!... Cette souffrance est intolérable; j'ai remarqué que la Tamise a des eaux noires et profondes... Allons à la Tamise... Une aumône à moi? un schelling! Qui vous a demandé un schelling, stupide *cockney?* Donnez-le à un pauvre... Moi je suis gentilhomme français! j'appartiens à une des plus nobles familles de la Bretagne. Soixante de mes ancêtres sont morts dans la guerre de cent ans, en combattant contre l'Angleterre... Entendez-vous cela, chiens d'Anglais, qui offrez un schelling à un gentilhomme?

Il grinçait les dents et serrait les poings d'un air de menace.

— M. Conan, murmura Yvonne, douterez-vous encore?... Il l'a presque avoué...

— Il rêve, folle! j'en suis sûr, il rêve.

Le son de ces deux voix si près de lui, quoiqu'elles formassent un chuchotement à

peine sensible, changea brusquement le cours des idées du malade.

— Conan, reprit-il en roulant des yeux égarés, mon oncle m'a-t-il demandé pendant que j'étais à la chasse ? J'ai fait un coup double sur des oies sauvages, ma chère Yvonne ; ne gronde pas si je suis un peu mouillé... Mais mon oncle a appelé ; je vous dis que M. le vidame s'est ennuyé pendant mon absence... j'y vais, je monte à l'instant... Prends mon fusil, Conan... Charge-toi de cette pauvre Junon, Yvonne ; la bonne bête a bien gagné sa soupe... Mais je ne peux me présenter à mon oncle avec ce costume de chasse ; mon habit galonné, Conan, vite... mon oncle s'impatiente !... Me voici, M. le vidame, me voici !

Cette fois, les divagations du voyageur avaient une signification trop précise pour qu'on pût s'y méprendre. Avant même qu'elle fussent achevées, les deux vieux serviteurs étaient tombés à genoux et baignaient ses mains de larmes.

— Oui, c'est lui... c'est bien lui! balbutiait Conan avec transport; monseigneur, mon maître bien-aimé, pardonnez-moi de vous avoir méconnu!

— La sainte dame sa mère s'y serait méprise elle-même, tant il est changé! dit Yvonne.

Alfred de Kerdren, car nous pouvons désormais lui donner ce nom, recevait ces caresses avec un étonnement extrême. Il regarda l'un après l'autre Conan et Yvonne, puis il secoua la tête. Conan voulut lui adresser la parole.

— Paix, au nom de Dieu! reprit la bonne femme; notre présence le trouble et augmente son malaise : laissez-le en repos pour un moment.

Ils se turent; le malade retomba sous l'influence de ses hallucinations.

— J'ai mérité tout cela, reprit-il d'un ton sombre en faisant crier les ais mal joints de son fauteuil; tout cela est l'effet de la malédiction prononcée en face de la Pierre-Tremblante... La vieille mère est morte, dites-

vous ! Qu'importe ! si la malédiction survit?... J'ai été proscrit; j'ai souffert le froid et la faim; un passant m'a donné un schelling au moment où j'allais me précipiter dans la Tamise... J'ai servi comme matelot sur un vaisseau espagnol pour payer mon passage... Eh bien! je vous le répète, j'ai mérité tout cela : ne fallait-il pas que la pauvre fille fût vengée? Odieuse plaisanterie!... la malheureuse enfant en est morte, et ils ont chanté autour de sa tombe leur infernale chanson, vous vous souvenez bien...

Et il essaya de fredonner :

Mais quand Rosine la cruelle
Voulut aussi s'approcher d'elle,
La Roche...

Il s'interrompit tout à coup.

— Je tuerai ce Benoît! s'écria-t-il; oui, je le tuerai... mais bah! c'est un lâche... Elle en est donc morte, elle? J'ai mérité mon sort; je ne me plains pas... Joséphine, ange du ciel, je ne t'accuse pas, je n'ai jamais murmuré contre toi, contre ta mère qui m'a mau-

dit!... Faut-il que je meure aussi pour mériter ton pardon? Eh bien! je vais mourir, je le sens... Joséphine, reçois mon âme et pardonne-moi... Je t'aime!

Les idées devinrent de plus en plus confuses; puis la voix s'éteignit tout à fait.

— Grand Dieu! s'écria Conan, serait-il mort? Est-ce que déjà...

— Non, non, répliqua Yvonne plus expérimentée, vous voyez le résultat ordinaire de ces fièvres violentes... le plus fort de la crise est passé. Eh bien! M. Conan, quel parti prendre maintenant? Il est urgent de transporter monseigneur sur un lit.

— C'est ce que je vais faire, Yvonne.

— Quoi! dans votre chambre?

— Non pas, non pas... là-haut, dans la chambre d'honneur, sur ce beau lit de satin et de dentelles.

— Mais vous oubliez... si l'*autre* arrivait?

— Je ne connais pas d'autre maître du château et de l'île de Loch que monseigneur Alfred de Kerdren, répliqua Conan avec

beaucoup de véhémence; il n'a ni cédé ni vendu ses droits; il est ici chez lui... Retenez bien ceci, Yvonne, je ne reconnais ni les paperasseries des agents de la nation, ni le grimoire du tabellion Toussaint, ni saisies, ni ventes, ni diable... Le seigneur du manoir est revenu; on ne doit obéir qu'à lui.

— Fort bien, M. Conan, reprit la vieille avec chaleur: je l'ai vu naître, et ce ne sera pas moi qui lui refuserai obéissance... Cependant, réfléchissez un peu : si *celui* de Saint-Illec se fâchait tout de bon et venait pour chasser notre maître?...

—Le chasser, lui! s'écria le majordome dont les yeux petillèrent de joie; chasser monseigneur Alfred de sa propre maison! Je voudrais qu'ils osassent le tenter, Yvonne; oui, je voudrais, pour le temps qu'il me reste encore à vivre, qu'ils essayassent une pareille infamie!... En un quart d'heure j'aurais soulevé le pays, et cette fois on se battrait résolûment... Allez, allez, il y a beaucoup de gens autour de nous qui, depuis la révolution, se

sont repentis d'avoir abandonné leur ancien seigneur comme à cette terrible nuit dont nous avons parlé bien des fois, et ils m'ont juré que si c'était à recommencer... Nous avons encore ici Yvon le Rouge, Cadou le ménétrier, le vieux Pierre, Jean le baleinier, et une foule d'autres qui tiennent pour la bonne cause; ils ne bouderaient pas quand il faudrait défendre monseigneur de Kerdren, et nous pourrions soutenir un siége, un véritable siége dont on parlerait dans toute la province, c'est moi qui vous le dis.

Et il se frottait les mains.

Yvonne était trop simple, elle avait une trop haute idée de son supérieur pour comprendre ce qu'il y avait d'absurde dans un pareil projet. Elle ne doutait nullement que les marins et les pêcheurs de l'île de Loch ne fussent en état de vaincre toutes les armées de la république, puisque M. Conan l'affirmait; aussi ne fit-elle aucune objection. Le vieillard, satisfait de l'avoir convaincue, reprit avec vivacité :

— Allons, ma chère Yvonne, assez de paroles... Songez à préparer le lit... Pendant ce temps je vais courir à cette armoire où nous avons conservé, comme des reliques, le linge et les effets que monseigneur laissa ici en partant pour l'émigration, et nous lui ôterons ses guenilles de matelot... Que penserait-on, mon Dieu! si on le voyait dans ce piteux équipage?

— On y va, M. Conan; mais comment le transporterons-nous là-haut? Tout à l'heure nous avons eu grand'peine à l'apporter jusqu'ici... Ne conviendrait-il pas d'aller chercher quelqu'un à la ferme de M. Bernard?...

— Gardez-vous-en bien, Yvonne! répliqua l'intendant avec vivacité; non, non, personne ne verra notre maître dans ce honteux état... Je n'aurai besoin de personne... Tout à l'heure la force me manquait, parce qu'il ne s'agissait que d'un étranger, d'un inconnu; mais pour lui, pour mon bon maître, pour mon enfant, j'aurai la vigueur de Samson!

En effet, moins d'un quart d'heure après,

Alfred de Kerdren était installé dans cette chambre d'honneur qu'il avait occupée si longtemps. Mais comme elle était changée! Au lieu des tapisseries usées, des meubles vermoulus qui la décoraient autrefois, partout des tapis précieux, des glaces et des dorures. De lourds rideaux de velours, soutenus par leurs glands de soie, ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour dans ce somptueux appartement. Au fond d'une alcôve tendue de blanc, sur un lit d'acajou richement incrusté, on entrevoyait la tête pâle du dernier des Kerdren, reposant dans des flots de dentelle. Une chemise de batiste, à jabot et à manchettes, remplaçait le linge grossier qui avait tant choqué le bon Conan; toute trace de cette affreuse misère dont l'émigré portait la livrée en débarquant à Loch avait disparu. L'orgueilleux serviteur s'était empressé de cacher avec soin et les souliers ferrés, et le chapeau ciré, et la jaquette tachée de goudron. En revanche il avait étalé sur un siége, au pied du lit, une culotte et une veste de satin brodé,

des bas de soie, un habit gorge-de-pigeon et des souliers à boucles d'or, luxe passablement suranné et peu convenable pour un pauvre exilé rentrant dans sa patrie, mais qui, dans les idées du bonhomme, était seul digne d'un seigneur de Kerdren.

Conan et Yvonne marchaient avec précaution sur l'épais tapis qui couvrait le plancher, et s'empressaient de prévenir les besoins de leur maître. Malgré la chaleur de la saison, un grand feu avait été allumé dans la cheminée. Devant ce brasier, la gouvernante avait aligné une formidable rangée de bouilloires, à laquelle correspondait, sur la table voisine, une rangée non moins formidable de tasses et de fioles. La fidèle Junon n'avait pas voulu non plus quitter Alfred lorsqu'on l'avait transporté dans cette chambre, et elle s'était traînée jusque-là, malgré tous les efforts pour la chasser. Couché à quelque distance, les yeux tournés vers le lit, l'intelligent animal agitait la queue de temps en temps, en faisant entendre de faibles plaintes. Tout ce petit

monde, bête et gens, paraissait pénétré de respect et de douleur. Les deux vieillards ne parlaient qu'à voix basse ; on n'entendait d'autre bruit que le tintement léger d'une cuiller d'argent contre un bol de porcelaine, quand Yvonne venait glisser quelques gouttes de sa potion entre les lèvres brûlantes de Kerdren.

Le malade était toujours plongé dans une somnolence profonde ; par moments, son haleine devenait courte et oppressée ; il soulevait ses bras amaigris, qui retombaient languissamment sur sa couche. Mais bientôt la torpeur et l'engourdissement revenaient ; et selon toute apparence, la fièvre, à moins d'un redoublement que les secousses de la journée rendaient possible, ne devait pas tarder à tomber.

Les choses allèrent ainsi à peu près jusqu'au coucher du soleil. La respiration d'Alfred était régulière ; son sommeil tranquille. Tout à coup un violent coup de cloche retentit au dehors,

Yvonne pâlit; Conan fit un mouvement de surprise et d'épouvante; puis tous les deux se regardèrent en silence.

— On a sonné à la grille, Yvonne, dit enfin l'intendant d'une voix étouffée.

— Oui, oui... sûrement on a sonné, M. Conan.

Et aucun d'eux ne bougeait.

— Vous... vous ne devinez pas qui ce peut être, Yvonne?

— Je l'ignore... c'est-à-dire, peut-être...

Ici nouveau coup de cloche plus bruyant et plus précipité que le premier. Le malade tressaillit sur sa couche, Junon gronda sourdement.

— Ne vous semble-t-il pas, Yvonne, reprit Conan avec un sourire amer, que c'est là sonner... *en maître*?

Yvonne ne répondit pas, et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la cour. Au bout de quelques secondes d'observation, elle revint tout effarée.

— Vous aviez raison, dit-elle; qu'allons-

nous faire?... Notre bonne dame d'Auray, soyez-nous en aide!

Conan s'avança à son tour et examina un groupe de personnes arrêté devant la grille. C'était d'abord le notaire Toussaint, fort reconnaissable à sa haute taille et à son costume noir; il avait sous le bras une grosse liasse de papiers, et se montrait fort irrité du retard qu'on mettait à lui ouvrir. Près de lui se tenait une dame de mise élégante, dont le visage et la taille étaient cachés en partie par un voile aux épaisses broderies. Elle parlait bas au notaire et semblait l'engager doucement à la patience. Derrière ces personnages principaux, un homme, ayant l'apparence d'un domestique, portait des cartons et des paquets.

Son examen terminé, Conan tourna sur ses talons en sifflotant d'un air d'opiniâtreté et de dépit. Son regard rencontra celui de la pauvre Yvonne tout émue et palpitante.

— Vous seriez-vous imaginé, ma chère, demanda-t-il gaiement, que ce vieux Tous-

saint, à son âge, pensait encore aux femmes? Et je gagerais que celle-là, malgré ses précautions pour se cacher, est encore assez appétissante... Mais j'en suis bien fâché, ce n'est pas au château de Loch qu'il viendra faire ses parties!

— Cependant, M. Conan, si cette dame était le nouveau propriétaire dont on nous a annoncé la visite?

— Allons donc! vous êtes folle.

— Soit; mais que décidez-vous? Vous n'avez pas sans doute l'intention...

— Ils n'entreront pas, dit sèchement le majordome.

— Miséricorde! y pensez-vous, M. Conan? Oubliez-vous que le domaine a été saisi et vendu par le gouvernement, et que l'homme de loi est en droit...

— Et moi, je vous dis, interrompit le vieillard en s'animant, que nul ne prendra ici un air de maître, tant que le maître légitime, le seigneur de Kerdren, n'aura pas reconnu la validité de ces droits dont on fait

si grand bruit ! Je me soucie bien des révolutions et des gens de plume !... En quittant la France, monseigneur m'a confié la garde de ses domaines ; je ne les rendrai qu'à lui... Quand il sera guéri, il décidera à sa guise, et, quels que soient ses ordres, j'obéirai. Jusque-là, personne n'entrera ici pour le chasser honteusement de sa demeure héréditaire, ou tout au moins pour l'importuner et troubler son repos... Je ne le souffrirai pas.

— Vous êtes un brave homme, M. Conan ; mais réfléchissez un peu, je vous prie... Si vous refusez la porte à cette dame et au tabellion, demain, ce soir, peut-être, ils reviendront avec des huissiers, des soldats...

— Eh ! parbleu, sotte créature, voilà ce que je demande !... Nous avons une revanche à prendre depuis dix ans !

Yvonne allait proposer quelque moyen de conciliation et de douceur, lorsque la cloche se remit à tinter sans relâche, en même temps qu'une voix aigre redoublait ses appels.

Le malade se retourna sur son lit en poussant de faibles plaintes.

— Ce butor va éveiller monseigneur ! dit Conan avec colère ; eh bien, puisqu'il le faut, je vais lui parler... ce ne sera pas long... Restez ici pour veiller sur notre maître, et quoi que vous entendiez, ne le quittez pas d'un instant... Je reviendra bientôt.

Il sortit en courant, et pour s'assurer davantage de l'exécution de ses volontés, il ferma à double tour la porte de la chambre.

VII

LA GARDE-MALADE.

Le notaire Toussaint, malgré les instances de la dame qui l'accompagnait, continuait à agiter la cloche de la grille à grande volée, lorsque l'intendant parut enfin sur le perron du château, et traversa la cour à pas comptés. Conan, le poing sur la hanche, affectait un air calme et majestueux. Aussitôt que l'impatient notaire l'aperçut, il s'écria de toute sa force :

— Eh bien! vieux coquin, êtes-vous donc devenu sourd? Que signifie de nous faire attendre si longtemps à cette porte?... Si c'est une insolence, vous vous en repentirez, je vous le promets!

Conan ne répondit rien jusqu'à ce qu'il fut près de la grille. Là, il salua avec sa politesse ordinaire et demanda tranquillement :

— Qu'y a-t-il pour votre service? que désirez-vous?

— Pardieu! belle demande! nous voulons entrer, répliqua le colérique homme de loi; ne me reconnaissez-vous pas, maître Conan?... Allons, dépêchez-vous d'ouvrir; ni madame ni moi ne sommes faits pour subir vos caprices.

— J'en suis fâché, répliqua l'intendant avec son flegme imperturbable, mais personne en ce moment ne peut entrer au château de Loch.

La dame inconnue et M. Toussaint étaient stupéfaits.

— Un moment, un moment donc ! s'écria le tabellion en voyant Conan s'éloigner ; d'où vient cette nouvelle lubie? Savez-vous qui je suis? Savez-vous que c'est moi qui vous ai établi concierge et gardien du château, quand je suis devenu l'acquéreur légal des bâtiments d'habitation et des terres ayant appartenu au sieur Alfred de Kerdren, présentement en pays étranger, et que vous relevez uniquement, directement de moi? Ouvrez donc ; aussi bien, madame que voici compte passer un jour ou deux à Loch, et j'entends que vous ayez pour elle un respect absolu... C'est madame Gervais, qu'on a surnommée à Nantes, où elle demeure, *la mère des pauvres,* et jamais personne n'a été plus digne de ce nom... Eh bien ! m'avez-vous compris?

— Parfaitement, monsieur, répliqua Conan qui cherchait à distinguer les traits de l'étrangère à travers son voile.

— A la bonne heure... En vérité, je crois qu'il m'a fallu vous donner des explications!

Mais on est indulgent pour les originaux de votre sorte : *Beati pauperes spiritu,* comme dit l'Évangile.

Conan se redressa.

— Tout cela est fort bien, dit-il avec sécheresse ; mais je n'ouvrirai pas...

La longue et maigre figure du notaire devint cramoisie.

— Ah çà ! bonhomme, cria-t-il en frappant du pied, pensez-vous donc être encore au temps où l'autorité des seigneurs de Kerdren assurait l'impunité à vos abus de pouvoir et à vos insolences?... Une révolution s'est passée depuis ce temps-là, entendez-vous? et la féodalité n'existe plus, sachez-le bien ; et chacun est responsable de ses actes, voyez-vous! Et apprenez, monsieur, que si vous refusez d'ouvrir, nous allons revenir avec des huissiers, monsieur, avec des gendarmes, monsieur, et force restera à la loi ; parce que la loi est aujourd'hui souveraine, monsieur, et il ne sera pas permis à un cerveau fêlé tel que vous...

Il s'interrompit pour tousser ; l'indignation l'étranglait.

—Il y a dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire ! dit la dame voilée qui avait été jusque-là témoin muet de la discussion ; j'ai entendu parler de M. Conan comme d'un homme honnête et raisonnable ; il doit avoir, pour nous refuser l'entrée de cette maison, de graves motifs que je ne pénètre pas.

Cette voix était douce et vibrante ; l'intendant ne put conserver plus longtemps son masque d'impassibilité.

— Des motifs ! répéta-t-il avec émotion ; j'en ai, en effet, madame ; oui, j'en conviendrai avec vous, dont l'âme paraît bonne, quoique votre présence ici puisse donner à penser... Les motifs de ma conduite sont mon devoir, mes souvenirs, mon dévouement sans bornes à une famille dont j'ai mangé le pain. Le seigneur de Kerdren m'a laissé ici, comme un fidèle chien de garde, sur le seuil de son [illegible] si je ne puis défendre mon poste, j'y

resterai du moins jusqu'à la fin, et je saurai y mourir... Oui, ajouta-t-il avec plus de véhémence, je ne suis pas de ces serviteurs ingrats qui, après s'être enrichis des bienfaits de leurs maîtres, leur ont tourné le dos dans l'adversité! Je n'aurais pas été assez savant pour justifier par de beaux raisonnements ce lâche abandon, et je n'estime pas assez la fortune pour lui sacrifier la cause du malheur... Le tabellion Toussaint sait bien ce que je veux dire.

La personne à qui on donnait le nom de madame Gervais éprouva un léger frémissement; mais l'épais tissu qui l'enveloppait cachait toutes ses impressions. Il n'en fut pas de même de Toussaint. Les reproches si directs et si amers de Conan l'avaient troublé, et il perdait contenance.

— Toujours la même histoire! balbutia-t-il; toujours la même injustice, la même haine outrageante et opiniâtre!... Vous ne savez pas qui vous insultez, M. Conan, ajouta-t-il d'un ton de reproche; mais peut-être un

jour vous apprendrez... on jugera qui de nous deux...

Madame Gervais lui adressa quelques mots à voix basse.

— Bien, bien, madame, il suffit! reprit le notaire un peu rasséréné; je passerai encore l'éponge sur cette insulte et je prendrai patience... Mais finissons-en! M. Conan, je vous somme, au nom de la loi, de m'ouvrir cette porte sur-le-champ; êtes-vous disposé à obéir, oui ou non?

— Eh bien, non, répliqua l'intendant avec énergie, avienne que pourra!

Et il se mit à se promener dans la cour en croisant les bras sur sa poitrine.

La dame voilée toucha l'épaule de l'homme de loi, et lui fit signe de venir à quelques pas.

— Mon cher M. Toussaint, dit-elle d'un ton amical, il y a dans cette affaire un secret que je veux pénétrer à tout prix. Je soupçonne... cette résistance désespérée... Laissez-moi essayer si je ne réussirais pas mieux

seule contre les étranges répugnances de Conan! Retournez à Saint-Illec, où vos affaires vous réclament; moi je reste ici.

— A vos ordres, madame; cependant si cet homme, dans son entêtement stupide, refuse toujours de vous ouvrir la porte, que ferez-vous? Voulez-vous qu'on vous prépare un appartement chez moi, en attendant que nous prenions des mesures sévères?...

— Non; dans ce cas, j'irais m'établir pour cette nuit là-bas, à la ferme, chez M. Bernard, qui m'est dévoué... Victor, ajouta-t-elle en s'adressant au domestique, y portera mes effets sur-le-champ.

Le domestique s'éloigna avec les paquets dans la direction de la ferme.

— Maintenant, mon bon et respectable ami, reprit l'étrangère. retournez tranquillement chez vous, et n'ayez aucune inquiétude à mon sujet. Surtout ne songez à tirer aucune vengeance de l'injure qui vient de nous être faite, jusqu'à ce que nous nous soyons revus... Demain j'irai vous rejoindre

à Saint-Illec et nous nous concerterons à ce sujet ; jusque-là soyez patient ; me le promettez-vous ?

— N'est-ce pas à vous de commander ? dit le tabellion en baisant la main de la dame avec une galanterie surannée ; je ne sais quel est votre projet, mais il ne peut être que sage et honorable... Je me conformerai à vos volontés.

Ils échangèrent encore quelques paroles ; puis le notaire salua, jeta un dernier regard de rancune du côté du château, et s'éloigna rapidement.

Sitôt qu'il eut disparu dans l'avenue, madame Gervais se rapprocha de la grille et appela doucement ; le vieillard s'avança vers elle en rechignant.

— Mon ami, dit-elle avec chaleur, par tout ce qu'il y a de plus sacré, ne me cachez pas la vérité.... *Il* est de retour au château, n'est-il pas vrai ? Avouez-moi qu'*il* est ici !

Conan laissa échapper un mouvement de

surprise; néanmoins il demanda avec un sang-froid affecté :

— De qui parlez-vous, madame? Je ne vous comprends pas.

— Oh! vous me comprenez! répliqua l'inconnue avec impatience. Je parle de *celui* que vous aimez tant, M. Conan; je parle de votre maître, de votre ami... de M. Alfred de Kerdren! L'exilé, le proscrit est-il enfin revenu dans sa patrie, dans la maison de ses pères? De grâce, ayez pitié de moi et ne me faites pas languir... Il est ici, j'en suis sûr, je le sais!

— Madame, comment avez-vous pu apprendre?... qui vous a dit?

— Oh! ne vous défiez pas de moi, interrompit l'étrangère d'un ton suppliant; je n'ai pas l'intention de nuire à votre maître... Je ne suis pas son ennemie... Non, le ciel m'est témoin que je ne suis pas l'ennemie d'Alfred de Kerdren!

En même temps elle leva son voile et montra au vieillard des traits si angéliques

et si purs, qu'il en resta comme ébloui.

C'était une femme d'environ vingt-huit ans, dans tout l'éclat de sa beauté. Une indéfinissable expression de bonté était empreinte sur sa physionomie, tandis que ses yeux noirs, aux longs cils relevés, décelaient une âme ardente, passionnée dans ses dévouements. Son port et ses manières avaient une distinction, une dignité qui commandaient le respect. Conan se croyait sûr de n'avoir jamais vu cette dame, car, après l'avoir vue une fois, il était impossible de l'oublier. Involontairement il se sentit intimidé.

— Madame, reprit-il en s'inclinant, du moment que vous êtes une personne de considération... une dame de qualité que monseigneur aura sans doute connue dans des temps plus heureux...

On ne répondit que par un geste équivoque et un sourire mélancolique.

— Du moment enfin, continua le vieillard, que vous êtes une amie de la famille, je ne vois pas pourquoi je vous cacherais la chose...

Mais on est indulgent pour les originaux de votre sorte : *Beati pauperes spiritu,* comme dit l'Évangile.

Conan se redressa.

— Tout cela est fort bien, dit-il avec sécheresse ; mais je n'ouvrirai pas...

La longue et maigre figure du notaire devint cramoisie.

— Ah çà ! bonhomme, cria-t-il en frappant du pied, pensez-vous donc être encore au temps où l'autorité des seigneurs de Kerdren assurait l'impunité à vos abus de pouvoir et à vos insolences?... Une révolution s'est passée depuis ce temps-là, entendez-vous? et la féodalité n'existe plus, sachez-le bien ; et chacun est responsable de ses actes, voyez-vous! Et apprenez, monsieur, que si vous refusez d'ouvrir, nous allons revenir avec des huissiers, monsieur, avec des gendarmes, monsieur, et force restera à la loi ; parce que la loi est aujourd'hui souveraine, monsieur, et il ne sera pas permis à un cerveau fêlé tel que vous...

Il s'interrompit pour tousser ; l'indignation l'étranglait.

—Il y a dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire ! dit la dame voilée qui avait été jusque-là témoin muet de la discussion ; j'ai entendu parler de M. Conan comme d'un homme honnête et raisonnable ; il doit avoir, pour nous refuser l'entrée de cette maison, de graves motifs que je ne pénètre pas.

Cette voix était douce et vibrante ; l'intendant ne put conserver plus longtemps son masque d'impassibilité.

— Des motifs ! répéta-t-il avec émotion ; j'en ai, en effet, madame ; oui, j'en conviendrai avec vous, dont l'âme paraît bonne, quoique votre présence ici puisse donner à penser... Les motifs de ma conduite sont mon devoir, mes souvenirs, mon dévouement sans bornes à une famille dont j'ai mangé le pain. Le seigneur de Kerdren m'a laissé ici, comme un fidèle chien de garde, sur le seuil de son l[illegible]is ; si je ne puis défendre mon poste, j'y

cru... soit! Il est riche, honoré, il a trouvé des amis puissants dans son exil; que le ciel soit loué!... Mais, ajouta-t-elle, pourquoi paraît-il mettre tant d'obstination à se cacher? Que craint-il désormais? Pourquoi s'enferme-t-il ainsi?

— Il ne se cache pas, madame, reprit Conan enchanté de pouvoir enfin concilier la vérité avec son désir de rehausser l'importance de son maître; mais s'il faut l'avouer, il souffre en ce moment d'une fièvre pernicieuse, et il conserve à peine quelque connaissance.

La jeune dame pâlit.

— Il est malade, en danger peut-être! s'écria-t-elle; mon ami, conduisez-moi auprès de lui sur-le-champ; puisqu'il est sans connaissance, il ne pourra... Conan, vous êtes seul avec Yvonne dans cette maison écartée; vous avez besoin d'une personne expérimentée pour vous aider à soigner votre maître; prenez-moi... J'ai l'habitude des malades; longtemps à Nantes, où je de-

meure, j'ai rempli les fonctions de sœur de charité, et dès que la religion sera rétablie en France, je compte m'engager dans cet ordre religieux... Conduisez-moi près du malade, je vous en supplie; ce sera une bonne action, et Dieu vous en récompensera!

Madame Gervais avait les yeux pleins de larmes. Elle était vraiment si belle, si touchante, qu'il paraissait impossible de lui résister. Cependant, chose singulière! cette chaleur même réveilla les soupçons de Conan, et cette fois ils allèrent jusqu'à la cruauté.

— Hem! hem! grommela-t-il, je ne me laisserai pas prendre à des airs mielleux et à des larmes de femme! J'ai besoin de vous connaître mieux avant de vous permettre d'approcher ainsi monseigneur... Qui êtes-vous pour mériter une semblable faveur?

— Je vous l'ai dit, je suis son amie...

— Oui, et l'amie du coquin de tabellion qui était là tout à l'heure... Écoutez donc,

madame, je ne veux pas penser trop mal de vous; mais on pourrait se demander quel intérêt vous auriez à pénétrer ainsi dans l'intimité de mon maître, qui a tant sujet de se défier...

Il n'acheva pas; madame Gervais lui jeta un regard si éloquent, si plein de reproches, qu'il rougit et passa brusquement d'un excès de crainte à l'extrême opposé :

— Tenez, madame, reprit-il avec émotion, je suis un méchant homme... Les malheurs, les infamies du temps où nous vivons ont aigri mon humeur et me rendent injuste: pardonnez-moi... Je vais réparer mes torts envers vous... oui, sur mon âme! je les réparerai.

Il tira une clef de sa poche et ouvrit la grille.

— Entrez, reprit-il; vous verrez monseigneur, et vous aurez la liberté de le soigner, comme si vous étiez sa femme ou sa sœur.

La dame se glissa rapidement entre les deux battants de fer doré, de crainte peut-être que Conan ne se ravisât.

Cinq minutes après, le vieillard l'introduisait dans la chambre du malade. Alfred, toujours endormi, ne s'inquiéta pas de sa présence, mais Yvonne ne put retenir une exclamation de surprise. Elle eût voulu questionner Conan ; celui-ci évitait avec soin ses regards. Bientôt l'un et l'autre tournèrent toute leur attention vers l'étrangère, dont les actes et la contenance étaient en effet de nature à piquer la curiosité.

Elle s'était avancée à pas lents et avec précaution jusqu'au lit où reposait Alfred. Elle souleva d'une main tremblante le rideau de mousseline, et contempla le malade pendant quelques minutes.

— Comme il est changé! soupira-t-elle.

Puis elle s'agenouilla, et saisissant une main qui reposait moite et brûlante sur le couvre-pied de satin, elle l'appliqua à ses lèvres. On entendit dans l'ombre des sanglots étouffés.

— Qui est-elle? demanda Yvonne à l'oreille de Conan.

— Je ne saurais trop le dire... mais c'est une grande dame, pour sûr... quelque comtesse qu'il aura aimée autrefois et qui se souvient de lui !

Madame Gervais se leva enfin. Sans prononcer une parole, elle ôta son chapeau et son voile, ainsi qu'une espèce d'écharpe dont elle était enveloppée ; puis, revêtue d'une simple robe blanche, coiffée seulement de ses beaux cheveux noirs qu'un peigne d'or retenait au sommet de la tête, elle vint s'installer comme garde-malade au chevet d'Alfred de Kerdren.

— Elle peut être comtesse, comme vous le croyez, M. Conan, dit Yvonne à demi-voix en l'examinant avec admiration ; quant à moi, je la prendrais plutôt pour une de ces bonnes fées qui errent la nuit au clair de la lune sur nos bruyères... Une pareille beauté n'est pas de ce monde !

Une partie de la nuit s'écoula sans accident. Les deux vieillards, épuisés de fatigue, s'étaient assoupis dans leurs fauteuils au-

près du feu. Néanmoins le sommeil de l'émigré n'était plus aussi calme; à certains intervalles, ses agitations revenaient; il poussait de sourds gémissements. Alors Conan et Yvonne tressaillaient et se mettaient sur leur séant; mais ils apercevaient toujours la dame inconnue debout et attentive devant le lit. Elle semblait étudier avec anxiété ces symptômes inquiétants; le doigt sur le pouls d'Alfred, elle en comptait minutieusement les pulsations. Pour ne pas offenser la vue délicate du malade, on avait posé la lampe à l'autre extrémité de la chambre, en sorte qu'on eût dit d'une ombre blanche et vaporeuse qui veillait sur l'ancien maître du manoir. De temps en temps elle approchait des lèvres d'Alfred la tasse qui contenait une potion salutaire; elle soulevait sa tête avec précaution, quand le râle s'échappait strident de sa bouche enflammée. Conan et Yvonne, jaloux d'un zèle si ardent, avaient voulu rendre à leur maître quelques-uns de ces petits services qu'ils voyaient l'inconnue lui

prodiguer; mais elle s'était montrée si peinée de l'inaction à laquelle on la condamnait, qu'ils n'avaient pas eu le courage de la tourmenter, et qu'ils s'en étaient de nouveau remis à elle du soin de pourvoir aux besoins du pauvre fiévreux. Du reste, elle s'acquittait de sa tâche avec une dextérité, une aisance qui dénotaient une grande expérience; ce n'était pas un apprentissage que faisait madame Gervais auprès de ce lit de douleur!

Alfred lui-même, malgré son apparente insensibilité, n'était pas resté complétement indifférent aux bons offices de sa gracieuse garde-malade. Plusieurs fois, il avait ouvert les yeux et les avait attachés sur elle avec intelligence. Quand elle se penchait vers lui, quand les longues boucles noires de la jeune femme frôlaient presque sa chevelure blonde et rare, ses traits s'animaient d'une vive expression de tendresse et de reconnaissance; puis il retombait inerte sur les coussins, et l'engourdissement léthargique étouffait ce sentiment passager.

Cependant, à mesure que la nuit s'écoulait, il donnait plus fréquemment des signes de malaise. Sa poitrine était haletante, ses joues s'empourpraient. La dame s'approcha des deux vieux domestiques :

— Tenez-vous prêts, leur dit-elle ; voici un redoublement de fièvre qui se déclare, et il sera sans doute accompagné de délire ; vos soins vont devenir nécessaires.

Aussitôt Conan et Yvonne furent sur pied. Tous les trois entourèrent le lit et attendirent en silence.

Les prévisions de madame Gervais ne tardèrent pas à se réaliser. Alfred recouvra peu à peu une force factice et se souleva sur le coude. Ses yeux, tout grands ouverts, étaient ronds, fixes comme ceux d'un cataleptique. Bientôt le délire se manifesta, et il se mit à parler avec véhémence. Ses discours consistaient encore en plaintes incohérentes sur sa destinée ; c'étaient toujours des allusions à ses aventures en pays étranger, des souvenirs de jeunesse, des récits de sa misère à

Londres, sujet qui revenait le plus souvent et avec le plus de détails à sa mémoire.

— Comme le mal fait dire des mensonges ! remarqua l'intendant avec embarras ; on croirait vraiment que monseigneur connaît par expérience les horreurs dont il parle !... un seigneur de Kerdren... Oh ! ces accès de fièvre sont une terrible chose !

Madame Gervais ne répondit pas à cette observation, et ne parut même pas l'avoir entendue. Mais le bruit avait attiré l'attention d'Alfred ; il se retourna vers la jeune femme et la contempla en silence. Insensiblement son visage prit l'expression d'une joie pure, ses mains se joignirent, et il s'écria enfin avec un accent électrisant :

— Joséphine... ma chère Joséphine... est-ce bien vous ?

L'étrangère baissa la tête sans répondre et recula d'un pas.

— Oh ! comme vous êtes belle ! reprit-il ; bien plus belle qu'autrefois... mais je comprends... vous êtes morte aussi et nous som-

mes au ciel ; la mort fait rayonner la beauté des vierges et des saintes... Eh bien ! vous ne me répondez pas? Joséphine, n'êtes-vous donc qu'un fantôme? Va-t-on me dire encore que je suis un pauvre visionnaire?

Et il se retournait convulsivement sur sa couche ; la sueur perlait sur son front.

— Par pitié, madame, dit Conan à voix basse, prêtez-vous à sa fantaisie... la contrariété pourrait augmenter son mal.

— Cela vous coûtera si peu, murmura Yvonne.

Alfred continuait à se tordre sur son lit ; la dentelle de son oreiller pendait en lambeaux, et il répétait avec une sorte de frénésie :

— Joséphine ! Joséphine !

— Me voici, mon ami, dit enfin la jeune femme d'une voix caressante en se rapprochant.

Le malade se calma aussitôt, et retomba dans sa contemplation.

— Je devine enfin, dit-il avec tristesse ;

l'ange conserve encore quelques-unes des passions de la terre! Vous n'avez pas oublié mon crime là-bas à la Roche-Tremblante?... Oh! je fus lâche et cruel, je le sais; mais vous qui, du haut du ciel, m'avez vu aux prises avec toutes les douleurs et toutes les hontes de l'humanité, vous savez comment j'ai expié cette faute... Par une nuit de tempête, je me suis enfui de la maison de mes pères, à la lueur de l'incendie que mes ennemis avaient allumé. Pendant dix années, j'ai vécu en proie aux mépris et aux insultes; vous ne l'ignorez pas, vous, à qui j'offrais mes souffrances comme une expiation dans mes prières de chaque jour!... Tel a été l'effet de la malédiction que votre mère a prononcée contre moi, et cependant j'ai pardonné à votre mère. Dans mes désespoirs, je n'ai pas eu un moment de haine et de colère contre cette femme qui s'était faite l'instrument des vengeances d'en haut... A ton tour, belle et généreuse enfant, ne veux-tu pas abjurer les haines terrestres? Ne veux-tu

pas me pardonner comme j'ai pardonné moi-même?... Joséphine, sainte victime, dis-moi donc, oh! dis-moi donc que tu me pardonnes aussi!

Il avait emprisonné la main de madame Gervais dans les siennes et il la serrait avec force.

— Je vous pardonne de toute mon âme, Alfred, dit l'étrangère d'un ton pénétré qui frappa d'étonnement les deux vieux serviteurs; vous avez été plein d'indulgence pour ma mère... Que Dieu soit miséricordieux pour vous!...

Le malade paraissait écouter dans une sorte d'extase ces consolantes paroles. La jeune femme pleurait et souriait tour à tour, et le sourire, comme les larmes, lui donnait un charme indicible.

— Eh bien, Joséphine, reprit Alfred dans un élan passionné, puisque nous sommes ici dans un lieu où les rangs s'effacent, où les inégalités disparaissent, où les âmes qui se sont cherchées longtemps sans pouvoir se

réunir se retrouvent enfin et deviennent sœurs, dis-moi donc que tu m'aimes... Moi, je n'ai jamais aimé que toi. Depuis mon crime, tu étais ma divinité protectrice dans mes douleurs, ma confidente dans mes rêveries solitaires, ma consolatrice dans mes chutes. Pendant ces dix années qui viennent de s'écouler, tu as constamment occupé ma pensée... Mais que vais-je t'apprendre, à toi, qui du sein d'un monde meilleur contemplais mes combats et mes angoisses? Dis-moi donc que tu m'aimais, Joséphine, et que, dans la mort comme dans la vie, tu désirais d'être unie à moi!

— Tu as dit vrai, Alfred, tu as dit vrai, s'écria la jeune femme avec passion, je n'ai jamais aimé que toi : je t'aime encore, je t'aimerai toujours!

— Alors, c'est véritablement ici le séjour des bienheureux, reprit le malade dont le visage reflétait une béatitude surhumaine; nos malheurs sont finis... nous sommes enfin arrivés au port du ciel, où il n'y a plus ni

terreurs, ni doutes... Joséphine! Joséphine!

Ces dernières paroles étaient déjà moins distinctes; le paroxysme de la fièvre était passé, et Alfred s'affaissait lentement sur les coussins. Un moment encore son œil, humide de bonheur, se fixa sur sa complaisante gardienne; un moment encore un sourire délicieux se joua sur ses lèvres; puis ses yeux se fermèrent insensiblement, le sourire s'effaça, et il retomba dans un profond sommeil.

Madame Gervais avait été elle-même vivement émue de cette scène; elle tremblait, sa poitrine était gonflée de soupirs. Quand elle vit Kerdren endormi, elle voulut retirer sa main dont il s'était emparé; mais le malade la retint en faisant entendre un petit murmure de plainte. Un moment après, la même tentative eut le même résultat. La jeune femme n'eut pas le courage de la renouveler, de peur de troubler ce sommeil si précieux après tant de secousses.

'l ne se passa rien d'important pendant le

reste de la nuit. Madame Gervais ne quitta pas d'une minute le chevet d'Alfred. Ils étaient si calmes tous les deux que Conan et Yvonne les croyaient parfois également endormis. Mais quand, s'avançant sur la pointe du pied, ils soulevaient le rideau blanc qui les enveloppait, ils voyaient toujours l'étrangère, assise auprès du lit, sa main dans les mains d'Alfred, et paraissant murmurer une prière.

Vers le matin, les deux vieillards, domptés par la fatigue, s'étaient à leur tour laissés aller au sommeil dans leurs fauteuils. Quand ils s'éveillèrent, il était grand jour ; un rayon de soleil se glissait par l'écartement des rideaux de la fenêtre. Madame Gervais était déjà debout au milieu de la chambre ; elle avait repris son écharpe et son voile ; elle se disposait à sortir.

Elle s'approcha de Conan.

— Le danger est passé, dit-elle d'une voix qui avait recouvré son timbre et sa sérénité ; quand votre maître va s'éveiller, la raison

lui sera revenue... Mais il ne faut pas qu'il me voie ici, et je pars.

Conan voulut la remercier de son généreux dévouement pour le malade.

— Vous ne me devez pas de remercîments, reprit la jeune dame avec mélancolie, c'est moi plutôt qui vous serai reconnaissante toute ma vie... Mais écoutez-bien : M. Alfred de Kerdren doit ignorer toujours qu'une personne étrangère a veillé à son chevet, qu'il a reçu d'autres soins que les vôtres... N'oubliez pas ceci, car une indiscrétion pourrait occasionner de grands malheurs !

— Des malheurs! répéta l'intendant surpris, et pour qui donc?

— Pour lui... pour moi... pour tous ceux qui l'aiment !

— Je ne vous comprends pas, madame; mais il suffit; je vous promets, au nom d'Yvonne et au mien, que votre secret sera gardé comme celui de la confession par le être.

— Je compte sur votre parole, M. Conan, et sur celle de cette bonne femme; peut-être un jour pourrai-je vous récompenser!... En attendant, ayez bon espoir; les malheurs de M. de Kerdren sont finis; bientôt vous en verrez la preuve, pourvu que vous teniez vous-même votre promesse.

Avant de sortir, elle jeta encore un regard vers l'alcôve où reposait le malade, et elle fit un mouvement comme pour s'en rapprocher une dernière fois; mais elle se retint, poussa un profond soupir, et suivit Conan qui devait la conduire jusqu'à la grille extérieure du château.

Restée seule, Yvonne répétait en branlant la tête :

— Elle a annoncé que les malheurs de notre maître étaient finis... Qui est-elle donc pour parler avec tant d'assurance? N'importe! aussitôt que je pourrai sortir, j'irai voir si elle a dit vrai et si la Roche-Tremblante a retrouvé sa vertu... Que la sainte Vierge nous protége!

VIII

LES HABITANTS DE LOCH.

Peu d'heures après, Alfred de Kerdren avait repris connaissance, comme l'avait prédit sa mystérieuse garde-malade. Le soleil, pénétrant librement dans la chambre d'honneur, mettait en mouvement des millions d'atomes lumineux autour des meubles dorés. Le malade, assis sur son lit, le coude appuyé sur son oreiller, écoutait avec un vif intérêt le récit que lui faisait Conan de la manière dont on l'avait reconnu pendant

son évanouissement. Bien qu'il jouît en ce moment de toutes ses facultés, sa physionomie exprimait parfois quelque chose de cet embarras comique du *dormeur éveillé* des *Mille et une Nuits,* qui, après s'être endormi pauvre diable dans un bouge, se réveillait sultan de Bagdad dans un palais. Il semblait ne pouvoir s'habituer au luxe dont il était environné, lui qui avait habité si longtemps les cloaques de Londres et l'entre-pont fétide des navires. Il n'était pas jusqu'à ce titre de *monseigneur,* dont Conan le gratifiait comme aux jours de sa puissance, qui n'excitât au plus haut point son étonnement et ne le fît douter du témoignage de ses sens.

Le vieil intendant exposa comment, la veille, il avait refusé la porte au notaire Toussaint, qui venait prendre possession du château; mais fidèle à sa parole, il ne souffla mot de madame Gervais, et il termina son récit en reprochant à son maître de s'être caché de lui à son arrivée dans l'île de Loch.

Alfred lui tendit la main.

— Pardonne-moi, mon bon Conan, dit-il avec affection; mais je voulais épargner à mes amis le spectacle de mon abaissement, et passer inaperçu sur mes anciens domaines sans éveiller ni regrets ni pitié; Dieu ne l'a pas permis!

— Ah! monseigneur, c'était bien mal! mais, comme vous le dites, Dieu ne l'a pas permis; et peut-être n'est-ce pas sans raisons qu'il vous a conduit au château de Loch!

Alfred était rêveur.

— Conan, demanda-t-il après un moment de silence, tu ne m'as pas tout dit... Qui donc a veillé sur moi, la nuit dernière, pendant le terrible accès qui vient de me quitter?

— Mais, Yvonne et moi, monseigneur, répliqua le vieillard avec embarras.

— Et personne plus?

— Nous sommes les seuls habitants du château.

— C'est bizarre... Il me semblait pourtant avoir entrevu, à cette place où tu es maintenant, une femme d'une beauté ravissante, dont l'aspect me pénétrait de bien-être et de joie. J'ai cru toucher sa main satinée, respirer sa pure haleine... Une fois même, pendant que nous étions tous les deux dans l'obscurité et que je la sentais près de moi sans la voir, il m'a semblé que des lèvres brûlantes effleuraient mon front...

— Comme le mal bouleverse notre pauvre cerveau! balbutia Conan.

— Allons! allons! je me serai trompé, reprit Alfred en soupirant; cette apparition charmante, ces soins attentifs, ce chaste baiser, tout cela est un songe absurde... Comment supposer qu'une personne morte depuis tant d'années...? C'est ma conscience qui est troublée, ajouta-t-il; ces séduisantes images me sont envoyées pour rendre mon expiation plus complète et plus poignante!

Il reprit, après une nouvelle pause :

— Je ne peux rester ici plus longtemps. Étranger désormais dans cette maison, je dois céder la place à ses maîtres véritables... Tu as eu tort de méconnaître leurs droits, Conan, et il faut réparer ta faute au plus tôt... Dans une heure je quitterai l'île de Loch, j'y suis résolu.

— Y pensez-vous, monseigneur? faible et malade comme vous êtes!...

— L'accès ne reviendra pas avant demain soir. D'ici là, j'aurai pu me traîner loin de ce lieu, où le passé contraste si cruellement avec le présent. D'ailleurs ce lit moelleux, qui n'est pas à moi et que j'ai usurpé, me semble rembourré d'épines, et j'ai hâte d'en sortir... Conan, donne-moi mes habits.

Le vieux serviteur résista d'abord; mais, vaincu par les instances de son maître, il lui présenta la défroque somptueuse qu'il avait préparée.

— Qu'est-ce que cela? dit Kerdren en souriant; veux-tu me rendre l'objet de la risée

générale, avec ces oripeaux et ces broderies? Je te demande les vêtements que je portais hier.

— Ces habits sont pourtant bien à vous, monseigneur; ils étaient dans une chambre où les coquins n'entrèrent pas, lors du pillage du château, et je les ai conservés avec un soin extrême en attendant votre retour...

— Mon ami, rends-moi mon humble costume de matelot... C'est le seul qui soit en rapport avec ma fortune.

Mais Conan était aussi obstiné que son maître était fier. Il pria, supplia et finit par jurer que les vêtements de la veille avaient été brûlés « par respect pour la famille. » Cependant Alfred refusant absolument d'endosser l'habit de cour et la veste brodée, force fut au bonhomme d'aller chercher en grommelant un chapeau rond, une grande redingote et un pantalon de chasse d'un aspect modeste, dont l'émigré s'accommoda de guerre lasse.

Sa toilette achevée avec le secours de Conan, il essaya de marcher.

Mais ses jambes fléchissaient encore sous lui, la tête lui tournait ; il fut obligé de s'asseoir.

— C'est l'effet du premier moment, reprit-il ; bientôt je serai plus fort... Aussi bien on peut venir ; on me trouvera sur pied.

En ce moment Yvonne entra et annonça un médecin de Saint-Illec.

— Un médecin ! s'écria Kerdren en rougissant ; qui l'a mandé? On sait donc dans le pays que je suis ici?

— Je n'y comprends rien, dit Conan pensif, à moins que... Au fait, monseigneur, il vient fort à propos ; recevez-le, et nous saurons de lui-même qui l'a envoyé.

Alfred y consentit, et aussitôt Yvonne introduisit le docteur. Mais leur curiosité à tous fut promptement déjouée. Le médecin était un jeune homme taciturne, d'as-
ct glacial, et récemment établi dans le

pays, où il connaissait fort peu de personnes.

On l'avait prévenu, disait-il, que ses soins étaient nécessaires au château de Loch, et il était accouru sans autres renseignements.

Ces explications données, il tâta le pouls du malade, lui adressa les questions d'usage, et se mit à écrire une ordonnance :

— Ce ne sera rien, dit-il avec son flegme imperturbable ; du repos, de la tranquillité d'esprit, et la potion que je prescris empêcheront le retour de la fièvre... S'il survenait de nouveaux accidents, il faudrait me prévenir.

Puis il se leva, salua profondément et sortit.

— Il n'est pas causeur ! fit Alfred désappointé.

— Bon ! bon ! il a peut-être ses raisons pour ça, murmura Conan ; néanmoins, on le dit habile, et nous devons songer à nous procurer les remèdes qu'il a ordonnés...

— Conan, demanda Kerdren avec em-

barras, penses-tu que cela doive coûter bien cher ?

Le vieil intendant regarda son maître. La pensée qu'un seigneur de l'île de Loch pouvait être réduit par la pauvreté à se refuser un médicament dont dépendait sa santé, peut-être sa vie, le navrait jusqu'au fond de l'âme.

— Monseigneur, dit-il avec un accent de reproche, si vous ne voulez rien accepter des spoliateurs de votre famille, vous vous souviendrez du moins que tout ce que possède votre vieux serviteur est à vous !

— Et j'accepterais, mon ami, répondit Alfred avec chaleur, oui, j'accepterais de toi sans honte, si une nécessité réelle... Mais tu le vois, mon cher Conan, j'aurais bien fait de ne pas m'arrêter à Loch ; la comparaison du présent et du passé nous torture tous les deux !

Il se cacha le visage dans ses mains et resta quelques instants absorbé dans ses pensées.

Tout à coup un bruit de voix et de pas retentit dans l'avenue ; on s'appelait, on causait en tumulte; bientôt des explosions d'armes à feu ébranlèrent les échos d'alentour.

— Seigneur Dieu! qu'est ceci? s'écria Conan effrayé.

— C'est sans doute notre ami l'homme de loi qui tient sa promesse, dit Alfred avec amertume; il aura ameuté les gens de Saint-Illec pour l'aider à reconquérir *son* château... Il aurait pu cependant se dispenser d'amener tant de monde! Ni toi, ni moi, Conan, ne sommes disposés à tenter une valeureuse résistance!

En parlant ainsi avec un mélange d'ironie et de tristesse, il s'était levé, avait pris sur la table le petit paquet enveloppé d'un mouchoir, que Conan avait consenti à lui rendre, et qui contenait quelques pauvres objets de toilette, puis il attendit d'un air calme et résigné.

Conan courut à la fenêtre et observa

avec une vive anxiété les gens qui approchaient.

— Qu'est cela? s'écria-t-il; ils ont des fusils, des pistolets? Est-ce qu'ils oseraient...? Mais non, il y a des femmes et des enfants, et puis maître Cadou avec son bigniou... Oh! je saurai ce qu'ils veulent; et s'ils ont de mauvais desseins... Restez ici, monseigneur; je vais les recevoir!

Il descendit l'escalier en courant.

Il y eut des pourparlers à la grille extérieure du château; puis un hourra assourdissant se fit entendre, suivi d'une nouvelle décharge d'armes à feu. Au même instant la lourde porte de fer roula sur ses gonds, la foule se précipita dans la cour, envahit les escaliers et les corridors en poussant des cris forcenés.

Le tumulte se rapprocha rapidement; mais, à la porte de la chambre d'honneur, le silence le plus profond succéda à ces trépignements insensés. Alfred, ne sachant s'il allait être attaqué, restait immobile,

prêt à tout. Enfin la porte s'ouvrit, et Conan parut le premier en s'écriant d'une voix animée :

— Le voici, mes amis!... C'est notre bon seigneur, notre maître bien-aimé... Dieu nous l'a rendu!... Entrez, entrez tous... il sera heureux de vous revoir!

— Vive monseigneur! s'écrièrent une centaine de voix; vive Alfred de Kerdren!

Et la foule se rua dans la chambre à la suite du vieil intendant; c'était la population entière de l'île de Loch, matelots, pêcheurs, laboureurs, avec leurs familles. Ils étaient revêtus de leurs plus beaux habits, et portaient à la main d'énormes bouquets. En un instant Alfred fut entouré, pressé, comblé de caresses. C'était de l'adoration, de la frénésie. Les uns s'étaient emparés de ses mains et les serraient avec force; d'autres baisaient ses vêtements. Tous lui parlaient à la fois, lui prodiguaient les noms les plus affectueux, versaient des larmes d'attendrissement. Les mères, placées aux derniers rangs,

élevaient leurs enfants dans leurs bras, pour leur montrer le descendant des anciens seigneurs dont elles contaient, le soir à la veillée, les bienfaits et les légendes. Les vieillards le bénissaient. Les bouquets s'accumulaient sur la table près de laquelle il se tenait et formaient déjà une petite montagne de fleurs.

Alfred, étourdi de cette ovation subite, au moment même où il s'attendait à toutes sortes d'outrages, ne savait à qui entendre. Cependant, quand il eut pu se rendre bien compte de quoi il s'agissait, quand il eut reconnu des amis de sa jeunesse parmi les personnes qui encombraient la chambre, il s'attendrit à son tour. Il fit un accueil particulièrement cordial à Cadou le ménétrier, à Yvon le Rouge, à Jean le baleinier, et surtout au vieux Pierre, le patron de *la Geneviève,* qui l'avait conduit en Angleterre en 1789. Il leur demandait des nouvelles de leurs familles; il s'enquérait avec une bonté touchante de ce qui leur était arrivé pendant sa longue absence. Les braves

gens, fiers de cette bienveillance et de ces distinctions flatteuses, s'efforçaient de lui en témoigner leur gratitude.

— Vive monseigneur de Kerdren ! répétaient-ils avec enthousiasme.

Alfred éleva la main pour annoncer qu'il voulait parler ; les clameurs cessèrent aussitôt.

— Mes amis, dit l'émigré d'un ton ému, je vous remercie des preuves d'attachement que vous me donnez... mais ce n'est plus au seigneur de l'île de Loch, à votre maître, qu'elles s'adressent maintenant... Je ne suis qu'un pauvre voyageur, un modeste citoyen comme vous, et de pareils honneurs ne sont plus faits pour moi !

Il y eut dans l'assemblée un mouvement de surprise. La plupart des assistants, en voyant Alfred de Kerdren établi dans la maison de ses ancêtres, entouré de tout le luxe et de tout l'appareil de son ancienne condition, ne pouvaient s'imaginer, dans leur simplicité, que les conséquences d'une longue et sanglante

révolution ne fussent pas effacées de ce moment, et que quelqu'un dût encore lui contester son héritage.

— En effet, reprit le vieux Pierre, le domaine a été vendu, et ce fut une grande affliction pour le pays!

— Eh! qui avait le droit de le vendre? s'écria Conan avec véhémence, qui avait ce droit, sinon monseigneur Alfred de Kerdren, alors en exil?... Cette vente était une absurdité et une infamie... Que le voleur s'appelle Pierre ou Paul, ou qu'il s'appelle *la nation*, est-ce moins un voleur, et son action en est-elle plus juste?

La logique de Conan eut le plus brillant succès.

— C'est vrai ça, au moins! dit le vieux Pierre, le Nestor de la troupe.

— Oui, oui, répétèrent les autres, cette vente a été une injustice, un véritable vol!

—Eh bien, reprit Conan avec une chaleur toujours croissante, si vous pensez ainsi, ne souffrons pas que l'iniquité s'achève! Ne

souffrons pas que notre cher seigneur, notre maître légitime...

— Silence! Conan, interrompit Alfred; si vous avez encore quelque respect pour moi, n'ajoutez pas un mot de plus... Une rébellion contre l'ordre établi perdrait sûrement ceux qui y auraient pris part... Mes amis, continua-t-il en se tournant vers ses anciens vassaux, je ne suis pas venu ici pour être un motif de désordre; je me soumets humblement aux changements qui se sont opérés dans mon sort. La portion la plus précieuse de mon héritage est cette affection que, de génération en génération, les habitants de Loch avaient vouée à ma famille et à moi; cette portion n'a pas été perdue, et je vous en remercie du fond de mon cœur... Pour le reste, je m'en rapporte à la Providence!

Personne ne répondit; seulement quelques sanglots éclatèrent dans les rangs pressés des auditeurs.

— Je vous afflige, continua Alfred, et moi, de mon côté, je sens mon cœur brisé en son-

geant que je vais vous quitter pour toujours... Ah! celui qui vous a instruits de mon retour n'était peut-être ni votre ami ni le mien!

— C'est M. Bernard, le nouveau fermier de l'île, répliqua Pierre, un étranger qui ne sait rien de la mer et des bâtiments, et parle sans cesse de culture, de plantations et de bestiaux... c'est l'âme damnée du vieux Toussaint... Il est venu ce matin au village annoncer, à grand fracas, votre arrivée au château, et quand il a eu tout mis en branle, il a disparu.

— En effet, il n'est pas avec nous, remarqua Yvon le Rouge, c'est un sournois qui peut-être manigance quelque chose!

— Pardonnez-moi, mes amis, interrompit Kerdren, si je vous rappelle qu'il est temps de nous séparer... La présence de tant de personnes pourrait offenser le maître actuel du château. J'irai vous voir là-bas au village et vous dire adieu encore une fois avant de quitter ce pays sans retour, je vous le promets.

Les bonnes gens se préparaient à se retirer docilement. Conan lui-même, le sourcil froncé et les poings serrés, n'osait plus parler de résistance depuis qu'Alfred le lui avait défendu si péremptoirement. L'occasion qu'il avait trouvée de soulever, dans l'intérêt de son maître, la population de l'île allait donc lui échapper, quand une circonstance imprévue vint changer la face des choses et réveiller les passions assoupies.

La foule s'ébranlait déjà pour sortir, mais elle s'arrêta brusquement et parut refluer sur elle-même. Puis elle s'entr'ouvrit, et un homme de haute taille, vêtu de noir, des papiers sous le bras, entra dans la chambre. Un murmure de colère s'élevait sur son passage; des regards menaçants se croisaient autour de lui. C'était le tabellion Toussaint.

A mesure qu'il s'avançait vers le groupe principal où se trouvait Alfred, l'assistance se montrait plus irritée.

— Il a l'audace de se montrer ici! dit un vieux marin en mâchonnant son tabac; ah!

si monseigneur le permettait... il ne faudrait qu'un coup !

— Il vient le braver ! dit une femme en montrant le poing à l'homme de loi.

Malgré ces propos inquiétants, Toussaint affectait beaucoup d'assurance. Il saluait en passant ceux qu'il reconnaissait, mais tout le monde détournait la tête.

Alfred l'attendait debout, le front sévère. Toussaint s'inclina très-bas ; Kerdren le salua légèrement.

— M. Toussaint, je crois? dit l'émigré avec froideur ; en vérité, monsieur, il y a quelque imprudence à vous montrer ici en pareil moment.

— De l'imprudence ! répliqua le notaire en souriant, et pourquoi donc ? Je viens ici, comme tous les anciens amis de la famille de Kerdren, offrir mes respects et mes félicitations...

— L'hypocrite ! il insulte monseigneur, interrompit un des auditeurs.

— Oui, oui, il insulte monseigneur, s'écria

Conan, qui vit dans l'exaspération de l'assemblée un moyen de revenir à ses projets favoris de violence; gars de l'île de Loch, le laisserons-nous faire?

— Non, de par tous les diables! s'écria Yvon le Rouge, et s'il ne sort pas à l'instant...

Toussaint s'était retourné vers l'intendant et le regardait intrépidement.

— Eh! c'est donc vous, vieil obstiné, qui fermez la porte au nez de vos visiteurs? reprit-il; je vous pardonne vos escapades d'hier soir, M. Conan, parce que je sais quelles raisons vous aviez de me refuser l'entrée; mais cela n'arrivera plus, je l'espère.

— Cela arrivera, M. Toussaint, aussi souvent que vous vous présenterez ici, répliqua Conan sèchement.

—Allons, finissons-en, cria une voix, et s'il refuse de sortir, jetons-le par la fenêtre.

— Oui... par la fenêtre!

Cent bras se levèrent à la fois pour exécuter cette sentence. Mais Alfred s'interposa.

— Paix! mes amis, dit-il avec autorité; moi

seul, je suis juge de la conduite de M. Toussaint à mon égard ; et, si je veux oublier ses torts, qui donc a le droit de s'en souvenir?

Personne n'osa souffler. Toussaint, malgré son assurance, était devenu pâle.

— Ce n'est peut-être pas tout à fait ainsi que vous eussiez dû défendre un ancien ami, dit-il d'une voix altérée ; mais la faute en est à moi, sans doute, qui aurais dû expliquer plus tôt... Monseigneur de Kerdren, il est nécessaire que vous m'accordiez à l'instant même la faveur d'un entretien particulier.

— A quoi bon? répondit Alfred d'un ton d'impatience ; si c'est pour vous disculper à mes yeux d'être devenu l'acquéreur de mon domaine, je vous dirai tout d'abord que je suis disposé à reconnaître, sans autre explication, les nécessités, les exigences impérieuses, les enchaînements de circonstances que vous pourriez alléguer pour votre justification ; cela vous suffit-il ?

— Non, M. de Kerdren ; il s'agira moins de moi que de vous, dans l'entretien que je

sollicite... Permettez-moi donc d'insister pour que nous soyons seuls au plus tôt.

L'émigré n'attendait rien d'une explication, et il eût voulu pour beaucoup l'éviter. Cependant, il congédia doucement ses visiteurs.

— Les anciens vassaux de l'île de Loch, reprit Toussaint, ne quitteront pas pour cela le château... Bernard vient de faire transporter en bas dans la cour quelques provisions et un tonneau de cidre qui doit être bu à la santé de M. de Kerdren... Personne ne manquera à ce devoir, je l'espère!

— Tiens! tiens! il a du bon, ce vieux mât de navire pourri! murmura un ivrogne.

— C'est adroit! pensa Conan. L'homme de loi connaît leur faible, et il a sans doute quelque dessein secret... Ah çà! reprit-il tout haut, monseigneur ne peut rester en tête-à-tête avec cet homme?

Le soupçon offensant que contenait cette observation appela de nouveau une légère pâleur sur les joues du notaire.

— M. Conan entendra notre conversa-

tion si bon lui semble, dit-il froidement.

— Avec la permission de mon maître donc, je resterai, répliqua l'intendant, mais cela ne suffit pas...

Il s'approcha d'un groupe où se trouvaient le vieux Pierre, le baleinier, Yvon le Rouge, et quelques autres habitants dévoués. Il leur parla bas. Les mains se serrèrent énergiquement; puis les hommes suivirent la foule, dont l'annonce du tonneau de cidre avait singulièrement activé la retraite. Bientôt il ne resta plus dans la chambre que M. de Kerdren, le notaire et Conan.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LA

ROCHE-TREMBLANTE

PAR

Élie Berthet.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE.	LEIPZIG.
MÊME MAISON.	J. P. MELINE.

1851



I

LE TABELLION.

Alfred s'était jeté sur un siége ; il en désigna un autre à Toussaint d'un air de fatigue et d'abattement.

— De grâce, monsieur, abrégeons, dit-il ; vous comprenez ce que ces retours vers le passé ont de douloureux pour moi... J'ai hâte d'en finir, afin de pouvoir partir sans retard.

— Partir ! répéta Toussaint d'un ton ami-

cal, y pensez-vous, M. de Kerdren? Qu'y a-t-il donc au château et à l'île de Loch qui vous déplaise à ce point? Les changements opérés en votre absence ne sont-ils pas de votre goût? N'avez-vous pas remarqué les riches prairies, les champs fertiles qui ont remplacé les arides bruyères et les marais infects d'autrefois? A la vérité, ces innovations irritent fort notre ami Conan; mais on ne saurait raisonnablement se plaindre d'améliorations qui ont augmenté d'une manière considérable les revenus de la propriété. Et les réparations qui ont été faites au château, j'espère aussi qu'elles ne laissent rien à désirer? On a respecté avec soin tout ce qui tenait à vos souvenirs, à vos traditions de famille. Aussi je me demande d'où peut vous venir cette horreur pour la maison de vos pères!

— Vous oubliez, monsieur, que plus je la trouve embellie et digne de regrets, plus je dois être pressé de la quitter?

— Et pourquoi cela, je vous prie?

— Parce qu'elle ne m'appartient plus.

— Elle ne vous appartient plus !... Et qui vous l'a dit ? Quelle notification avez-vous reçue de moi, votre mandataire légal et officieux ? Quel compte vous ai-je rendu de ma gestion ? Comment pouvez-vous savoir si, oui ou non, j'ai rempli avec sagesse le mandat que vous m'avez confié ?

Alfred fit un geste d'étonnement. Conan écoutait bouche béante.

— Mais, monsieur, reprit l'émigré, dans un cas de force majeure, tel que la confiscation de mes biens par l'État, ce mandat se trouvait annulé...

— Eh ! n'avez-vous pas entendu dire ce que c'est que d'aider à la lettre en pareille circonstance ? reprit Toussaint. L'acte qui me fut remis par Conan, après votre départ, me constituait défenseur de vos intérêts ; qu'importe quels moyens j'ai employés si j'ai atteint le but ? En effet, M. de Kerdren, je ne pus empêcher votre domaine d'être saisi et vendu par l'administration révolutionnaire,

comme bien d'émigré ; je luttai de toutes mes forces pour éviter cette complication, mais je fus vaincu... Néanmoins, monsieur, continua-t-il en ouvrant les papiers qu'il avait déposés sur une table, si vous voulez jeter les yeux sur ces pièces, vous pourrez vous convaincre que vous êtes encore propriétaire du château et de l'île de Loch, et que vous êtes fondé à réclamer les revenus, arrérages et autres valeurs dont je suis prêt, moi, à rendre compte, soit à vous-même, soit à telle autre personne que vous désignerez.

A mesure qu'il parlait, une stupéfaction profonde se peignait sur le visage d'Alfred et de Conan ; mais tandis que celle du vieux serviteur se mélangeait de joie, celle du maître se mélangeait de défiance et de réserve.

— Quoi ! M. Toussaint, s'écria le vieillard, vous seriez donc décidément un brave homme ? Saint Meen, saint Illec, saint Colomban ! qui m'aurait dit... Mais bah ! ce n'est pas possible !

Le notaire sourit finement. Alfred ordonna à Conan de se rasseoir.

— M. Toussaint, reprit-il, je n'ai pas compris sans doute ce que vous venez de me dire! Je ne saurais encore être seigneur de l'île de Loch, après...

— Seigneur? répéta le notaire, prenez garde, monsieur; je n'ai pas parlé de seigneurie... Comme vous ne pouvez l'ignorer, les droits féodaux ont été abolis par un décret de l'assemblée nationale, en 1790, et jusqu'ici, que je sache, ils n'ont pas été rétablis... J'ai dit seulement que vous étiez encore propriétaire du château et de ses dépendances. Je vais vous expliquer comment.

En même temps il prit en mains les divers papiers étalés sur la table, et il entra dans les détails les plus circonstanciés sur ce fait si incroyable au premier abord.

Ne pouvant, en dépit de toutes ces ruses de chicaneur, empêcher l'île de Loch d'être vendue, Toussaint s'était arrangé pour la racheter. Le prix de ce rachat étant soldé

en assignats, que le gouvernement prenait pour leur valeur nominale quand ils avaient subi déjà une dépréciation énorme, se trouvait par cela même considérablement réduit. Devenu acquéreur des biens de la famille de Kerdren, le notaire avait dû avancer encore des fonds pour défricher, et, selon l'expression si odieuse à Conan, pour *mettre en rapport* de vastes terrains à peu près incultes jusque-là ; c'était même ce qui avait absorbé le capital le plus important, en raison des travaux considérables qu'il avait fallu exécuter. En revanche, la spéculation avait été excellente ; malgré le malheur des temps, le revenu de la propriété s'était quintuplé en peu d'années, si bien qu'à l'époque où nous nous trouvons, la dette considérable dont le domaine avait été grevé par les dépenses de rachat, de réparations et de défrichements, était entièrement payée, capital et intérêts. Il revenait même à l'ancien propriétaire, après apurement de comptes, une somme assez ronde que le notaire tira de sa poche,

sous la forme d'un petit sac d'or, et qu'il déposa sur la table.

Toussaint expliqua longuement, comme on peut le croire, toutes ces choses à M. de Kerdren. Il n'affirmait rien sans appuyer son dire sur des pièces authentiques. Les comptes paraissaient en règle ; point d'obscurités; Alfred était cinq fois plus riche qu'à son départ pour l'émigration.

Il écoutait avec une attention religieuse l'homme de loi, qui termina ainsi :

— Il ne vous reste plus, M. de Kerdren, qu'à recevoir cette somme et à m'en donner quittance ; en même temps vous me déchargerez de l'administration du domaine dont je vous remets ici le dossier... Pour cela, je vous prie de signer une pièce que j'ai préparée d'avance et que voici. Vous remarquerez seulement que j'ai profité de mes avantages pour glisser dans cet acte certaines conditions à mon profit : c'est à savoir que moi Anselme-Ignace Toussaint, notaire national, je suis autorisé à venir visiter quo-

tes et quantes fois qu'il me plaira, jusqu'à ma mort, les dolmens, pierres levées, tumulus et autres monuments druidiques de ladite île de Loch; que je pourrai les mesurer, les étudier, en tirer les plans et en faire les dessins, sans que personne s'y oppose, et qu'il me sera permis de publier sur eux des dissertations, articles, mémoires et autres écrits que je jugerai convenables... Voyons, M. de Kerdren, cette clause est-elle trop dure et nous faudra-t-il la modifier?

Le tabellion semblait réellement croire que ces misérables faveurs fussent de suffisants honoraires pour dix années de fatigues et de soucis.

On ne fait plus de ces notaires-là!

Alfred s'était levé; ses yeux étaient humides de larmes.

— M. Toussaint, dit-il d'une voix profondément altérée, avant toute chose je dois vous demander pardon des soupçons que j'avais conçus contre vous... Les appa-

rences m'avaient trompé... Vous êtes mon ami... vous êtes un honnête homme !

Et il le serra avec force sur sa poitrine.

— Ah ! M. de Kerdren, balbutiait le tabellion en lui rendant son étreinte affectueuse, comment moi, ancien serviteur de votre famille, moi honoré de la confiance de votre digne oncle, M. le vidame, aurais-je pu jamais...? Oh ! Dieu m'en est témoin, j'aurais voulu, au prix même de mon sang, écarter les malheurs qui sont tombés sur vous !

Pendant que le notaire et son client se livraient à ces épanchements mutuels, Conan s'était approché, et avait saisi la main de Toussaint, qu'il embrassait avec une sorte de frénésie.

— Et moi, M. Toussaint, et moi, disait-il, je suis un butor, un scélérat, un coquin fini... Pouvez-vous me pardonner ? Dieu me pardonnera-t-il ? Quant à moi, je me reprocherai ma méchanceté toute ma vie. Dire que j'ai été le premier à vous jeter la

pierre, à soulever les vassaux contre vous, et que, si l'on avait voulu me croire...

Le notaire essuya ses yeux et se retourna brusquement :

— Ah ! est-ce vous, vieil aboyeur? reprit-il avec gaieté ; eh bien ! je ne suis donc plus un homme à lapider et à pendre, un fripon de gratte-papier qui intrigue pour dépouiller ses bienfaiteurs?... Vous vous en êtes joliment donné sur mon compte; mais je vous disais bien que j'aurais mon tour ! Vous voyez maintenant ce qu'on peut accomplir avec des paperasses et des caractères tracés en noir par-dessus ! Serait-ce vous, aujourd'hui, qui rendriez à votre maître son patrimoine, s'il l'avait réellement perdu, lors même que vous parviendriez à soulever tous les braillards et toutes les commères de l'île, comme vous en aviez la fantaisie? Vraiment, vous m'avez fait passer de vilains moments, vous et les autres ! Mais tout cela est fini, et je serai généreux. Que M. de Kerdren veuille bien me signer cette quittance définitive, et

nous ne parlerons jamais plus du passé, je vous le promets.

En même temps il avait trempé une plume dans l'encre, et il la présentait à Alfred. Celui-ci feuilletait les papiers avec attention.

— Un moment, M. Toussaint, dit-il en repoussant la plume qu'on lui offrait, avant d'accepter cette fortune brillante que vous voulez me rendre, j'aurais encore quelques explications à vous demander.

— Des explications? répéta le notaire avec une sorte d'inquiétude; je suis à vos ordres, monsieur.

Et il se rassit.

— Des explications? commença Conan à son tour; du diable s'il est nécessaire...

Mais il vit son maître si grave qu'il n'osa poursuivre.

— Je suis fort inexpérimenté en affaires, reprit Alfred; cependant j'ai remarqué dans ces pièces des irrégularités bizarres.

— Des irrégularités! se récria le notaire

avec une colère plutôt feinte que réelle. M. de Kerdren m'accuserait-il d'avoir soustrait à mon bénéfice...?

— Au contraire, mon cher Toussaint; je me plains que celui qui a établi ces comptes l'ait fait plus à mon avantage qu'au vôtre... Les recettes peuvent ne pas être exagérées; mais les dépenses sont évidemment au-dessous de leur chiffre réel.

— Voilà, vous l'avouerez, un reproche nouveau adressé à un homme d'affaires, répliqua Toussaint avec une légèreté affectée; nous ne sommes pas habitués à de pareilles chicanes... Mais ne pouvez-vous pas spécifier un point particulier?...

— Eh bien, je trouve, par exemple, au chapitre des acquisitions pour l'exploitation de la ferme, quatre vaches et deux chevaux de labour cotés cent francs en assignats... Quels qu'aient été les malheurs de notre pauvre France, je ne puis croire que le bétail et les chevaux soient jamais descendus à un prix aussi bas!

— Cent francs, quatre vaches et deux chevaux ! s'écria Conan d'un air de connaisseur ; mais le vendeur les avait donc volés ?

Toussaint lui adressa un geste suppliant ; puis il essuya son front couvert de sueur, et aspira lentement une prise de tabac.

— Ah ! vous avez remarqué cela ? dit-il en grimaçant un sourire ; en vérité, je ne m'attendais pas à trouver notre joyeux et insouciant seigneur d'autrefois si expert en pareille matière... Mais il faut que vous sachiez, monsieur, que pendant la terreur tout se vendait à vil prix, particulièrement dans les ventes par autorité de justice... Nous aurons sans doute profité d'une occasion de ce genre pour les acquisitions dont il s'agit. Ensuite, peut-être aussi mon clerc, qui a transcrit ces comptes, a-t-il oublié un zéro ; il serait fort capable de cette étourderie, car c'est bien la tête la plus folle, la plus évaporée... un brave enfant, au demeurant. Il a remplacé avec avantage ce coquin de Benoît, le faiseur de chansons, vous savez ? Ah ! celui-là, pour

le dire en passant, a été puni, comme il le méritait, de sa malignité... Obligé de partir comme soldat en 1792, il a été tué d'un boulet à la bataille de Jemmapes.

Si le notaire avait compté détourner l'attention d'Alfred par ces détails rétrospectifs sur un personnage qu'il avait connu autrefois, son attente fut trompée. Kerdren resta muet en apprenant la mort tragique du persécuteur de Joséphine, et il ne cessa pas d'examiner les actes épars devant lui.

Force fut à Toussaint d'attendre, en bourrant son nez de tabac avec une espèce de fureur. Il reprit, après un moment de silence :

— Allons! vous n'avez pas d'autre *irrégularité* à constater, n'est-ce pas? Décidément il y aura eu quelque erreur sur le chiffre qui vous choque... Je vérifierai cela, et dans le cas où il se trouverait une différence à mon profit, je réclamerai impitoyablement. Ah! vous ne savez pas comme je suis rigoureux quand il s'agit de mes avances!

— Aujourd'hui pourtant, M. Toussaint, dit Alfred avec fermeté, j'ai acquis la certitude du contraire... En deux mots, mon vieil ami, il demeure évident pour moi que mes droits à la propriété du château et de l'île de Loch ne sont pas assez complets pour que je puisse accepter cette restitution.

— Comment, monsieur, balbutia le tabellion, vous refuseriez...?

— Par exemple, voilà qui est trop fort! murmura Conan; c'est monseigneur qui fait le difficile à présent!

— Entre autres points obscurs pour moi, reprit Alfred avec sa dignité calme, je ne vois là aucune somme affectée au payement des réparations du château... or la dépense, si l'on en juge par le riche ameublement de cette chambre, a dû être considérable.

— Ah! vous avez remarqué encore cette omission? répliqua le notaire, qui n'essayait plus de cacher ses angoisses; allons! rien ne vous échappe!... Mais le fait dont vous parlez tient à des circonstances particulières dont il

est temps de vous instruire... Une des personnes qui contribuèrent le plus autrefois à la dévastation du château de Loch a été prise de remords au moment de mourir, et a voulu effacer, autant qu'il était en elle, ses torts envers vous. Elle me chargea, comme son exécuteur testamentaire, de restaurer et de remeubler le manoir aux frais de sa succession...

— Et cette personne, qui est-elle? s'écria Alfred avec empressement.

— On avait espéré que vous vous contenteriez de savoir qu'il s'agissait d'un acte de conscience... Cependant, si vous exigez le nom...

— Je l'exige... Toussaint, je vous le demande avec instance...

— Eh bien, c'est madame veuve Labarre, décédée à Nantes en 1791.

— Madame Labarre! s'écria Kerdren chaleureusement, la mère de la pauvre enfant!... Elle m'a donc pardonné le mal que je lui ai fait?

— Voyez-vous ça ! grommela Conan ; la vieille aura eu peur du diable !

Alfred était plongé dans les réflexions douloureuses que ce nom venait d'éveiller en lui. Il reprit enfin :

— Je ne sais si des scrupules dont le secret est à moi me permettront d'accepter ce legs.... Mais ce n'est pas tout : quand des sommes si élevées ont été nécessaires pour la conservation de mon patrimoine, ou je me trompe fort, ou M. Toussaint n'était pas assez riche pour faire seul de semblables avances...

— Eh ! qu'en savez-vous ? Nous autres gens d'affaires, nous avons tant de ressources ! D'ailleurs, lors même qu'une autre personne, un de ces clients riches qui nous confient leurs intérêts aurait voulu s'associer à moi pour accomplir un acte de justice, en plaçant avantageusement ses fonds, où serait le mal ? Ces avances ont été soldées, capital et intérêts ; les quittances, en règle, sont dans mon étude... Qu'y a-t-il là qui puisse blesser la délicatesse de M. de Kerdren ?

Toussaint parlait avec beaucoup de véhémence.

— Mon vieil ami, de grâce, dit Alfred, ne vous offensez pas de ces objections que le respect de moi-même m'oblige à vous adresser... Je suis pénétré de reconnaissance pour votre dévouement à ma personne ; mais je ne dois pas vous cacher ma pensée... il me semble démontré que l'on veut me faire l'aumône du domaine de mes pères, au lieu de me rendre ce qui m'appartient légitimement.

— L'aumône ! M. de Kerdren, répliqua le notaire en s'agitant sur son siége, comment avez-vous pu employer cette expression ? L'aumône! eh bien! supposez qu'une personne inconnue, qui croit avoir de grandes injustices à réparer, soit envers votre famille, soit envers vous, ait désiré contribuer secrètement au rachat de vos biens patrimoniaux, où serait le mal encore une fois?

— Dans ce cas-là, M. Toussaint, je vous demanderais le nom de cette personne, et

j'examinerais à quels titres elle m'impose de tels bienfaits...

— Jamais, s'écria le notaire en se levant d'un bond, jamais ce nom ne sortira de ma bouche... Je l'ai promis ; je l'ai juré... M. de Kerdren, n'attendez pas cela de moi ; c'est impossible !

— Eh bien, alors, dit Alfred avec fermeté en se levant à son tour, je n'écouterai, de mon côté, que les susceptibilités de ma conscience.

Toussaint resta étourdi comme s'il venait de recevoir un coup de massue.

— Monseigneur est encore malade, s'écria Conan avec hardiesse ; la fièvre est revenue, sans doute, et sa tête...

Kerdren sourit :

— Non, mon cher Conan, j'ai toutes mes facultés, et je m'énonce avec netteté... L'honneur me défend d'accepter ces dons d'une personne qui reste dans l'ombre et dont les motifs me sont inconnus; ma décision est irrévocable.

Conan et le notaire étaient consternés.

— C'est à en devenir fou ! reprit Toussaint en se frappant le front ; des comptes si précis, si détaillés... Mais, au nom du ciel ! M. de Kerdren, réfléchissez... Même dans le cas dont vous parlez, vous auriez encore des recours considérables à exercer contre le propriétaire de l'île de Loch. L'île a été vendue beaucoup au-dessous de sa valeur ; les revenus se sont considérablement accrus ; en bonne justice, vous êtes en droit d'exiger un partage, des dédommagements.

— Ni partages, ni dédommagements, répliqua Kerdren d'un ton résolu. Tant mieux pour le nouveau maître de Loch s'il a fait une spéculation heureuse ! je ne prétends pas lui chicaner ses bénéfices.

— Fort bien ! mais pour refuser avec tant de fierté une fortune considérable, vous devez avoir trouvé dans votre exil de puissantes ressources, ou du moins avoir conçu de grandes espérances depuis votre retour ?

— Des ressources ! répliqua l'émigré avec amertume ; je puis à peine dire que les habits

que je porte soient à moi... Quant à mes espérances d'avenir, ce n'est pas un mystère ; aussitôt que je serai guéri de la maudite fièvre qui me dévore, j'irai m'engager comme soldat à la ville la plus voisine. Au premier jour de bataille, je ne serai plus un embarras pour personne...

Le notaire et Conan étaient à bout d'objections, et ils pleuraient en silence.

— M. Toussaint, emportez cet or et ces papiers, continua l'émigré. Puisque vous m'assurez que j'aurais réellement quelques dédommagements à réclamer du propriétaire actuel de ce château, je consentirai à passer ici trois jours encore afin de rétablir mes forces. Ce délai expiré, je quitterai le pays pour toujours, à moins...

— Une condition ? Parlez !

— A moins que d'ici là je n'aie vu l'acquéreur réel du domaine de Loch, et que je n'aie appris de lui-même les motifs de son désintéressement.

— N'espérez pas cela ; je vous l'ai dit,

c'est impossible!... Si vous saviez... Mais pendant ces trois jours nous trouverons sans doute un autre moyen...

— Il n'y en a pas d'autre, M. Toussaint, soyez-en sûr.

— Nous verrons... Mais du moins, M. de Kerdren, dit le notaire en baissant la voix, daignez accepter, à titre de prêt, ce sac d'or, dont vous devez avoir besoin... ce sera à moi que vous le rendrez plus tard... Ne refusez pas un vieil ami qui vous supplie...

— Merci, Toussaint; je n'emprunterai rien que je n'aie la certitude de pouvoir rendre... N'en parlez plus, ce serait m'offenser.

Le légiste reprit le sac en soupirant.

— Il est un point cependant, dit-il avec insistance, sur lequel votre rigorisme se relâchera nécessairement; c'est au sujet du legs de madame Labarre... Vous n'avez aucune objection valable à élever contre cette restitution, dont vous connaissez la légitimité?

— Vous vous trompez, mon cher Toussaint,

répliqua Kerdren avec mélancolie : tout bien considéré, je n'accepterai pas plus ce don que les autres... J'avais cruellement offensé cette malheureuse mère ; sa vengeance était juste. Plus cette vengeance a été terrible dans ses conséquences pour moi, plus je la bénis !... Vous ne savez pas, Toussaint, continua-t-il d'un air d'égarement, combien j'étais coupable ! Aussi le remords ne m'a pas laissé un moment de repos... Souvent la nuit je crois voir près de moi la chaste victime de ma déplorable étourderie ! Ici même, la nuit dernière, elle m'est apparue, plus belle et plus touchante que jamais ; elle se penchait à mon chevet comme une divinité consolatrice, et murmurait à mon oreille des mots de pardon... Vous avouerai-je ma faiblesse ? J'aurais quitté aujourd'hui ce château, où je suis devenu étranger, si je n'espérais que la céleste apparition viendra m'y visiter encore une fois !

Le notaire était fort ému ; on eût dit un moment qu'il allait parler ; mais un puissant

intérêt le retint sans doute et il se tut. Alfred reprit bientôt :

— Non, mes amis, la richesse, la considération, le bonheur ne seront plus mon lot... Tant que je souffre les humiliations, la misère, mes remords me semblent s'adoucir... A mesure que je plie sous le faix de cette malédiction prononcée contre moi devant la Pierre-Tremblante de l'île de Loch, il me semble que j'expie plus sûrement mes fautes... Si je redevenais riche et puissant, le remords me tuerait !

Alfred paraissait très-fatigué ; Toussaint crut urgent de lui laisser prendre un peu de repos.

— Allons, M. de Kerdren, dit-il avec cordialité en se préparant à sortir, les difficultés qui nous arrêtent s'aplaniront, je l'espère... Nous trouverons bien quelque biais pour vaincre vos scrupules... Je vous reverrai bientôt, et, j'en ai la certitude, vous serez devenu plus raisonnable.

— Vous savez, M. Toussaint, ce que vaut

la parole d'un Kerdren, répliqua Alfred avec noblesse ; ma détermination est prise, je n'en changerai pas.

Le vieux tabellion salua tristement, et voulut sortir.

— Un moment ! s'écria Conan en courant à lui , vous ne passeriez pas si je n'étais pas là pour lever la consigne...

— Quelle consigne ?

La porte s'ouvrit, et Toussaint aperçut dans le corridor deux hommes qui faisaient sentinelle, le fusil sur l'épaule ; deux autres veillaient également sous les fenêtres de la chambre d'honneur.

— Ah ! on se défiait de moi ? dit le tabellion.

— On ne s'en défie plus, répliqua Conan ; pardonnez-nous, M. Toussaint.

Il s'approcha des deux factionnaires.

— Mes amis, dit-il, ces armes ne sont pas nécessaires... nous nous étions trompés ; M. Toussaint est l'ami le plus dévoué et le plus fidèle de monseigneur !

Les deux pêcheurs, sans en demander davantage, s'inclinèrent avec respect et livrèrent passage.

— L'ami le plus dévoué, le plus fidèle ! répéta Toussaint comme à lui-même ; oh ! non, Conan ; il y a une personne qui l'aime encore plus que vous et que moi !

II

LE BIENFAITEUR.

Le temps fixé par Alfred de Kerdren lui-même pour terme de son séjour au château de Loch s'écoula tranquillement. Grâce aux potions bienfaisantes du docteur taciturne de Saint-Illec, la fièvre n'avait pas reparu, et, sauf une grande faiblesse, le malade semblait entièrement guéri. Chaque jour, accompagné de Conan, il faisait des promenades char-——tes dans l'île. Le vieux serviteur lui mon-

trait, avec une complaisance empressée, les lieux auxquels se rattachait pour lui quelque agréable souvenir : il rappelait les circonstances qui pouvaient les rendre chers à l'émigré. Il vantait avec moins de chaleur les plantations magnifiques, les défrichements, les vastes et commodes bâtiments d'exploitation qui étaient l'œuvre du mystérieux acquéreur de Loch ; cependant, il s'arrangeait toujours pour qu'aucun des avantages de cette belle propriété ne passât inaperçu, et il semblait s'efforcer, par tous les moyens, d'en rendre la jouissance désirable à son maître.

Plusieurs fois même il avait cru avoir ébranlé ses résolutions, et il s'était hasardé à proposer timidement quelques changements à opérer, comme si la volonté d'Alfred eût été encore souveraine ; mais Kerdren lui avait répondu froidement :

— Tu sais bien, Conan, que je ne suis plus rien ici !

Et le vieillard s'était tu en soupirant.

Néanmoins, partout où il passait, Alfred

était traité par ses anciens vassaux comme s'il fût rentré purement et simplement dans les priviléges abrogés de sa famille. Pour eux, en dépit de la révolution et de ses conséquences, il était toujours le *seigneur* de l'île ; et cela n'étonnera pas dans un pays où, aujourd'hui encore, le paysan breton donne fréquemment ce titre au modeste gentilhomme qui possède un coin de terre et une ruine là où ses ancêtres ont possédé des comtés et des châteaux. Ni Toussaint, ni Conan, ni aucune des personnes employées à l'exploitation rurale n'avaient dit un mot qui pût donner un doute à cet égard. On assurait même que M. Bernard, le fermier de l'île, un Normand retors qui n'agissait jamais à la légère, était venu officiellement au château rendre hommage au maître, et prendre ses ordres. A la vérité, on ignorait ce qui s'était passé dans cette conférence, mais la démarche n'était pas moins significative, et la réintégration de M. de Kerdren dans son domaine paraissait con-
·te. Alfred lui-même, soit pour ne pas cha-

griner Conan, qui le suivait partout, soit pour tout autre motif, n'avait pas cherché à désabuser ces braves gens, et il s'était contenté de sourire tristement quand ils lui exprimaient les espérances que leur inspirait son retour.

Le vieux majordome, cependant, devait bien savoir à quoi s'en tenir sur ce chapitre. Toussaint était revenu plusieurs fois à la charge, depuis l'explication qui avait eu lieu précédemment au château, et il avait renouvelé ses instances; on n'avait pu rien obtenir de l'héritier de Kerdren, dont l'âme droite dédaignait les faux-fuyants et les arrière-pensées. Mais le calme et la sérénité d'Alfred, qui ne parlait jamais de son départ prochain, avaient donné à Conan une sorte de sécurité; aussi ne s'attendait-il à rien, quand, vers la fin du troisième jour, au moment du coucher du soleil, la sonnette de son maître l'appela à la chambre d'honneur.

Il trouva Alfred debout et habillé. Il tenait d'une main le petit paquet enveloppé d'un mouchoir, dont nous avons parlé tant

de fois, de l'autre un bâton de coudrier qu'il avait coupé la veille dans un taillis du voisinage.

A la vue de ces préparatifs, dont le sens était si clair, Conan pâlit :

— Monseigneur, balbutia-t-il, est-ce que vous songeriez... ?

— Oui, mon cher Conan, l'heure est venue... Je profiterai de cette belle soirée pour traverser le détroit et le village de Saint-Illec sans être aperçu ou du moins reconnu, ce qui causerait peut-être quelque étonnement... Je te laisse le soin de colorer mon absence comme tu l'entendras. Je te charge aussi de mes remercîments pour l'hospitalité que j'ai reçue ici; tu les transmettras soigneusement, soit à Toussaint, soit à toute autre personne...

Conan se redressa brusquement.

— Nous n'en sommes pas encore là, reprit-il; voyons, monseigneur, êtes-vous en effet résolu à partir ce soir même?

— J'y suis résolu.

- Alors, reprit le vieillard avec vivacité,

je ferai ce qui m'a été expressément recommandé... Monseigneur, je vous supplie de prendre patience pendant une heure seulement; passé ce temps, je vous apporterai peut-être des nouvelles qui changeront votre détermination.

— Où vas-tu donc, Conan?

— A Saint-Illec... Me donnez-vous votre parole de ne pas quitter le château jusqu'à ce que vous m'ayez revu?

— Je ne sais si je dois...

— Une heure seulement!

— Eh bien j'y consens... Mais dis-moi du moins...

— Rien, je ne puis rien dire... Adieu, monseigneur; vous avez promis!

Il sortit, et, un moment après, on entendit claquer la grille de la cour.

Demeuré seul, Alfred s'assit près de la fenêtre et tomba peu à peu dans une méditation profonde. Au moment de quitter, peut-être pour toujours, le toit de ses ancêtres, et d'aller affronter de nouveau les hasards d'une

vie agitée, il éprouvait le besoin de se recueillir, de se rappeler une dernière fois les jours heureux de sa jeunesse, au lieu même où ils s'étaient écoulés. Bientôt il perdit le sentiment de la réalité présente. La nuit était venue; c'était à peine si la lune jetait quelques pâles rayons dans la chambre. Conan eût pu dépasser de beaucoup le terme fixé, sans que son maître, absorbé dans ses pensées, s'en fût aperçu. Cependant, l'heure n'était pas encore écoulée qu'un bruit de pas précipités résonna dans le corridor, et Conan ouvrit la porte. L'obscurité lui fit croire d'abord que la chambre était vide.

— Monseigneur, êtes-vous là? demanda-t-il avec inquiétude.

— Qu'y a-t-il? que me veut-on? dit Alfred en tressaillant.

Il s'était levé, et sa silhouette se dessinait en noir sur les teintes blanchâtres que projetait la lune.

— Est-ce toi, Conan? reprit-il en poussant un long soupir ; oh! quelles délicieuses ima-

ges se sont enfuies à ton approche! Mais quelles nouvelles viens-tu m'apporter? Puis-je enfin te dire adieu et me mettre en chemin?

— Non, monseigneur; vous avez promis vous-même à M. Toussaint de rester à Loch, si la personne qui a acheté secrètement vos propriétés se montrait à vous, et justifiait son intervention dans vos affaires... Vos conditions sont acceptées; on consent enfin à vous voir.

— Quand donc?

— A l'instant même, si vous voulez me suivre.

— Où me conduiras-tu?

— A la ferme, où M. Toussaint va se rendre avec cette personne inconnue.

Alfred hésita.

— A quoi bon? dit-il lentement; j'ai accepté mon sort... je veux garder ma misère... Voyons cependant ce bienfaiteur modeste qui a tenté de relever notre maison de ses ruines; je lui dois des égards et des remercîments!

Il prit le bras de Conan, et tous les deux sortirent du château.

Ils suivirent un moment la grande avenue, puis, tournant à droite, ils s'engagèrent dans un sentier qui devait les conduire à la nouvelle ferme. L'émigré était retombé dans ses réflexions mélancoliques ; au contraire, plus on avançait, plus le vieil intendant donnait des marques d'agitation intérieure. Parfois il grommelait tout bas, et s'arrêtait brusquement ; puis il se remettait à marcher avec une rapidité extraordinaire. Alfred ne remarquait pas cette bizarrerie de son compagnon de route. Une fois pourtant il lui demanda :

— As-tu une idée de la personne que nous allons trouver à la ferme, ami Conan ? J'avoue que ce mystère commence à piquer ma curiosité...

— Je... je ne sais rien, monseigneur, répondit le vieillard d'une voix étouffée.

Et le silence ne fut plus interrompu pendant le reste de la route.

[Bi]entôt ils sortirent de l'ombrage épais que

formaient les plantations, et un admirable spectacle s'offrit à leurs yeux. Ils étaient arrivés à l'extrémité de l'île, du côté du sud. Cette partie, qui était unie et découverte, s'étendait le long du canal, et abritée qu'elle était contre les vents du large, elle se parait de prairies verdoyantes et de magnifiques moissons. Dans une anfractuosité du rivage, on entrevoyait le village de Loch, son clocher svelte, ses masures aux toits de chaume, où brillaient quelques rares lumières, et enfin son petit port, où quelques pêcheurs halaient en ce moment leur barque, en poussant des cris aigus et cadencés comme un chant. En face, s'élevait la nouvelle ferme, avec ses vastes granges, ses somptueuses étables, sa maison blanche et proprette, ses jardins en terrasse, habitation animée et riante que plus d'un bourgeois de nos jours eût préférée au vieux et sombre château lui-même. Derrière la ferme, le bras de mer brillait aux rayons de la lune, et par delà la mer, la côte du continent se projetait, comme une ligne

sombre, sur le firmament semé de millions d'étoiles.

Les deux promeneurs se dirigèrent vers l'entrée principale. Mais au moment de pénétrer dans la cour carrée, au fond de laquelle était la maison d'habitation, Conan fit halte encore une fois :

— Monseigneur, dit-il avec véhémence en saisissant la main de son maître, j'ignore ce qui va arriver... Seulement, je vous en supplie, ayez toujours présent à la pensée ce que vous devez à votre rang et au nom que vous portez.

Alfred voulait lui demander l'explication de cette boutade énigmatique; le bonhomme ne lui en laissa pas le temps. Il entraîna Kerdren dans cette vaste cour où l'on entendait çà et là de sourds beuglements, des bêlements étouffés. Arrivé dans la maison, il souleva un loquet, et ils entrèrent dans une salle basse; M. Bernard, le fermier, soupait avec sa famille et ses domestiques.

A la vue de Conan, et surtout d'Alfred,

tout le monde se leva respectueusement. M. Bernard, bel homme de trente ans, au visage fleuri et vermeil, aux manières souples et polies, s'avança pour les recevoir. L'intendant lui dit quelques mots à voix basse.

— Ils ne sont pas arrivés encore, reprit le fermier, et je n'ai reçu aucun avis... Mais, s'il en est ainsi, ils ne sauraient tarder.

— C'est bien, je vais attendre, dit Alfred.

Il monta un large perron de pierre, et atteignit la terrasse plantée de jeunes tilleuls, d'où l'on apercevait tout le canal et même le village de Saint-Illec sur la rive opposée. Il se mit à se promener dans l'allée principale; Conan et le fermier s'arrêtèrent à quelque distance pour causer.

Le temps était magnifique; la brise du soir s'était affaiblie jusqu'aux proportions d'un vent tiède et parfumé. Le flot paresseux battait lourdement la grève. La mer avait cette phosphorescence singulière qu'elle acquiert parfois pendant les chaudes soirées d'été, et

que les uns attribuent à l'électricité, d'autres à d'innombrables animalcules lumineux ; toujours est-il que le détroit ressemblait à un fleuve de feu. Les rochers, dont le chenal était encombré, formaient comme des pointes sombres qui s'élevaient au centre de plusieurs cercles d'écume. Parfois des masses pesantes glissaient au loin sur les eaux, tandis qu'une voix chevrotante chantait quelque vieille ballade bretonne ; c'étaient des marins, qui revenaient de la pêche et regagnaient le port après une journée de fatigues.

Alfred, les bras croisés sur la poitrine, promenait vainement ses regards à la surface argentée des eaux. Enfin, cependant, il vit apparaître au loin un objet mobile qui semblait se diriger vers la terrasse. On ne pouvait encore en préciser la forme, mais des jets lumineux trahissaient à intervalles réguliers le mouvement de deux avirons. Bientôt il fut facile de distinguer une petite embarcation qui contenait plusieurs personnes ; un batelier à l'avant ramait avec activité ; à l'ar-

rière deux voyageurs étaient assis et immobiles.

Ce fut sur ces deux passagers que se porta d'abord l'attention d'Alfred. La lune, du haut du ciel, versait sur eux en abondance sa lumière pure et nacrée. Aussi, avant même que le canot eût atteint le rivage, Kerdren avait-il reconnu le tabellion Toussaint pour l'une des personnes assises à l'arrière ; l'autre était une femme enveloppée d'un long voile blanc.

L'émigré passa la main sur son front :

— Une femme ! murmura-t-il tout pensif ; c'est une femme qui me témoignait en secret tant de dévouement !... Qui peut-elle être ?... A moins que quelqu'une de ces aimables dames que j'ai connues autrefois dans les châteaux du voisinage...

Et un léger sourire effleura ses lèvres à ce souvenir de sa jeunesse.

Cependant la barque avait touché le bord en face de la ferme. Le vieux notaire sauta le premier à terre, mais si malheureusement,

que son soulier à boucle et son bas noir furent atteints par une lame perfide. Malgré cet accident, il se retournait pour offrir sa main à la dame qu'il accompagnait; mais celle-ci, sans attendre son aide ou celle du batelier, se leva avec une espèce d'impatience fébrile et s'élança légèrement sur la plage. En apercevant Alfred, qui se penchait au-dessus du parapet avec curiosité, elle s'enveloppa plus soigneusement dans son voile.

— Je ne la connais pas, murmura Kerdren; je m'étais trompé... Je m'y perds!

Bernard et Conan s'étaient empressés d'aller ouvrir la porte d'une petite voûte qui donnait sur la mer. Après avoir échangé quelques paroles avec les nouveaux venus, ils restèrent en arrière, tandis que Toussaint et sa compagne s'avançaient seuls vers Alfred.

La dame au voile blanc paraissait vivement émue; son pas était incertain. Elle, si souple et si légère tout à l'heure, s'appuyait maintenant sur le bras débile du vieux notaire.

Du reste, il était absolument impossible de juger de sa taille ou de ses traits sous l'épais tissu qui les cachait.

Alfred salua avec politesse.

— Une belle nuit, M. de Kerdren ! dit le notaire avec un mélange d'humeur et de déférence, une soirée délicieuse !... mais elle convient mieux aux personnes de votre âge qu'à celles du mien... Ce petit brouillard blanc ne vaut rien pour les catarrhes, et l'eau salée qui s'introduit dans les chaussures n'a jamais eu le pouvoir de guérir les rhumatismes !...

— Ce n'est pas moi, mon cher Toussaint, qui ai choisi le lieu et l'heure, répliqua Alfred distraitement.

— C'est vrai, c'est vrai ; mais vous avez une volonté si opiniâtre... Ma foi, je ne sais ce qui serait arrivé si une volonté, aussi ferme que la vôtre pourtant, n'eût pas cédé à la nécessité... Enfin vous n'aurez plus désormais de motifs pour partir ; vous avez voulu voir la personne qui s'était liguée avec moi

pour vous conserver intact votre héritage, et, malgré sa répugnance, elle s'est rendue à votre désir... elle est devant vous.

Alfred s'inclina de nouveau.

— J'aurais été en effet bien ingrat envers elle, dit-il, si, quelle que soit la détermination que m'inspirera ma conscience, je n'avais cherché l'occasion de lui exprimer ma reconnaissance... Il y avait cruauté à me refuser cette satisfaction, et maintenant qu'elle m'est accordée, je me vois dans la nécessité de me montrer plus exigeant encore.

Il s'interrompit, espérant que la dame préviendrait son désir. Elle ne bougea pas.

— J'ignore, continua Kerdren en l'examinant de son œil pénétrant, le nom et le rang de ma bienfaitrice... J'ignore surtout à quels titres elle a cru devoir m'offrir son dévouement et ses services... Elle me cache jusqu'aux traits de son visage.

Cette fois, l'inconnue fit un mouvement comme si elle allait parler; mais ce fut seulement après un assez long intervalle qu'une

voix faible et comme brisée s'éleva derrière la gaze du voile.

— M. de Kerdren, disait-on, à quoi vous servirait de connaître mon nom et ma personne? Sachez seulement qu'en coopérant avec M. Toussaint à la conservation de vos biens, j'ai cru acquitter une dette sacrée; c'est moi qui vous devrais des remercîments si...

— Grand Dieu !... cette voix ! s'écria Kerdren hors de lui ; madame... mademoiselle... par pitié, ne vous jouez pas de moi plus longtemps ! Qui êtes-vous? Au nom du ciel, laissez-moi voir votre visage !

Elle hésita, mais elle finit par lever son voile d'une main tremblante... C'était madame Gervais; c'ctait la belle et douce créature qui avait veillé Alfred pendant une nuit de fièvre; c'était aussi Joséphine Labarre.

Alfred poussa un cri.

— Elle ! Joséphine ! balbutia-t-il. Oh! les morts sortent-ils donc du tombeau ?

La jeune femme sourit.

— Je ne suis pas un fantôme, M. de Kerdren; le tombeau ne s'est pas encore refermé sur moi, quoique je sois morte pour le monde, morte pour mes amis comme pour mes ennemis.

— Morte? répéta machinalement Alfred.

— Voilà le secret que nous vous cachions, reprit le notaire en s'avançant à son tour; à la vérité, le bruit de la mort de mademoiselle Labarre se répandit la nuit même de votre départ pour l'émigration, mais il n'en était rien; cette chère enfant put quitter le pays quelques jours après, et elle se rétablit complétement. Néanmoins elle désira laisser croire à Saint-Illec qu'elle était morte en effet; et vous comprendrez cette résolution, qu'elle prit de concert avec sa mère, si vous vous rappelez l'événement qui attira sur elle le mépris des gens du voisinage... Depuis cette époque, mademoiselle Labarre a habité Nantes, où elle a vécu très-retirée, dans les bonnes œuvres et les prières. Quand par hasard elle vient

ici, elle veut toujours être couverte d'un voile épais, comme vous la voyez.

Dans ce premier moment de trouble, Alfred était incapable de comprendre ces explications. Une seule chose lui semblait nette et précise : Joséphine était vivante.

— Mais alors, reprit-il avec chaleur, c'est vous que j'ai vue à mon chevet pendant ce terrible accès de fièvre?...Oh! je vous reconnais, je vous reconnais!

— C'était moi.

— Je savais bien, s'écria Kerdren transporté, que cette femme divine, ces soins empressés, ces paroles consolantes, tout cela était une réalité!... Joséphine, vous vous souvenez donc que dans cette bienheureuse nuit, où je croyais déjà que vous et moi nous n'appartenions plus à ce monde, vous m'avez accordé un pardon généreux et complet?

— Mon pardon! M. de Kerdren, dit la jeune femme d'une voix vibrante, ne serait-ce pas à moi plutôt d'implorer le vôtre? Ne

sais-je pas quels malheurs vous ont accablé pendant dix années par le fait d'une personne... que je dois aimer et respecter malgré ses fautes? Une injure, fatale dans ses conséquences, mais frivole dans son principe, méritait-elle une aussi longue, une aussi dure punition? Oui, c'est à moi de m'humilier devant vous, M. de Kerdren, c'est à moi de vous supplier...

— Ce n'est pas tout, interrompit l'émigré emporté par ses souvenirs; dans cette nuit délicieuse dont chaque circonstance est gravée là... vous avez prononcé, Joséphine, des paroles bien chères à mon cœur! Vous avez dit... oh! cet aveu, si plein pour moi d'espérances, était-il aussi une réalité?

Mademoiselle Labarre baissa les yeux et rougit.

— Il y aurait eu de l'inhumanité, murmura-t-elle, à blesser les fantaisies d'un pauvre malade que transportait la fièvre...

— C'est donc là que commence le rêve? répliqua de Kerdren avec un accent de

profonde tristesse ; j'avais cru entendre de votre bouche... Pourquoi m'avez-vous désabusé?

Ils se turent tous les deux. Le notaire Toussaint, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation, crut devoir intervenir.

— Vous comprenez maintenant, mon cher Alfred, reprit-il d'un ton affectueux, combien vos scrupules sont mal fondés quand vous refusez d'accepter la restitution de votre patrimoine ; c'est de la justice simple et rigoureuse. Madame Labarre, qui avait soulevé la population contre vous, s'est repentie de ses violences quand elle a pu en mesurer froidement la terrible portée ; j'ai été témoin de ses remords, et j'ai encouragé de tout mon pouvoir sa résolution de compenser dans son testament le dommage qu'elle vous avait causé. Après sa mort, sa noble fille a voulu que la réparation fût plus complète encore. Votre domaine était alors en vente ; elle imagina de l'acheter, afin de vous le rendre quand les temps seraient devenus plus pai-

sibles. Elle mit donc à ma disposition les fonds nécessaires, ce que lui permettait la fortune considérable dont elle venait d'hériter. Seulement elle exigea impérieusement que son intervention dans cette affaire fût un mystère pour tout le monde, et je dus lui jurer un secret absolu.

« Mais en nous occupant de votre fortune, nous n'avions garde d'oublier votre personne. Suivant toutes probabilités, vous n'aviez trouvé à l'étranger que des ressources bornées, et nous eussions bien voulu pouvoir vous venir en aide dans votre exil. Malheureusement nous ne réussîmes pas à avoir de vous des nouvelles positives; les recherches, les informations furent inutiles. La guerre qui existait entre l'Angleterre et la France, les perturbations sociales, les discordes civiles rendaient les communications très-difficiles, sinon tout à fait impossibles. Il nous fallut donc attendre une occasion de réparer envers vous les injustices du sort, si toute- vous n'aviez pas succombé à la peine.

« Grâce au ciel, cette douleur ne nous était pas réservée. Quand nous avons eu connaissance du décret du premier consul qui ordonnait la clôture de la liste des émigrés et permettait aux proscrits de regagner leurs foyers, nous avons conçu l'espoir que vous ne pourriez résister au désir de visiter votre ancien domaine. Aussitôt les ordres ont été donnés pour vous recevoir; le château a été pourvu de tout ce qui pouvait en rendre le séjour agréable et commode. Nous ne voulions pas mettre Conan dans la confidence de nos projets, de peur que son caractère fantasque, exagéré dans le dévouement, ne se jetât à la traverse. Nous nous contentâmes de lui annoncer vaguement l'arrivée prochaine d'un personnage important qui devait s'établir à Loch; en réalité, c'était vous, vous seul, qui étiez attendu, et nous comptions sur Conan pour vous y accueillir, sans avertissement préalable, dès que vous paraîtriez.

« Mais ce n'était pas tout. Il était à crain-

dre aussi que votre ombrageuse susceptibilité de caste ne vous fît repousser une intervention étrangère dans vos intérêts. Pour rassurer entièrement une excessive délicatesse, je préparai ce compte où vous avez constaté des *irrégularités*... un chef-d'œuvre, monsieur! et qui ne vous eût pas laissé le moindre scrupule à une autre époque de votre vie... Mais votre raison a mûri dans l'adversité; un simple coup d'œil vous a suffi pour découvrir ce que je croyais impénétrable. Quoi qu'il en soit, cette explication franche et loyale doit avoir satisfait vos scrupules, et vous ne nous affligerez pas plus longtemps, je l'espère, par un refus dont une fierté mal fondée pourrait seule être désormais la cause.»

Alfred écoutait en silence, les yeux fixés sur Joséphine.

— Croyez ce que vous dit notre ami M. Toussaint, reprit-elle à son tour en joignant les mains; M. de Kerdren, ne soyez pas impitoyable pour moi, pour la mémoire

de ma pauvre mère... Tous les maux qui vous ont accablé pendant dix années, et dont j'ai surpris l'aveu dans la nuit que vous rappeliez tout à l'heure, tous ces maux sont notre ouvrage... Si vous saviez combien j'ai souffert de cette pensée! De grâce, rendez-moi le repos; apaisez les mânes de ma mère qui gémissent au fond de leur tombe! Pour vous présenter humblement ma demande, je suis revenue dans ce pays où mon nom est haï, méprisé; j'ai renoncé au vœu solennel que j'avais formé intérieurement de ne me montrer à qui que ce fût dans ce lieu où j'ai été abreuvée de honte... Au moment où je vais retourner, et cette fois pour toujours, à la paisible retraite que j'ai trouvée loin d'ici, après mes malheurs, laissez-moi emporter la consolation que d'anciens torts sont enfin effacés! M. de Kerdren, bon et généreux Alfred, ne résistez pas à mes instances, et je vous bénirai tout le reste de ma vie, et j'appellerai sans cesse sur vous dans mes prières les miséricordes du ciel!

La voix plaintive de Joséphine, son attitude suppliante, ses larmes, semblaient devoir la rendre irrésistible. Pendant qu'elle parlait, Toussaint avait eu recours plus d'une fois à son mouchoir et à sa tabatière. Néanmoins, Alfred restait sombre, comme si ces ardentes prières eussent glissé sur son cœur.

— Non, dit-il enfin d'un ton sec, la dignité de mon nom me défend d'accepter ces bienfaits... Mademoiselle Joséphine Labarre s'exagère ses prétendues obligations à mon égard... Qu'elle reprenne ce qui lui appartient selon la loi ; je n'ai rien à y prétendre.

Ces paroles avaient été prononcées avec dureté. Joséphine lui jeta un regard plein de douleur et de reproche.

—Ah! murmura-t-elle, vous n'avez jamais été injuste et cruel qu'envers moi seule !

Et ses larmes coulèrent avec plus d'abondance. Les traits de l'émigré perdirent leur expression farouche.

— Pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! dit-il

avec chaleur en lui prenant la main ; je ne me montre pas en effet assez reconnaissant de tant d'abnégation... Joséphine, si, ainsi que je l'ai cru un moment, un seul, vous m'aviez aimé comme je vous aime, tout eût pu se réparer peut-être...

Joséphine retira sa main sans répondre.

— Eh ! parbleu ! s'écria le notaire avec une sorte d'impatience, il faut être bien aveugle pour ne pas voir...

Il s'arrêta au geste rapide que lui adressa Joséphine. Alfred remarqua ce mouvement.

— Qu'y a-t-il, M. Toussaint ? s'écria-t-il ; parlez, je vous en prie... Est-ce qu'il serait possible ?... Oh ! il faut sortir enfin de cette anxiété terrible !... Joséphine, par tout ce qu'il y a de plus sacré, je vous adjure de répondre : m'aimeriez-vous assez pour consentir à devenir ma femme ?

— Sa femme ? répéta Toussaint avec étonnement, comme si cette pensée ne lui fût pas encore venue ; eh bien ! de par tous les diables ! pourquoi pas ? Les temps sont bien

changés pour la noblesse, et, de quelque manière que tournent les choses, il faudra s'attendre désormais à voir souvent de pareilles alliances.

Joséphine était vivement agitée ; elle avait rabattu son voile sur son visage, et, suffoquée de sanglots, elle paraissait incapable de parler.

— Un mot, de grâce, un seul mot! reprit Alfred avec une violence toujours croissante; Joséphine, c'est ma vie ou ma mort qui va sortir de votre bouche!

Par un puissant effort de volonté, mademoiselle Labarre parvint enfin à modérer ces mouvements tumultueux qui lui ôtaient la voix.

— A quoi bon une pareille question? soupira-t-elle ; je n'y répondrai pas, je ne dois pas y répondre... Que sont mes sentiments personnels en présence des grands intérêts que nous avons à discuter ici?

— Quoi! mademoiselle, ne comprenez-vous pas que si mon honneur m'ordonne de

refuser les dons d'une étrangère que j'ai gravement offensée autrefois, je pourrais tout accepter de la femme que j'aime et dont je serais aimé, à qui je donnerais mon nom, à qui je consacrerais toutes les heures de ma vie?

Les yeux de Joséphine brillèrent; ses lèvres sourirent faiblement derrière son voile. Cependant elle répondit en s'efforçant de raffermir sa voix :

—Y pensez-vous, M. de Kerdren? Vous, le descendant des preux et des illustres seigneurs dont les noms sont inscrits aux pages de l'histoire, épouser la fille de l'ancien corsaire Labarre?

— Il faudrait remonter bien des générations de mes ancêtres pour trouver un homme aussi brave et aussi redouté des ennemis de la France.

— Mais ma mère, Alfred? Avez-vous oublié ma mère et cette nuit fatale où elle vint, avec une bande de forcenés, porter le pillage et la désolation dans votre demeure?...

— Je me souviens de ce jour où, par un jeu cruel, j'outrageai publiquement une belle et chaste enfant dont le seul tort envers moi avait été de repousser avec indignation des hommages déshonorants ! Je me souviens que la vengeance d'une mère, si lâchement offensée dans la personne de sa fille, ne pouvait qu'être juste et légitime. Je me souviens enfin que si mon imprudence d'autrefois a condamné mademoiselle Labarre à se cacher et à rougir dans son pays natal, c'est à moi de lui faire relever la tête, de lui rendre la considération, le respect auxquels elle a droit partout.

Joséphine poussa un profond soupir.

— Prenez garde, Alfred, reprit-elle, cette réprobation qui pèse sur moi est plus redoutable que vous ne pensez... J'aurais voulu vous cacher cette vérité de peur d'aggraver vos regrets ; mais les préjugés sont aveugles et ne pardonnent pas. Bien que, pour la plupart des gens du voisinage, j'aie expié par une mort malheureuse la funeste épreuve

dont vous avez gardé la mémoire, mon nom est resté pour eux un symbole de scandale et de moquerie. Je n'oserais me montrer ici à visage découvert ; les railleries et l'insulte éclateraient sur mon passage. Cessez donc de vouloir vous associer, vous, comblé d'honneurs, à la honte qui pèse sur moi ; si courageux et si fort que vous soyez, ce fardeau serait trop lourd et vous écraserait peut-être...

— Eh bien ! si le fardeau est lourd, c'est une raison de plus pour que j'en exige ma part ! s'écria impétueusement Kerdren. Je vous dis qu'il m'appartient de lutter avec vous contre la malice des hommes... D'ailleurs, Joséphine, votre exquise délicatesse ne vous aurait-elle pas exagéré le mal? Il est impossible que le souvenir de cette sotte plaisanterie, après tant d'années...

— Écoutez, interrompit mademoiselle Labarre en étendant le bras vers le canal.

Une barque passait devant la terrasse, et

le jeune batelier qui la conduisait chantait d'une voix retentissante :

. . . .
Mais quand Rosine la cruelle
Voulut aussi s'approcher d'elle,
La Roche ne s'ébranla pas,
Elle ne trembla pas.

La barque s'éloigna, et le reste de la chanson s'éteignit au milieu du clapotement des lames. Joséphine souriait avec amertume.

— Vous le voyez, M. de Kerdren, reprit-elle, le temps n'a pas affaibli le scandale de cette aventure... Les misérables couplets que vous venez d'entendre sont devenus populaires à l'île de Loch comme à Saint-Illec ; dans les cabarets, au foyer des chaumières, partout, jusque dans votre maison, ils frapperont incessamment vos oreilles. La mère les chante à son enfant pour l'endormir le soir, et l'enfant les répète en se jouant... On raconte encore souvent le triste événement auquel ils se rapportent; mais les faits sont

dénaturés, travestis, augmentés de tous les accessoires qu'ont pu y ajouter les imaginations superstitieuses de nos paysans bretons; mon nom, celui de ma mère, sont prononcés avec d'étranges et honteux commentaires... Vous voyez bien, ajouta-t-elle avec une espèce d'égarement, qu'à ce mal invétéré il n'y a aucun remède. Comment M. de Kerdren, le roi et l'idole de cette population, oserait-il attaquer en face ses préjugés?... Comment oserait-il lui dire : « Cette femme, que vous poursuivez de vos risées, cette femme, qu'il est d'usage parmi vous de railler et de maudire, cette femme est la mienne! »

Kerdren hésita, mais quelques secondes seulement.

— Eh bien! Joséphine, s'écria-t-il avec une énergie nouvelle, j'aurai ce courage, et le succès couronnera mes efforts. J'ai conçu un projet... Ce qui a été l'instrument de votre abaissement devra servir à votre réhabilitation... Ayez confiance en moi; ayez confiance en vous-même et en Dieu. José-

phine, malgré vos craintes, ma détermination n'a pas changé ; et c'est en toute connaissance de cause que je vous adjure encore une fois de répondre à cette question : Voulez-vous être ma femme?

La jeune fille chancela comme si elle allait tomber en faiblesse.

— Grâce, mon ami! dit-elle, cette lutte m'a épuisée... je suis à bout de courage et d'efforts... Épargnez-moi, par pitié! épargnez-moi!

Alfred s'élança pour la soutenir.

— Joséphine, murmura-t-il avec passion, comment faut-il que j'interprète...?

Joséphine appuya doucement la tête sur son épaule.

— Eh! qu'est-il besoin d'un aveu, mon Alfred? répliqua-t-elle bien bas; ne vous ai-je pas déjà dit mon secret?... Je vous aime plus que ma vie... J'ai voulu lutter, je suis vaincue... Eh bien donc! que mon sort s'accomplisse; je suis à vous!

Et l'on eût vu, à la pâle clarté de la lune,

les deux fiancés se réunir dans un pudique embrassement.

—Voilà ce que j'espérais ! s'écria le notaire en se frottant les mains.

— Voilà ce que je craignais ! s'écria Conan en levant les yeux au ciel.

Quant à M. Bernard, le fermier, il pensa peut-être beaucoup de choses; mais, en véritable Normand, il ne dit rien.

III

LA FÊTE.

Par une belle journée d'automne, l'île de Loch tout entière présentait un aspect de fête. Depuis le matin, la cloche argentine du village chantait un cantique d'allégresse dans son clocher aux dentelles de pierre. La population de la Bretagne, à dix lieues à la ronde, semblait s'être donné rendez-vous à Loch pour une grande solennité. Une flottille de barques, de canots, de chaloupes, d'embar-

cations de tous genres et de toutes formes, traversait incessamment le canal, et venait déposer sur la grève, qui de beaux messieurs et de belles dames en costumes de cérémonie, qui des paysans, des matelots, des pêcheurs, avec leurs femmes et leurs filles, en habits des grands jours. Les bourgeois se dirigeaient gravement vers le château, centre de réunion pour les invités d'importance ; les autres, impatients de plaisir, se répandaient dans l'île, où étaient organisés des jeux alors en usage dans le pays.

C'était particulièrement dans l'avenue de chênes qui conduisait du village au château, que la foule était compacte et variée. L'habitant des environs de Lesneven, avec ses grandes culottes, ses jambes nues et sa calotte de laine bleue, se pressait contre l'élégant habitant des environs de Landivisiau, au costume noir, taillé à la mode du temps de Louis XIV. L'habitant de Plougastel, avec son bonnet phrygien brun clair, ses longs cheveux, sa capote à capuchon et sa ceinture

de mouchoirs de Cholet, contrastait avec le Léonais aux guêtres écarlates, ornées de boutons argentés, aux larges ceintures de cuir garnies de plaques brillantes. L'imagination la plus féconde n'aurait pu concevoir l'innombrable variété de formes qu'affectaient les coiffures des femmes. Les unes ressemblaient à un vaisseau voguant à pleines voiles, d'autres à des obélisques, d'autres enfin à des couronnes ; mais le plus souvent la toile ou le linon, disposés d'une manière bizarre, eussent défié l'œil de leur trouver la moindre similitude avec quelque objet connu. Des matelots de la marine nationale, reconnaissables à leurs chemises de couleur, leurs chapeaux de cuir bouilli et leurs écharpes éclatantes, ajoutaient encore à l'effet pittoresque de cette multitude bariolée.

Cette foule, comme on peut le croire, n'était ni immobile ni silencieuse. Là, un orchestre rustique, installé sur des tonneaux vides, faisait sauter les beaux fils et les coquettes de village au son du bigniou, de la

bombarde et du tambourin. Plus loin, des jeunes gens vêtus de toile, alertes et dispos, leurs longs cheveux retenus par un ruban autour du front, se préparaient à se disputer le prix de la course. Une espèce de jeu de paume, adjacent à l'allée principale, était réservé pour la lutte, cet exercice si cher à la jeunesse bretonne. Au centre s'élevait un mai, chargé des prix que devaient remporter les vainqueurs. Ces prix consistaient en un jambon fumé, en un chapeau garni d'une boucle de cuivre, et même en une splendide montre d'argent, qui brillait au haut du mât, fascinante comme le miroir destiné à attirer les alouettes. Déjà les spectateurs et les acteurs s'assemblaient sur le futur théâtre du combat. Les athlètes se faisaient remarquer à leur chemise et à leur pantalon de grosse toile, bien serrés autour du corps, à la torsade de paille qui retenait leurs cheveux. Ils étaient assistés de quelques vieillards, anciens lutteurs émérites, désignés pour servir de juges du camp, et de quatre surveillants,

chargés de la police du champ clos. Trois de ces importants fonctionnaires brandissaient de longs fouets, pour modérer les curieux trop ardents, tandis que le quatrième, armé d'une poêle à frire bien noire et bien enfumée, devait se charger de régulariser les genoux mal alignés dans le cercle des spectateurs. Mais ce qui excitait surtout l'admiration des invités, de distance en distance on trouvait, sous la feuillée, des cantines pantagruéliques où l'on distribuait à tous venants des verres de cidre, de vin ou même d'eau-de-vie, sans autre condition que celle de boire à la santé du seigneur de Kerdren et de la dame sa nouvelle épouse, condition que les consommateurs acceptaient volontiers, comme on peut croire. Aussi les cris joyeux, les vivat, les sons des instruments, auxquels se mêlaient par intervalles des décharges de pistolets en signe de réjouissance, formaient-ils un vacarme assourdissant qui eût couvert celui de la mer et des vents pendant une tempête d'équinoxe.

Or, pendant que le commun des invités se livrait aux séductions de la fête, plusieurs graves personnages, notables habitants de l'île de Loch, se tenaient un peu à l'écart et devisaient à l'ombre d'un chêne trois fois centenaire. Un tonneau de vin était en perce à côté d'eux, et ils n'avaient aucun scrupule de vider et de remplir leurs verres quand l'envie leur en prenait. La conversation était très-animée dans cette réunion de privilégiés, et elle roulait sur l'événement qui servait de prétexte à ces réjouissances.

— Je vous assure, maître Pierre, disait Yvon le Rouge d'un air capable, qu'il y a dans tout ceci de quoi bouleverser les meilleures cervelles de la paroisse, et certes il s'y en trouve plusieurs de bonnes... Comment ! nous voici ici une douzaine de fidèles serviteurs de l'ancienne famille, et, à l'heure qu'il est, nous ne savons encore ni le nom, ni le rang, ni rien de ce qui concerne la nouvelle dame de Kerdren !

— C'est vrai, ça, au moins ; nous n'avons

même pas vu sa figure, et nous ne saurions dire si elle est jeune ou vieille, après tout !

— Tu as raison, Yvon le Rouge, reprit Pierre le pêcheur, devenu bien vieux et bien cassé depuis le commencement de cette histoire ; toi et moi, pourtant, nous aurions peut-être quelques titres à la confiance de monseigneur. Te souviens-tu de notre traversée à l'île de Jersey en 89 ? Sainte Vierge ! quel temps ! La pauvre *Geneviève,* ma barque d'alors, était constamment sous l'eau, et il nous fallait nous attacher aux manœuvres pour ne pas être emportés par les lames... Oui, oui, pendant les trente-six heures que dura la bourrasque, il n'y eut pas une minute où nous ne fussions en danger de mort !... Mais il s'agissait de sauver notre maître, à qui l'on voulait faire *avaler sa gaffe,* comme on dit, et nous ne regardions pas au danger !

— C'est, ma foi ! vrai, Pierre ; nous avons passé là une ou deux journées comme il n'y a guère dans la vie d'un marin, reprit

Yvon le Rouge; mais si nous ne nous épargnâmes pas, M. de Kerdren ne s'épargnait pas davantage, c'est une justice à lui rendre... Je me souviens de lui avoir vu les mains ensanglantées par un grelin qu'il avait saisi pendant un coup de mer; il fut renversé du choc, mais il ne lâcha pas prise... C'est un gars solide, allez, que monseigneur!... Et écoutez, Pierre, si vous et moi nous n'avons pas oublié cette vieille histoire, il paraît que d'autres ne l'ont pas oubliée non plus... Le tabellion, M. Toussaint, m'a déjà touché un mot de certaines choses, et je l'ai vu ce matin vous prendre à part... Ce n'était sûrement pas pour vous parler du vent qui soufflait il y a trois jours!

Et le brave homme se mit à rire bruyamment en se frottant les mains.

— Oui, oui, monseigneur est plein de bontés, répliqua le vieux pêcheur avec un accent de reconnaissance; désormais, quand le temps sera trop mauvais pour aller en mer, je pourrai rester au coin de mon feu à

boire un coup d'eau-de-vie et à faire cuire des raves sous la cendre; la nuit, quand le noroit sifflera trop fort autour de ma cabane, je continuerai à dormir dans mon lit de paille de maïs, et je ne m'inquiéterai plus de laisser passer l'heure de la marée... Que Dieu bénisse monseigneur Alfred !... Mais, toi aussi, mon gars, il paraît que notre maître a songé à toi ?

— Peut-être bien que oui, reprit le pêcheur d'un air de fausse modestie; on verra plus tard... Écoutez donc! pourquoi ne serais-je pas patron d'une barque à moi aussi bien qu'un autre?... Mais il ne faut faire envie à personne avant que le moment soit venu!... Eh bien! voyez, Pierre, voyez, bonnes gens, je passerais sur cette bonne aubaine ou sur toute autre, si seulement on pouvait me dire qui est notre nouvelle maîtresse, d'où elle vient et comment elle s'appelle.

La mère Penhoël, la virago qui était venue annoncer l'arrivée des pillards la nuit de la f...e d'Alfred, s'était glissée dans ce conci-

liabule et écoutait la conversation. Elle ôta de sa bouche une petite pipe noire et luisante, et répliqua en sirotant un verre d'eau-de-vie :

—Notre-Dame d'Auray ! Yvon le Rouge, on prétend que nous autres femmes, nous sommes curieuses ; mais après vous, s'il en reste, tas de bavards d'hommes que vous êtes !... Que t'importe, à toi, si notre nouvelle dame est ceci ou cela, du moment que monseigneur l'a choisie ? Il m'aurait prise moi-même, moi, une pauvre veuve qui n'a que son honneur, qu'aurais-tu à dire, je te le demande ?

Elle vida lestement son verre d'eau-de-vie, fit claquer sa langue, et continua sa pipe sans s'émouvoir des risées des assistants. Yvon le Rouge seul ne prit aucune part, du moins en apparence, à ces moqueries.

— Écoutez donc, mère Penhoël, dit-il ; certainement une dame comme vous en vaudrait bien une autre, et s'il s'agissait de manier un aviron, de virer au cabestan ou d'avaler un verre de *dur*, on trouverait diffi-

cilement votre pareille... Mais, pour ce qui est de la nouvelle épouse de monseigneur, j'ai mes idées, voyez-vous, et on m'a conté des choses...

— Eh bien! qu'est-ce qu'on t'a conté? voyons! reprit Jean le baleinier; c'est difficile à décrocher comme une ancre dans le roc.

— Suffit, suffit, camarade Jean; mais enfin, vous conviendrez avec moi qu'il y a quelque chose là-dessous... La dame est toujours voilée, et nul ne peut se vanter jusqu'ici d'avoir aperçu même le bout de son nez. Ce matin elle s'est mariée à l'église, sans autres témoins que Conan et Bernard, M. Toussaint et son clerc. Tout à l'heure, à Saint-Illec, M. Toussaint, qui est maire, a fait exprès d'avoir un accès de toux au moment où on prononçait le nom de la mariée. Le petit Ronclion a eu l'idée de jeter les yeux sur le registre; il n'a vu qu'une ribambelle de pattes de mouches où le diable ne comdrait rien... Tout cela ne vous donne-

t-il pas à penser? Est-ce que l'on cacherait son nom, si...?

— Son nom, son nom! interrompit le baleinier, eh! pardieu! ce n'est pas un secret... elle s'appelle madame Gervais, et elle est riche à millions.

— C'est possible, dit la mère Penhoël; mais M. Conan, qui doit le savoir, m'a assuré que c'était une comtesse.

— Oh! voyez-vous, reprit le vieux Pierre en souriant dans sa barbe blanche, M. Conan est un digne homme et un ami sûr, mais il ne faut pas trop le croire en pareille affaire... Ne nous soutenait-il pas, il y a trois mois, que monseigneur était arrivé ici sur le vaisseau amiral espagnol, et qu'on l'avait salué d'une bordée de canon quand il était descendu à terre? Or, le père Thomas pêchait au chalut ce jour-là au vent de l'île, et il n'a rencontré de toute la journée qu'un méchant trois-mâts de commerce qui s'est approché de terre pour y déposer une espèce de matelot en guenilles... Non, non, les paroles de

M. Conan ne sont pas toujours texte d'Évangile ; il faut en prendre et en laisser dans ses histoires.

— Ma foi ! vous avez peut-être raison, dit Yvon le Rouge ; car une personne, qui est au mieux avec M. Bernard, me jurait encore tout à l'heure...

Il s'arrêta et se mordit les lèvres.

— Eh bien ! voyons, éternue donc ! reprit Jean impatienté ; si tu sais quelque chose, lance ton harpon bien vite.

— Bah ! dit la mère Penhoël en haussant les épaules, ne voyez-vous pas qu'il veut faire l'entendu et qu'il ne sait rien ?

— Ah ! je ne sais rien ; s'écria Yvon avec colère, ah ! je veux faire l'entendu... Eh bien ! vous allez voir... La nouvelle dame du château est tout bonnement la petite Labarre, la fille à la mère Labarre, celle sur laquelle on a composé autrefois la fameuse chanson !... Voilà comme je ne sais rien !

Cette révélation produisit un effet théât[illegible] sur les auditeurs ; la mère Penhoël cassa

sa pipe, le baleinier laissa tomber son verre plein, le vieux Pierre écarquilla ses yeux rouges et éraillés; tous gardèrent un moment le silence.

— Je croyais, reprit enfin le vieillard, que la petite était morte depuis bien des années.

— Oh ! pour cela non, dit la batelière. A la vérité, ce fut moi qui en portai la première nouvelle au château, la nuit du pillage ; mais le lendemain la chose fut démentie... La demoiselle guérit et quitta Saint-Illec. Depuis ce temps on ne l'a jamais revue.

— Soit, soit ; mais ce fut la mère Labarre qui poussa les coquins de la côte à venir attaquer monseigneur, et qui fit un feu de joie avec les meubles du château... M. de Kerdren ne peut avoir oublié cela, et certes il s'offenserait fort qu'on le crût capable d'épouser la fille de cette diablesse en jupons.

— Ah ! vieux Pierre, dit la batelière d'un ton sentimental en soupirant dans sa pipe, écourtée et réduite à la plus modeste dimen-

sion longitudinale, vous ignorez donc quelles bêtises l'amour fait faire à la jeunesse? Nous avons pourtant aussi passé par là dans notre temps... Et puis, la fille à la mère Labarre doit avoir joliment des écus !

— Sans doute; mais si Yvon disait vrai, monseigneur n'aurait pas convié tant de monde à la noce ; il serait allé se marier dans quelque ville éloignée, et il n'aurait pas osé affronter ici les méchants propos... On n'a pas oublié chez nous l'histoire de la Pierre-Tremblante, qui, depuis qu'elle a été touchée par la petite Labarre, est constamment restée immobile.

— C'est bien vrai, ça, reprit Yvon; depuis le jour dont vous parlez, ni pour homme, ni pour femme, elle n'a remué tant seulement comme une bouée dans un temps calme; et c'est un grand malheur!

— Ah! interrompit le vieux pêcheur, si monseigneur tenait encore aux anciennes traditions de la famille, nous saurions bien- ... si la nouvelle dame du château est, oui

ou non, la petite Labarre de la chanson ! Il était d'usage autrefois qu'une dame de Kerdren, le jour même de son mariage...

— On ne tentera pas l'expérience, soyez-en-sûr, dit Yvon le Rouge en ricanant ; monseigneur sait bien ce qui en résulterait.

— Au fait, dit la mère Penhoël avec dignité, moi qui vous parle, j'ai essayé d'ébranler la pierre, pas plus tard qu'hier, en venant de ramasser des crabes sur la grève ; elle est restée aussi ferme que la falaise elle-même... Il n'y a pourtant rien à dire sur mon honneur, que je sache !

Elle posa le poing sur sa hanche, attendant que quelqu'un eût l'audace de protester contre son assertion ; aucune récrimination ne s'éleva, et Yvon se contenta de répéter :

— L'expérience n'aura pas lieu pour cette fois, je vous le promets... Hum ! l'on a jasé autrefois sur la petite et sur monseigneur ; il y en a même qui prétendaient que notre maître était cause...

— Paix! interrompit le baleinier, voici Jacques Miroton, le crieur public, qui va sans doute nous annoncer quelque chose.

En effet, une espèce de nain difforme et ridicule, en costume de paysan, l'air gouailleur et effronté, avec un énorme bouquet à la ceinture et une profusion de rubans à son chapeau, venait de s'arrêter à quelque distance, et préludait sur un vieux tambour fêlé. Au premier coup de baguette, il fut entouré de curieux; après un roulement assez mal exécuté sur son instrument poussif, il cria d'une voix aigre, en brezounecq :

— Que ceux qui entendent écoutent cette annonce et qu'ils la redisent aux sourds... Monseigneur va se rendre à la Pierre-Tremblante avec la bonne dame sa nouvelle épouse, puis les jeux commenceront... Tous les coureurs, lutteurs et danseurs sont appelés. L'arbre portera ses fruits comme le pommier ses pommes. Faites couler dans vos manches l'eau des bonnes fontaines!

Cette proclamation, conçue dans les ter-

mes alors de rigueur, étant achevée, Jacques Miroton battit un lourd entrechat en tournant sur lui-même, et se mit en marche pour aller renouveler son appel un peu plus loin.

Les notables habitants de Loch dont nous avons rapporté la conversation restaient ébahis, pendant qu'une grande fermentation se manifestait autour d'eux ; cette nouvelle que la dame de Kerdren allait affronter la redoutable expérience du Rocher-Tremblant avait tout mis en rumeur ; déjà bon nombre de curieux se rendaient à la falaise pour assister à cette intéressante cérémonie.

— Eh bien, Yvon le Rouge, demanda Pierre avec raillerie, as-tu entendu le crieur? Soutiendras-tu encore que monseigneur a épousé la petite Labarre? Te voilà pris, mon gars ; et ceux qui t'ont conté cette histoire se sont moqués de toi.

Yvon, d'abord étourdi du coup, recouvra bientôt son assurance.

— Bah! dit-il, il ne suffit pas d'essayer, il

faut encore réussir... Qui vivra verra... jusque-là, attendons.

— C'est juste, ajouta la mère Penhoël ; voyons d'abord si la pierre continuera de bouder ainsi qu'elle fait depuis tantôt dix ans... Pour ma part, je le déclare, si la dame de Kerdren parvient à rompre le charme, je la regarderai comme la plus estimable femme de la terre, et je la respecterai comme la grande sainte Anne d'Auray, ma patronne !

— En effet, reprit le vieux pêcheur, ce serait une bénédiction pour la famille de Kerdren et pour le pays, car depuis le jour où la Roche s'est mise en colère, les malheurs sont tombés dru comme grêle sur monseigneur et sur nous autres pauvres gens !

— Tenez, reprit Yvon le Rouge, si je me suis trompé, si je vois de mes yeux la Pierre remuer comme autrefois, je fais vœu d'aller pieds nus en pèlerinage à saint Colomban, et je mettrai à son autel un cierge de deux livres, afin qu'il prie Dieu de me pardonner

mes calomnies envers une honnête personne... Mais saint Colomban, ajouta-t-il d'un ton plus leste, n'a pas encore mon cierge; il faudra que j'aie vu et bien vu... Allons, vous autres, nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons être bien placés. Dans un quart d'heure, il n'y aura plus moyen de se retourner là-bas à la Roche.

L'intérêt était trop pressant pour qu'aucun des interlocuteurs voulût rester en arrière. Ils se levèrent, et, laissant leurs provisions à la garde des servants, ils se mirent en marche aussitôt.

IV

LA RÉPARATION.

Chemins et sentiers étaient encombrés de gens, hommes, femmes et enfants, qui tendaient au même but. L'annonce du crieur avait fait merveille ; les beaux danseurs, les demoiselles en sabots, les lutteurs et coureurs, qui avaient pourtant intérêt à ménager leurs forces pour les jeux de la journée, tout, jusqu'aux ménétriers et *sonneurs* de biniou, suivait le torrent. Le nom magique

de la Roche-Tremblante, de ce palladium de la contrée, de ce monument vivant des légendes locales, avait aiguillonné les plus paresseux et les plus indifférents. Chemin faisant, on rappelait l'antiquité de la Pierre, les vertus étonnantes qu'elle tenait des anciennes fées bretonnes. Quelques vieilles femmes contaient à haute voix certains faits peu connus, et, il faut le dire, peu croyables, qui se rattachaient à son existence. Mais par-dessus tout on se demandait avec anxiété si la Roche allait enfin sortir de son immobilité, et le résultat de l'épreuve, quel qu'il fût, devait avoir pour ces simples Bretons l'importance d'un grand événement.

Quand les notables personnages dont les actions et les paroles nous ont occupé plus spécialement atteignirent la falaise, ils trouvèrent que la foule avait complétement envahi l'espèce d'enfoncement où s'élevait la pierre druidique. Les curieux refluaient jusqu'au bord du ruisseau voisin, et pourtant de tous côtés on en voyait arriver de nouveaux,

non moins impatients, non moins empressés. On s'écrasait; il n'était pas de motte de terre, de saillie du roc qui ne fût chargée de spectateurs; on eût dit d'une muraille humaine autour du monument. Un vieux coudrier mort, placé à la crête de la falaise, supportait à lui seul une grappe d'enfants audacieux que le moindre accident pouvait précipiter sur la tête de leurs parents, assez peu soucieux d'une pareille éventualité.

Néanmoins cette foule si compacte s'entr'ouvrit avec effort devant les gros bonnets de l'île de Loch. Pendant que ses compagnons se casaient de leur mieux, Yvon le Rouge, préoccupé d'une idée secrète, se mit à jouer vigoureusement des coudes et des épaules pour parvenir jusqu'à la Pierre-Tremblante. Sans écouter les réclamations de ceux qu'il bousculait, il vint se poser en face du rocher, et, pesant de tout son poids sur lui, il chercha par une attaque brusque à l'ébranler.

Rien ne remua : des éclats de rire et des

plaisanteries accueillirent la tentative inutile du robuste pêcheur.

— Faut voir, faut voir! reprit Yvon le Rouge en hochant la tête; or çà, les gars, qui veut m'aider par ici?

Plus de cinquante bras vigoureux se tendirent aussitôt vers la pierre.

— A â â hâ... houp! dit Yvon, comme s'il commandait une manœuvre pour virer au cabestan.

Toutes les mains se roidirent à la fois, tous les efforts se confondirent en un seul, puissant, énergique, irrésistible; cependant la pierre resta aussi ferme que si sa base eût été enfoncée de vingt pieds dans le sol.

— A â â hâ... houp! reprit Yvon.

Même résultat.

Après la troisième tentative, les travailleurs, découragés, se redressèrent et se mirent à essuyer leurs fronts couverts de sueur.

— Elle n'a pas bronché, dit un vieux matelot à figure bourgeonnée; allez, allez, le gros câble d'un vaisseau à trois ponts se cas-

serait dix fois avant de la mettre en branle... Nous l'essayâmes en 89, avec quarante chevaux et une centaine de gaillards solides; nous en fûmes pour nos peines comme aujourd'hui.

Quelques regards de colère se tournèrent vers l'interlocuteur.

— C'est bon, reprit Yvon le Rouge tranquillement; merci, les amis... Maintenant je sais ce que je voulais savoir.

Il avisa sur l'escarpement de la falaise un rocher pointu, en forme de quille, d'où l'on pourrait voir toute la scène. Le plus hardi gamin n'eût osé escalader cette périlleuse aiguille, de crainte de la briser et de la faire crouler dans le vallon. Néanmoins le pêcheur l'embrassa sans hésiter; s'élevant avec l'agilité d'un chat, il atteignit l'extrémité et s'y assit avec une aisance parfaite. Là, narguant les observations et les quolibets, il attendit avec patience les événements.

Il n'attendit pas longtemps: bientôt un bruit lointain de violons, de tambourins et

d'autres instruments de musique, annonça l'arrivée de la noce. Yvon le Rouge, de son poste élevé, vit le cortége déboucher des plantations qui couvraient le centre de l'île et s'avancer en longue file vers la falaise. En tête marchait le vieux notaire Toussaint, donnant le bras à la mariée dont il représentait le père. Il était en costume de cérémonie, le chapeau à la main; il s'acquittait de ses fonctions avec une galanterie prétentieuse qui témoignait combien il était fier d'un pareil honneur. La nouvelle dame de Kerdren avait une robe de satin blanc; un voile virginal s'échappait de dessous la couronne de roses blanches qui formait sa coiffure; seulement ce voile ne cachait plus son visage et flottait en plis onduleux sur ses épaules. Sa contenance était calme, modeste, quoique non dépourvue d'assurance. Puis venait Alfred, vêtu avec une simplicité noble et élégante, l'air serein, le pas assuré. Il donnait le bras à mademoiselle Toussaint, qui, chargée de toutes les plumes, de toutes les fleurs,

de tous les bijoux que peut porter une femme, lui prodiguait ses plus gracieux sourires. Les bourgeois et bourgeoises du voisinage, dont plusieurs sont déjà de la connaissance du lecteur, s'avançaient ensuite par couple. On eût reconnu notamment, à sa haute taille et à son uniforme, l'officier de la douane, dont les derniers bouleversements politiques avaient fort modifié les opinions, car, au temps de la terreur, les bleus avaient voulu le guillotiner comme trop modéré, et les chouans le fusiller comme *pataud* forcené. Parmi les invités se trouvaient plusieurs cavaliers, dames ou demoiselles, qui avaient figuré dans la première visite à la Pierre-Tremblante, avant le départ d'Alfred pour l'émigration. Il semblait même qu'on se fût étudié à réunir tous ceux de ce temps qui existaient encore ou qui habitaient encore le pays. Une bande de jeunes gens enrubanés, portant des fusils et des pistolets pour tirer des salves de réjouissance, fermait la marche, et ce brillant cortége, en suivant les sinuosités du sentier,

produisait l'effet le plus pittoresque sur la verdure fraîche de la vallée.

Un personnage d'une importance considérable l'avait précédé dans l'enceinte de la Pierre-Branlante ; c'était Conan, qui paraissait chargé de la police en chef de la fête. Il était complétement habillé de neuf, mais tout en noir comme à l'ordinaire ; son chapeau était posé sur l'oreille ; un bouquet s'épanouissait à sa boutonnière, et il brandissait une grosse canne, dont la pomme d'argent eût pu rivaliser avec celle d'un tambour-major. Néanmoins, le bonhomme n'avait pas cet air triomphant qu'on s'attendait à lui voir dans cette circonstance. Ses sourcils crépus étaient légèrement froncés ; une teinte de mauvaise humeur se montrait sur son visage. Sa voix et son geste étaient brusques, lorsqu'il invita la foule à faire place, et même plusieurs mauvais drôles, ne se rangeant pas assez vite sur son passage, furent assez rudement secoués par lui.

Cependant il eût probablement trouvé bien

des difficultés à déposséder les spectateurs des bons postes dont ils s'étaient emparés, si la nouvelle de l'approche du cortége ne fût venue surexciter les curiosités. Sans réfléchir, la plupart des assistants s'empressèrent de courir au-devant de la noce. Aussi, quand les mariés et leur suite atteignirent le ruisseau en face de la falaise, trouvèrent-ils les villageois disposés en haie de chaque côté du passage, le cou tendu, la bouche béante.

L'attention se porta particulièrement sur la nouvelle dame de Kerdren. Aussitôt qu'il fut possible de distinguer ses traits gracieux, son chaste maintien, sa parure de bon goût, un cri d'admiration partit de toutes les bouches.

— Qu'elle est jolie ! s'écrièrent les hommes.

— C'est vraiment une charmante créature ! dirent les femmes.

— Quel dommage qu'on ne sache pas qui elle est ! remarqua une voix : nul ne la connaît.

Je la connais, moi, dit un vieux paysan ;

c'est une bonne et sainte demoiselle, qui soignait les malades à l'hospice de Nantes, et qu'on surnommait la *mère des pauvres*. Elle m'a guéri de la blessure que j'avais reçue dans une certaine rencontre, et elle en a guéri bien d'autres... Elle a aussi racheté une foule de prêtres et de nobles qui devaient être envoyés sur les bateaux à soupape de la Loire, et Carrier a été sur le point deux ou trois fois de la traduire devant le tribunal révolutionnaire, pour avoir sauvé tant de malheureux.

— Je suis une preuve vivante de la vérité de vos paroles, mon ami, dit quelqu'un à côté de lui ; j'ai été moi-même arraché à la mort par celle que vous appelez la *mère des pauvres*.

Tous les fronts se découvrirent : celui qui venait d'élever la voix et qui restait confondu dans la foule était le curé ou plutôt le *recteur* de l'île de Loch, un vieux prêtre aux manières douces, aux traits vénérables. Rentré depuis peu dans l'exercice de son saint

ministère, il portait encore, sur son visage pâle et amaigri, la trace de ses souffrances dans la prison du Bouffay.

— Vous, M. le recteur? demanda Yvonne, qui avait suivi Conan pour assister à l'important événement qui se préparait; vous avez été sauvé de la mort par notre maîtresse?

— Oui, ma fille; la nouvelle dame de Kerdren est une sainte femme que Dieu donne à ce pays comme un gage de paix et de réconciliation... Les bénédictions du ciel vont se répandre désormais sur nous tous à cause d'elle.

— Eh bien! alors, s'écria Yvonne transportée, si elle est vraiment une sainte, elle fera un miracle... Elle détruira enfin le charme qui tient la pierre immobile!

Le prêtre sourit et il allait répondre, mais en ce moment le cortége était à quelques pas seulement, et le curé s'avança pour recevoir les mariés. Conan, qui s'était glissé derrière Yvonne, lui dit à l'oreille avec un accent de profonde tristesse :

— N'ayez pas trop de confiance dans les assurances de M. le recteur, Yvonne; c'est un digne homme, mais il se trompe... Je n'en suis que trop certain.

— Quoi ! demanda la vieille avec épouvante, vous croyez que la Roche...

— Elle ne bougera pas; j'en ai eu la preuve tout à l'heure... Mais monseigneur le veut... que sa volonté s'accomplisse!

Il poussa un profond soupir et s'éloigna, laissant Yvonne consternée et le cœur serré.

Cependant le témoignage que le vieux Breton et le vénérable pasteur de la paroisse venaient de donner à la mariée avait porté au comble l'admiration que sa beauté inspirait déjà. Il fut impossible d'entendre le compliment du recteur; les applaudissements, les acclamations enthousiastes couvraient entièrement sa voix.

Joséphine rougit de plaisir; Alfred vint prendre sa main.

— Courage, ma bien-aimée, courage! murmura-t-il.

Et le cortége se remit en marche au milieu d'un redoublement de vivat.

Un seul spectateur ne partageait pas l'enthousiasme universel ; c'était Yvon le Rouge. Perché sur son rocher, il courbait la tête jusqu'à ses genoux pour mieux voir, et marmottait entre ses dents :

— Parbleu ! j'en étais sûr... c'est la véritable petite Labarre, quoiqu'elle soit bien plus jolie qu'autrefois !... Hum ! braillent-ils les autres, là-bas ! Ça va finir sans doute?

Pendant cet aparté, les personnes de la noce s'étaient rangées autour de la Roche-Tremblante, à qui ce mélange d'hommes et de femmes richement parés formait un brillant encadrement. Joséphine était seule et debout à une extrémité de la pierre ; Alfred se plaça à l'autre extrémité. La foule se pressait, compacte et tumultueuse, derrière eux.

Tout à coup il se fit un grand silence, et les visages exprimèrent une vive anxiété.

Alfred adressa un sourire à sa nouvelle épouse et s'inclina avec grâce. Joséphine se

mit en devoir d'ôter, selon l'usage, le gant brodé de perles qui couvrait sa main.

En ce moment, le soleil, qui avait été caché une partie de la journée, se dégagea des nuages, et un rayon éblouissant, effleurant la crête de la falaise, vint tomber sur la jeune femme. Elle apparut avec ses vêtements blancs et son voile de mariée, comme dans une auréole d'or et de lumière. Ce fut un présage favorable pour les assistants; quelques-uns se signèrent.

— Dieu est pour elle! dit l'un d'eux avec conviction.

Un murmure d'approbation courut dans la foule et fit bientôt place à un nouveau silence.

Alors Joséphine avança la main, à peine ses doigts roses et effilés eurent-ils effleuré le roc qu'il se mit à trembler d'une manière sensible.

— Elle remue! elle remue! s'écrièrent plusieurs voix s'échappant des poitrines oppressées.

— Elle a remué avant même que notre

dame l'eût touchée, s'écria Conan avec énergie ; c'est la seconde fois depuis la demoiselle de Caradec... c'est un miracle !

— Je n'ai rien vu ! cria effrontément Yvon le Rouge du haut de son rocher.

— Ni moi ! ajoutèrent quelques personnes au dernier rang.

Alfred fit signe à la mariée. Elle avança encore une fois la main en souriant.

Cette fois l'oscillation fut si forte que plusieurs des dames qui entouraient la Roche reculèrent d'un air d'effroi. Le mouvement se prolongea pendant une minute entière.

Une décharge générale de fusils et de pistolets ébranla la campagne ; les acclamations, le bruit discordant des tambourins, des bombardes et des bignioux s'élevèrent jusqu'aux nuages. Beaucoup d'assistants s'agenouillèrent pour remercier Dieu. Yvonne, tout en larmes, se jeta aux pieds de Joséphine en s'écriant :

— Ah ! ma bonne maîtresse, par vous nos malheurs sont finis !

Conan, ivre d'orgueil et de joie, poussait des cris inarticulés, sautait, dansait et embrassait tous ceux qui se trouvaient à sa portée.

Au milieu des transports causés pas ce résultat inattendu, Yvon le Rouge se laissa lestement glisser à bas de son rocher, bouscula les spectateurs, et vint à son tour tomber aux pieds de Joséphine.

— Madame, dit-il avec chaleur, je suis un vilain marsouin ; mais j'ai changé d'idée... pardonnez-moi. J'étais l'ami de monseigneur, il le sait bien. Maintenant je serai le vôtre... Souvenez-vous-en... je m'appelle Yvon le Rouge.

Sans attendre de réponse, il se releva et se perdit dans la foule en criant à tue-tête :

— Vive monseigneur ! vive madame de Kerdren !

— Vive monseigneur ! vive madame de Kerdren ! répétèrent les assistants d'une seule voix.

Joséphine jouissait délicieusement de cette

scène, si différente de celle dont elle avait été témoin dans le même lieu, dix années auparavant ; elle était pâle de bonheur ; elle pouvait à peine parler. Son mari la soutint dans ses bras et lui dit avec une tendresse inexprimable :

— La Pierre-Tremblante avait fait le mal, la Pierre-Tremblante l'a réparé... Ma Joséphine, n'était-ce pas justice ?

Comme ils levaient vers le ciel leurs yeux humides avec une expression de reconnaissance, ils rencontrèrent le regard du vieux prêtre fixé sur eux.

— A mon tour, dit le recteur avec un mélange de douceur et de sévérité.

Il monta sur la roche même, et, réclamant le silence d'un geste, il adressa à ses paroissiens un petit discours sur les dangers de la superstition. Son allocution, quoique improvisée, ne manqua pas d'habileté. Le brave homme ne pouvait attaquer directement une croyance dont il venait de voir les excellents résultats pour la famille de Kerdren ;

d'un autre côté, un ministre du Christ ne devait pas tolérer une pareille aberration du sentiment religieux chez ses paroissiens. Il se contenta donc de s'élever en général contre les pratiques mystérieuses qui ne sont pas sanctionnées par l'Église.

— Pour faire cesser les étranges croyances auxquelles a donné lieu la Roche-Tremblante de l'île de Loch, ajouta-t-il, j'ai obtenu de monseigneur de Kerdren qu'il renoncerait pour lui et pour ses héritiers à l'ancien usage dont vous venez de voir le dernier effet... Désormais l'approche de la pierre ne sera plus interdite à personne; chaque passant pourra s'assurer qu'il n'a devant lui qu'une masse inerte, grossière, soumise seulement aux lois mécaniques de l'équilibre. Ainsi tomberont d'elles-mêmes de fâcheuses erreurs, et mes chers paroissiens, revenus aux pratiques de notre grande et simple religion, n'auront plus foi qu'en Dieu, la Vierge et les saints. Ainsi soit-il.

Cette harangue avait été écoutée avec

recueillement et soumission. Comme le bon prêtre descendait de sa chaire improvisée, il fut arrêté au passage par Toussaint.

— Ah çà ! M. le recteur, dit le notaire avec un accent d'inquiétude, quoique vous en ayez contre notre pauvre Pierre-Tremblante, vous me permettrez bien de publier par souscription ma dissertation philosophique intitulée : *La Roche celtique et druidique de l'île de Loch,* et qui formera un gros volume in-quarto de sept cents pages? C'est l'ouvrage de toute ma vie, et vous feriez réellement tort à la postérité en la privant de ces recherches scientifiques !

Le curé serra la main du tabellion.

— Un ouvrage écrit par vous, mon cher M. Toussaint, répondit-il, ne peut être qu'orthodoxe... Je m'inscris en tête de votre liste de souscription pour un exemplaire, si toutefois, ajouta-t-il en soupirant, les malheurs du temps permettent à un pauvre prêtre une pareille prodigalité !

Depuis cette époque, la Pierre-Tremblante de l'île de Loch a été comme abandonnée. C'est à peine si de temps en temps quelques promeneurs, venus des châteaux voisins, ou quelques savants antiquaires visitent, pendant la belle saison, ce monument intéressant de la barbarie de nos pères. La falaise qui l'abrite, incessamment battue par les vents et les flots, n'est fréquentée que des cormorans et des orfraies. Rarement une main curieuse vient solliciter ses oscillations, que les mousses et les plantes parasites dont sa base est embarrassée rendent chaque jour moins nettes, Cependant un Old-Buck du pays, héritier de l'amour du bon Toussaint (dont, soit dit en passant, les précieuses élucubrations n'ont jamais vu le jour) pour le monument de l'île de Loch, vient d'adresser à un journal de la localité une longue lettre dans laquelle il se glorifie modestement d'une grande découverte. L'Old-Buck dont il s'agit prétend avoir reconnu, sous l'extrémité supérieure de la

Roche-Tremblante, une espèce de rainure où pouvait glisser une pierre mobile, de manière à arrêter complétement ou à faciliter ses mouvements. Cet appareil, fort simple et à peu près invisible pour toute personne non prévenue, avait dû jouer un grand rôle, toujours au dire de l'observateur, au temps où les Druides se servaient de la roche comme d'une pierre probatoire ; et cette découverte, si elle est vraie, comme nous n'en saurions douter, expliquera aisément certaines circonstances un peu obscures de cette histoire. Du reste, les paysans du voisinage n'ont pas attendu les investigations des savants modernes pour renoncer à leurs anciennes croyances au sujet du Rocher-Branlant. Ils ne connaissent plus les propriétés mystérieuses qu'ils lui attribuaient autrefois, et quand ils passent le soir à quelque distance de la falaise, ils se contentent de se signer machinalement.

FIN DE LA ROCHE-TREMBLANTE.

UN MARTYR.

I

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Sur les côtes de la Normandie, au milieu de vastes plages sans cesse bouleversées par la marée, il se forme assez souvent de profonds abîmes de sable mouvant qui peuvent engloutir le voyageur assez imprudent pour s'aventurer sans guide dans ces endroits dangereux. Les gens du pays eux-mêmes ne sont pas toujours sûrs d'échapper à ces terribles gouffres quand ils vont ramasser le

varech sur les rochers qui bordent l'Océan; les sables se déplacent à chaque flux et reflux; là où il y avait du danger la veille, il n'y en a plus le lendemain. Souvent même le lieu où un navire pouvait déposer le matin sa charge et son équipage est envahi le soir par une fange à demi liquide où s'enfoncerait le pied palmé d'un oiseau pêcheur. Aussi les mouvants de la Normandie sont-ils non moins redoutables que le kelpie des côtes d'Écosse, où s'engloutit le laird de Ravenswood, et chaque année ils occasionnent de nouveaux malheurs.

Pendant la terreur, par une soirée froide et sombre du mois d'octobre, deux voyageurs s'avançaient, aux dernières lueurs du crépuscule, vers un des points réputés les plus dangereux de la côte. On ne pouvait reconnaître au costume ni le rang ni la fortune de ces deux étrangers, car ils étaient enveloppés entièrement de vastes manteaux. L'un, grand et robuste, portait sous son bras un léger paquet; de l'autre bras il soutenait son com-

pagnon, qui paraissait jeune et délicat, à en juger par sa petite taille et sa démarche timide. Ils échangeaient à voix basse quelques paroles, malgré le murmure du flot qui montait en ce moment et les gémissements sinistres de la brise sur la grève.

Ils s'avançaient à travers le brouillard, tout préoccupés en apparence du soin d'échapper aux regards des douaniers qui veillent nuit et jour sur la côte. A cette époque, les ordres les plus sévères avaient été donnés pour empêcher les victimes de la persécution politique de rejoindre les navires anglais qui stationnaient dans le voisinage, et sans doute ces deux étrangers avaient plus de raisons de redouter les hommes que l'Océan et ses plages perfides.

Ils approchaient d'un endroit uni et découvert du rivage, où leur marche semblait ne devoir être entravée par aucun obstacle, quand une voix triste et effrayée se fit entendre derrière eux.

– N'allez pas par là ! n'allez pas par là !

criait-on. Malheureux! vous ne savez donc pas où vous êtes?

Les deux promeneurs, sans répondre, continuèrent leur marche.

— Au nom du ciel! n'allez pas par là, si vous tenez à la vie! répéta-t-on.

Et en même temps l'individu qui avait prononcé ces paroles se mit à les poursuivre. Ils allaient, dans leur effroi, poser le pied sur la plaine de sable, quand une main vigoureuse saisit par le collet de son manteau l'un des voyageurs et le força de demeurer immobile. Celui qui était si brusquement arrêté se retourna en présentant à l'agresseur la bouche d'un pistolet. A la pâle lumière de la lune qui se levait il aperçut un homme revêtu d'un habillement simple, de couleur foncée, et dont un chapeau à larges bords couvrait le visage.

— Est-ce ainsi que vous me récompensez de vous avoir sauvé la vie? dit l'homme au large chapeau d'un ton de reproche; ne savez-vous pas qu'il y a là un mouvant

devant vous? Quelques pas de plus , vous et votre compagnon, vous alliez être engloutis !

— Que dites-vous? s'écria le voyageur.

— Vous êtes donc tout à fait étrangers au pays pour ne pas connaître la *Fosse-du-Diable?* Pourquoi n'écoutiez-vous pas les avertissements que je vous donnais?

— Nous vous prenions pour un douanier, dit le voyageur qui avait déjà parlé.

L'homme au large chapeau les examina un moment en silence.

— Vous êtes sans doute, reprit-il enfin, de ces malheureux que la persécution oblige à quitter la France, et vous cherchez probablement à gagner le vaisseau anglais qui a été en vue toute la journée?

Ce fut au tour des voyageurs d'examiner l'être mystérieux qui les interrogeait.

— Que vous importe? lui fut-il répondu.

— C'est juste, reprit l'inconnu de sa voix vibrante et mélancolique, comme s'il se par-

lait à lui-même ; que m'importe, à moi, le malheur des autres ? N'ai-je pas assez à gémir sur ma propre destinée ?

Et il commença à s'éloigner lentement, après avoir encore répété, en indiquant du doigt la plaine de sable :

— N'allez pas de ce côté.

Ceux qu'il venait de sauver se consultèrent à voix basse, puis ils le rappelèrent au moment où il allait disparaître dans la brume. L'inconnu s'arrêta pour les attendre.

— Je crois que je puis me fier à vous ? dit le plus âgé des voyageurs en lui glissant une pièce d'or.

— Je n'ai jamais refusé mon secours à personne, répondit l'inconnu, qui laissa tomber avec indifférence à ses pieds ce qu'on lui offrait.

— Écoutez, reprit l'interlocuteur en lui prenant la main, qu'il serra d'une manière significative ; tout à l'heure vous avez deviné juste : nous sommes étrangers à ce pays, et nous fuyons la France pour sauver notre

tête... Vous pouvez nous rendre un grand service.

— Que faut-il faire?

— Une barque nous attend, cette nuit même, dans l'*Anse-aux-Épaves* pour nous transporter à bord du vaisseau anglais. Pouvez-vous nous conduire à cet endroit, en évitant les sables mouvants et surtout les douaniers?

— Je l'essayerai.

— Ce n'est pas tout : les forces de mon ami sont épuisées, il faudra choisir des chemins qui ne soient pas trop pénibles et m'aider à le soutenir dans sa marche. Si nous arrivons heureusement au lieu désigné, vous pouvez être sûr qu'une récompense...

L'homme au grand chapeau l'interrompit par un geste dédaigneux.

— Marchons, dit-il; dans ce lieu découvert nous pourrions être aperçus par quelque sentinelle.

Il prit le bras du plus petit voyageur, qui tressaillit à ce contact subit, et l'on se remit

en marche. Le guide fit d'abord rebrousser chemin à ses compagnons ; au lieu de suivre le bord de la mer, on gagna la campagne pour éviter les postes de la douane. Pendant une partie du trajet, ces trois personnes gardèrent un silence absolu. Cependant, au moment où l'on traversait une vaste bruyère entourée de rochers, celui des deux émigrés qui avait déjà parlé reprit en s'adressant à l'inconnu :

— Y aurait-il de l'indiscrétion, monsieur, à vous demander qui vous êtes ? Le son de votre voix a éveillé en moi des souvenirs...

— Je puis vous en dire autant, répliqua le guide d'un air pensif ; quand vous parlez, je crois entendre un frère qui a été pour moi la cause de bien des maux !

— Qui êtes-vous donc ? répéta le voyageur en fixant sur lui un regard pénétrant.

— Rien, presque rien ; je me nomme André, je suis le maître d'école du village de Sainte-Marie, qui est derrière cette montagne. Depuis six ans, je vis là obscur et

ignoré, et cependant je ne trouve pas encore cette solitude assez profonde; je voudrais pouvoir me cacher aux yeux de tout le genre humain!

— Mais, reprit l'émigré avec une émotion qu'il cherchait à dissimuler, pour justifier cette misanthropie, il faut que des chagrins...

— Oh! oui, monsieur, j'ai éprouvé de cuisants chagrins qui ont commencé aussitôt que je me suis connu, et qui se termineront seulement quand je n'existerai plus.

— Des peines de famille, sans doute?...

— Non, monsieur; les peines de famille peuvent avoir un terme, mais la cause de mes maux durera autant que moi.

— Mais enfin...

— Vous n'avez donc pas vu mon visage? demanda André.

Il s'arrêta, ôta son chapeau, et à la clarté de la lune il montra des traits jeunes encore, mais défigurés par un large signe de naissance qui lui couvrait le visage et lui donnait un aspect repoussant. Les émigrés poussè-

rent un cri et se rapprochèrent vivement l'un de l'autre.

— Voilà l'effet que produit ordinairement ma laideur, reprit le guide avec amertume en se hâtant de remettre son chapeau ; vainement j'ai été juste et bon, vainement j'ai cherché à m'élever au-dessus du vulgaire par mes connaissances et mes qualités du cœur, je n'ai jamais inspiré qu'antipathie et dégoût. Enfant, je n'ai pas eu de caresses ; jeune homme, je n'ai pas eu d'amis. Je me sens entraîné vers la société, et la société m'a toujours repoussé loin d'elle. Mes proches m'ont désavoué ; une femme que j'ai aimée n'a jamais pu penser à moi sans frissonner ; celle que j'ai épousée, et que j'ai été prendre dans les derniers rangs de la société, me maudit, j'en suis sûr, à chaque marque d'affection que je lui donne ; si j'avais des enfants, ils se détourneraient sans doute aussi de moi ! Habitué à être méprisé de tous, j'ai fini par me mépriser moi-même, et cependant...

Il poussa un profond soupir et se tut. Les deux voyageurs semblaient en proie à une vive agitation. L'un d'eux serra la main d'André en murmurant :

— Pauvre infortuné!

On continua d'avancer à travers la bruyère. La nuit était close ; rien ne pouvait faire craindre une surprise dans ce lieu écarté. Le voyageur reprit, en essayant de maîtriser son trouble :

— Vous m'avez dit qu'un frère avait été la cause principale de vos maux ; ce frère a donc été bien cruel envers vous ?

— Non, monsieur, non, se hâta de répondre le guide ; mon frère n'était pas méchant, il avait même un bon cœur. Mais il possédait les avantages physiques dont je suis privé, et, par une sorte de fatalité, tout le bonheur que je pouvais désirer s'est reporté sur lui... De là une sourde jalousie au fond de moi-même ; je lui en voulais des bienfaits que lui accordait le hasard. J'ai été bien puni!

Le questionneur sembla attendre l'explica-

tion de ces paroles. André appuya la main sur son front et reprit au bout d'un moment :

— L'histoire de mes sensations intérieures et de mes tortures morales serait peu intéressante pour vous, monsieur ; je me contenterai donc de vous exposer rapidement les principaux événements de ma triste existence.

« Je suis fils d'un pauvre collecteur d'impôts et je suis né dans un village de Picardie. Je n'ai jamais connu ma mère ; elle mourut peu de temps après ma naissance, et l'on a eu la barbarie de m'apprendre que le chagrin d'avoir donné la vie à une créature disgraciée telle que moi avait contribué à abréger ses jours. Comme je vous l'ai dit, j'avais un frère plus âgé que moi d'une année. Philippe semblait être placé près de moi pour faire ressortir davantage ma laideur ; c'était un charmant enfant, espiègle, folâtre, à l'œil bleu ; tout le monde l'admirait, tout le monde l'aimait. Mon père était un homme juste et bon, mais à son insu il augmentait mes souf-

frances secrètes. Souvent il causait avec nous le soir, devant notre tranquille foyer, et involontairement ses caresses comme ses espérances se reportaient sur l'heureux Philippe. Il le prenait sur ses genoux, passait la main dans les cheveux blonds et bouclés de mon frère, lui prodiguait les plus douces paroles, l'embrassait avec transport, et quand tout à coup son regard s'arrêtait sur moi qui, debout, silencieux, le cœur gonflé, semblais lui reprocher cet amour paternel, il détournait la tête, posait la main sur mon épaule et me disait avec un soupir :

« — Pour toi, André, il te faudra bien des vertus et des mérites pour faire oublier les torts de la nature envers toi ! »

Le maître d'école s'arrêta comme oppressé par ses souvenirs. Les deux étrangers semblaient s'être enveloppés plus soigneusement qu'auparavant dans leurs manteaux, et André les entendait sangloter.

— Merci, messieurs, dit-il avec un accent pénétrant ; je ne suis pas habitué à la pitié.

Après un moment de silence, il continua :

— Cet excellent père, qui avait pour moi cette amitié du devoir, cette estime que l'on éprouve pour une saine intelligence et un bon cœur, vint à mourir au moment le plus inattendu. Nous restâmes orphelins, mon frère et moi, sans fortune, sans parents, sans amis, abandonnés à la charité publique. Nous le pleurâmes bien, messieurs ; mais, moi, je perdais plus que Philippe ! Des voisins compatissants nous recueillirent ; seulement ils étaient pauvres et ne pouvaient nous garder longtemps. Un jour, en revenant du cimetière, où j'avais prié pour le seul ami que j'aie eu sur la terre, nous vîmes, à la porte de l'honnête paysan qui nous avait donné l'hospitalité, s'arrêter un brillant équipage. Nous regardâmes avec étonnement ; dans cette voiture était une belle dame, accompagnée d'un petit garçon et d'une petite fille à peu près de notre âge ; c'était la comtesse de la Roche, propriétaire d'un château voisin. Elle demanda les fils du col-

lecteur. Notre hôte nous présenta à la comtesse ; je me tenais caché avec confusion derrière mon frère.

« — Mon Dieu ! le joli enfant ! dit la grande dame en frappant des coups légers sur les joues roses de Philippe.

« Le jeune de la Roche lui tendit la main ; la mignonne petite fille lui adressa un sourire gracieux.

« — Mais où donc est son frère ? reprit la comtesse ; on m'a dit que ce pauvre homme avait laissé deux fils ; et si j'en prends un pour être le compagnon de mon Henri, je veux du moins choisir.

« Le paysan me désigna du doigt.

« — Quoi ! ce monstre ? s'écria la dame en reculant d'horreur.

« Ses enfants poussèrent des cris d'effroi.

« — Mon choix est fait, dit elle, j'emmène Philippe et j'aurai soin de sa fortune.

« Le soir même la pitié du paysan s'était lassée ; il me renvoya de chez lui. »

Pendant ce récit, les voyageurs s'étaient rapprochés de la mer, et ils commençaient à gravir une hauteur qui dominait l'*Anse-aux-Épaves*. André s'arrêta tout à coup et prêta l'oreille; des clameurs lointaines s'élevaient au milieu du silence de la nuit.

— Sûrement les douaniers ont fait quelque découverte, dit-il enfin; de l'autre côté de ce rocher il se passe quelque chose d'extraordinaire.

— Continuez, oh ! continuez votre récit ! murmura l'un des voyageurs sans remarquer l'inquiétude du guide.

André reprit d'une voix étouffée :

— Je mendiai pendant quelques jours, repoussé le plus souvent ou accueilli avec dédain. Enfin pour un moment le sort parut devoir m'être plus favorable. Mon frère, par sa gentillesse et son esprit, avait su déjà se faire aimer de la comtesse et de ses enfants, il ne m'avait pas oublié. Il intercéda pour moi, il pleura, il supplia, si bien que sa bienfaitrice consentit à me prendre au château, non pas

comme Philippe, pour être le compagnon des études et des plaisirs de son fils, mais pour servir de scribe, tout jeune que j'étais encore, à son intendant. C'était presque de la domesticité, mais j'étais sûr de manger du pain.

« Philippe, comme je vous l'ai dit, était le compagnon, presque l'égal du jeune Henri de la Roche; cet enfant mourut dans un âge encore fort tendre. La comtesse était inconsolable, mais bientôt l'affection qu'elle avait eue pour son fils se reporta sur mon frère, qui le lui rappelait sans cesse. On conserva à Philippe le même précepteur; on se plut à orner son esprit de toutes les connaissances, de tous les talents. Sa mère adoptive le comblait de caresses; elle était fière de ses perfections, de ses progrès, comme une véritable mère.

« Pendant ce temps, moi, sombre et morose, je fuyais les regards, hostile à tous, même à mon frère. Cependant il avait obtenu pour moi une grande faveur; c'était la per-

mission de partager les leçons de sciences et de langues qu'on lui donnait. L'étude devint pour moi, comme du temps de mon père, mon unique ressource, mon unique consolation ; je travaillais en silence et toujours seul, sans que personne se doutât des connaissances que j'avais acquises.

« Cependant nous n'étions plus des enfants, et je voyais chaque jour mademoiselle de la Roche. C'était une belle et gracieuse jeune fille, douée de ces qualités brillantes qui excitent l'admiration jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à l'amour. Dans la retraite où je vivais, tout était parfumé de la poésie qu'elle répandait autour d'elle. Le jour, j'apercevais sa robe blanche dans le jardin, ou bien les accents de sa harpe, les accents de sa voix mélodieuse parvenaient jusqu'à moi dans ma petite chambre écartée... Je ne voyais qu'elle dans mes rêves ; sa pensée me poursuivait jusque dans mon sommeil. Je l'aimai ! oh ! je l'aimai comme un insensé. Moi, pauvre créature hideuse, j'osai regarder furtivement

cette vierge divine à qui je n'inspirais que de l'épouvante.

« Je souffris longtemps, je souffris beaucoup, et cependant ce n'était rien encore : il fallait que cet odieux bonheur de mon frère vînt augmenter ma rage. Philippe aussi aimait d'amour cette ravissante jeune fille ; mais, plus heureux que moi, il était aimé ; plus heureux que moi, il avait l'espérance. Une fois (oh ! je m'en souviendrai toute ma vie) j'étais dans une salle obscure où je travaillais ; eux étaient dans un boudoir voisin ; ils parlaient à demi-voix, ils causaient d'amour partagé, de mariage ; il me fallut fuir, fuir sur-le-champ, quitter le château, quitter le pays, m'en aller bien loin, car je les eusse tués... »

Les émigrés tressaillirent tous deux.

— Je vous épouvante, messieurs, reprit André avec un sourire amer ; voilà ce que c'est que de demander l'histoire d'un malheureux paria tel que moi !

Il continua :

— Depuis ce moment ma vie a été obscure et misérable; quand j'eus quitté le château, j'errai longtemps sans savoir à quel parti m'arrêter. Après bien des traverses, le hasard me poussa dans le village qui est ici tout près; un maître d'école qui l'habitait m'offrit de l'aider dans ses modestes fonctions et j'acceptai. A sa mort j'obtins la faveur de lui succéder. J'ai choisi pour compagne de ma solitude une femme ignorante et grossière, peu remarquable elle-même par sa beauté; j'ai été la chercher au sein de la plus profonde misère, afin qu'elle n'ait jamais à se plaindre de m'avoir beaucoup sacrifié. Mon seul plaisir est de venir, aussitôt que mes occupations me le permettent, me promener dans ces endroits déserts. Je me trouve à l'aise en présence de cette grande et sublime nature qui, elle du moins, ne m'a jamais reproché ma laideur.

André avait terminé son récit; on continuait à gravir avec ardeur la falaise derrière laquelle on devait trouver l'*Anse-aux-Épaves*.

Des clameurs confuses, mêlées à des détonations d'armes à feu, se firent entendre plus distinctement.

André écouta de nouveau.

— Attendez-moi ici, dit-il enfin, et restez dans une immobilité complète jusqu'à mon retour. Je vais me mêler aux douaniers; j'espère encore qu'il s'agit seulement d'une affaire de contrebande, et que cette alerte ne vous concerne en rien.

En disant ces mots il gravit rapidement la falaise en s'aidant des herbes et des arbustes qui croissaient çà et là, et il disparut bientôt derrière la crête du rocher. Les coups de feu, les cris redoublèrent; au bout d'un moment une ombre se glissa silencieusement vers les deux étrangers; c'était le maître d'école.

— Que Dieu vous protége, messieurs! dit-il; la barque qui vous attendait vient de tomber au pouvoir des douaniers.

— Ah! nous sommes perdus!... André, sauvez-nous!

Et le jeune voyageur, qui venait, pour la

première fois de la soirée, de faire entendre sa voix, tomba évanoui sur la verdure.

Le maître d'école se redressa brusquement; sous son large chapeau ses yeux dardaient la flamme.

— Qui a parlé? s'écria-t-il; cette voix!... c'est une femme... c'est... Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'autre voyageur, qui êtes-vous donc?

— Ton frère! s'écria l'émigré.

En écartant son manteau, il montra à André des traits bien connus d'un beau jeune homme, richement vêtu.

André ne fit pas un mouvement pour ouvrir les bras à son frère. Philippe écarta encore le manteau de son compagnon et laissa voir un visage pâle et délicat.

— C'est Julie! c'est la femme que j'aimais, que tu as aimée aussi, frère. Depuis ton départ, je l'ai épousée; la comtesse est morte. Je suis moi-même comte de la Roche; j'ai acheté une de ces charges qui anoblissent, et j'ai pris le nom de ma femme. André, j'ai

été bien heureux, et toi tu as bien souffert; mais maintenant les rôles sont changés. C'est moi qui implore ; sauve-la ! sauve-nous ! nous sommes à ta merci!

— Et c'est Philippe! l'heureux Philippe, qui est là, à mes pieds! dit André avec une amère ironie.

— Qui vive? cria une sentinelle du haut du rocher.

— Nous allons être reconnus ; frère, aie pitié de nous !

— Qui vive ? cria la sentinelle.

Au même instant un coup de fusil partit au sommet du rocher et le douanier appela aux armes. Des cris confus lui répondirent.

Philippe était aux genoux de son frère ; la belle Julie de la Roche, toujours évanouie, restait étendue sur le gazon. André, sombre et muet, contemplait cette scène avec un sang-froid effrayant.

— André, ils vont venir, répétait Philippe avec angoisse ; ils nous ont vus, j'en suis sûr. André, il y va de l'échafaud pour elle et pour

moi; sauve-nous. Je n'ai jamais été cruel pour toi, frère; j'ai plaint ton sort du fond de mon âme. Souvent la pensée de tes souffrances est venue troubler mon repos, ma prospérité. Après ton brusque départ, je t'ai fait chercher partout pour t'offrir des secours et des consolations; tu l'as dit, André, je ne suis pas méchant, je t'aimais, je t'aime encore; oh! sauve-nous.

Les voix de douaniers se rapprochaient; des ombres s'élevaient une à une sur la hauteur et disparaissaient dans le chemin creux qui conduisait au bas de la falaise.

— André, reprit le comte éperdu en montrant à son frère la jeune femme qui commençait à reprendre ses sens, tu ne seras pas assez cruel pour laisser périr cette charmante créature, la fille de notre bienfaitrice, ta sœur! Regarde, oh! regarde comme elle est belle!

— Elle l'est trop, répondit l'impitoyable André.

—Par ici! par ici! s'écrièrent les douaniers,

qui venaient de découvrir les voyageurs.

— Frère, sauve-nous! reprit Philippe à voix basse.

— Au nom de votre père, que vous avez tant aimé ! ajouta la comtesse en élevant vers lui ses mains tremblantes.

Cette prière produisit sur le maître d'école un effet électrique.

— Cette femme a frappé juste, dit-il brièvement. Ce ne sera pas vainement qu'on aura invoqué le nom de celui qui a été mon seul ami sur la terre... Suivez-moi donc.

Il était temps. Au moment où André achevait ces paroles, les gens qui les cherchaient étaient déjà près d'eux. Prompt comme l'éclair, il saisit la comtesse dans ses bras nerveux, fit signe à Philippe, et tous les trois s'élancèrent dans un ravin obscur où ils disparurent; puis ils gagnèrent un bois voisin et ils entendirent les cris impuissants des douaniers qui avaient perdu leurs traces.

— J'espère que je n'ai pas été reconnu, dit André en déposant son fardeau au pied

d'un chêne séculaire qui projetait une ombre épaisse autour de lui. Il importe à votre sûreté que les gardes-côtes de Sainte-Marie ne sachent pas qui j'étais.

Il passa la main sur son front et aspira lentement l'air balsamique de la nuit. Puis il chercha la main de Philippe et il lui dit de cette voix déchirante d'un fou furieux qui, au moment où il sort de son accès, s'aperçoit qu'il a cruellement frappé une personne chère:

— Il faut me pardonner, frère, si un moment je me suis abandonné à l'idée d'une basse et horrible vengeance. Cette existence de paria, ces souffrances continuelles m'aigrissent quelquefois, me rendent bizarre, cruel, inexplicable. Il y a des instants où je me sens une haine frénétique contre tout ce qui est beau, tout ce qui est heureux, tout ce qui me rappelle mon infortune et ma laideur... Mais cette rage impuissante tombe vite; puis je pleure, frère, je pleure comme maintenant, car je ne suis pas né mauvais, et ma haine n'est que du désespoir.

— André, je te pardonne et te plains, dit Philippe avec douceur.

Puis il ajouta :

— André, cette pauvre femme est épuisée de fatigue et d'émotions; elle a besoin de repos. Frère, où vas-tu nous conduire?

— Chez moi : je vous cacherai à tous les regards, et demain peut-être j'aurai les moyens de vous faire embarquer.

— Merci, André, mais ta maison est-elle un refuge sûr?

— Plus sûr que ces bois; dans quelques instants ils vont être parcourus dans tous les sens par les douaniers, et peut-être leurs chiens nous suivront-ils à la trace. Philippe, on sait que des personnages importants devaient s'embarquer dans le bateau qui vient de tomber au pouvoir des gardes-côtes; on va se mettre à votre poursuite : le seul moyen de vous sauver est de gagner le village. Celle que j'ai prise pour compagne est une fille simple et honnête; elle ne vous trahira pas; d'ailleurs, elle ne connaîtra pas nos liens de

parenté et je sais le moyen de m'assurer de sa discrétion.

Ils se levèrent tous ensemble et commencèrent à marcher dans la direction de Sainte-Marie. Pour la seconde fois de la soirée, André voulut prendre la main de madame de la Roche afin de la guider dans l'obscurité ; mais il la sentit frissonner à son contact, et il s'éloigna aussitôt en poussant un profond soupir.

Ils sortirent du bois, et ils aperçurent bientôt des lumières qui brillaient à quelque distance. Des aboiements, les mugissements des bestiaux attardés qui rentraient à l'étable, les chants de quelques pêcheurs qui travaillaient encore devant leurs portes à raccommoder leurs filets pour le lendemain, annoncèrent le village de Sainte-Marie.

II

LA FEMME D'ANDRÉ.

André conduisit ses hôtes à une petite maison située sur la lisière du bourg. Une vieille enseigne de bois, dont l'inscription était presque effacée par le temps, se balançait à une tringle de fer au-dessus de la porte. Cette maison n'avait qu'un étage, comme celles du voisinage, et sa position solitaire semblait la rendre tout à fait propice à servir de refuge à des proscrits. Le plus profond silence régnait alentour; cependant un mince

filet lumineux qui s'échappait par une fissure de la porte et tombait sur les feuilles jaunies d'une vigne sauvage indiquait qu'elle était habitée et qu'on veillait encore au dedans.

André pria Philippe et la comtesse de s'arrêter sous un antique marronnier où les enfants qui fréquentaient son école venaient prendre leurs ébats ; puis il s'approcha de la maison et frappa un coup léger.

La porte s'ouvrit aussitôt, et une femme d'environ vingt-cinq ans se montra sur le seuil. Elle était vêtue en paysanne normande, avec le corset rouge et la haute coiffe de linon. Sans être jolis, ses traits ne manquaient pas de fraîcheur ; mais je ne sais quoi de lourd et d'épais dans son visage, dans sa contenance, dans ses manières, faisait reconnaître la fille de la campagne avec toute son ignorance et sa rudesse primitive. Dès qu'elle eut aperçu le maître d'école, elle devint pourpre de colère, et s'écria en patois :

—Vous voilà donc enfin, coureur que vous

êtes ! C'est bien le moment d'aller vous promener sur la grève comme un contrebandier, quand je vous attends pour souper ! Est-ce que vous comptez ainsi toutes les nuits battre la campagne ? Je vous préviens que cela ne me plaît pas, quoique, peut-être, ajouta-t-elle d'un ton plus bas, vous ayez raison de choisir pour sortir le temps de l'obscurité ; au moins personne ne vous voit !

— Taisez-vous, Marianne, taisez-vous, dit André d'un ton bref.

— Et si je ne veux pas me taire, moi ! s'écria la paysanne avec emportement. Vous savez bien parler le beau langage, mais vous ne me fermerez pas la bouche. Allez, allez, je suis assez malheureuse d'avoir épousé un homme comme vous, sans que vous m'empêchiez encore de me plaindre quand cela me convient ! Croyez-vous donc que j'aurais manqué d'épouseurs ? J'avais d'abord le petit Jean, le fils du pêcheur, et puis encore Jérôme Dupré, le douanier, un joli garçon vraiment...

— Silence, vous dis-je! répéta André d'un ton impérieux en invitant les étrangers à s'approcher.

Marianne n'était pas sans doute décidée à cesser de sitôt ses reproches; mais la présence de ces deux personnes inconnues, que son mari introduisait dans la maison, lui coupa la parole. Elle ouvrit de grands yeux étonnés et obéit machinalement avec cette espèce d'ahurissement des campagnards pour tout ce qui est nouveau et inattendu.

La pièce où pénétrèrent les arrivants semblait servir de classe au maître d'école. Des bancs étaient disposés alentour, dominés par un immense fauteuil de bois qui avait sans doute appartenu aux prédécesseurs d'André. Dans le fond, une porte conduisait à la chambre à coucher; à côté de cette porte quelques planches couvertes de livres choisis dénotaient dans le propriétaire de ce réduit des habitudes d'étude et de méditation. Au milieu de la pièce, une petite table sans nappe était garnie de deux assiettes de faïence et

de deux couverts d'étain ; un pot de cidre, un pain rond, quelques poissons formaient le menu du repas destiné au maître d'école et à sa bruyante moitié.

Le comte et la comtesse de la Roche se laissèrent tomber sur des siéges.

—Voyez-vous ces messieurs, Marianne? dit André en montrant à sa femme les deux étrangers ; ce sont d'anciens amis que j'ai retrouvés et que j'ai sauvés d'un grand danger. Ils peuvent être forcés de rester ici un jour ou deux, et il faut, entendez-vous bien? il faut que personne au monde ne soupçonne leur présence ici.

— Mais si Jérôme...

— Il faut surtout que Jérôme le douanier ignore qu'il y a chez moi des étrangers. Ce serait un péché, un grand péché, Marianne, de le lui apprendre ; rappelez-vous cela.

La superstitieuse paysanne balbutia une sorte de promesse.

— Et maintenant, reprit-il, hâtez-vous d'ajouter quelque chose à votre souper, si

c'est possible, et de faire un peu de feu. Jamais vous n'avez trouvé une meilleure occasion de montrer du zèle et de l'activité.

En disant ces mots, il alla s'assurer que la porte extérieure était bien fermée, et revint s'asseoir à côté de Philippe et de Julie. Il leur jeta un regard triste et humilié; cette femme semblait lui peser comme un remords.

Cependant Marianne, après avoir reçu ces différents ordres de son mari, ne semblait guère disposée à les exécuter. Le premier moment passé, l'instinct acariâtre et surtout l'avarice semblèrent l'emporter sur les recommandations de son mari.

— Ah çà! André, vous voulez donc nourrir tous les gens que vous ramassez à droite et à gauche? reprit-elle avec colère. Chaque jour vous m'amenez quelqu'un: tantôt ce sont de pauvres naufragés, tantôt des mendiants, des gens qu'on ne connaît pas! Vous croyez-vous assez riche pour faire ainsi le généreux? Vous devez savoir pourtant que l'école ne va pas. Vous prenez pour rien les enfants dont

les parents ne peuvent payer, et le peu d'argent que vous gagnez vous l'employez à acheter des livres. Si maintenant vous vous mettez à loger les passants...

André rougissait et pâlissait tour à tour, Philippe se leva et dit à Marianne :

— Si vous consentez à recevoir le prix de votre hospitalité, madame, vous n'aurez pas à vous plaindre de nous. Seulement, par pitié, ayez soin de cette jeune dame !

Marianne ne comprenait pas encore comment la mince et frêle personne en costume d'homme qu'on lui désignait pouvait être une femme ; mais elle comprit mieux la pièce d'or que Philippe lui avait glissée et elle fit une profonde révérence.

En même temps Philippe sentit une grosse larme tomber sur sa main, et André laissa échapper un sanglot douloureux.

Marianne, stimulée par l'or et saisie tout à coup de ce respect que le pauvre ne peut s'empêcher de ressentir pour le riche, se mit à l'œuvre avec autant de bonne volonté

qu'elle avait montré auparavant de répugnance et de mauvaise humeur.

Madame de la Roche fut transportée dans la chambre voisine, où elle ne tarda pas à trouver ce sommeil lourd qui résulte d'une fatigue extrême. Quant à Philippe, malgré ses angoisses, il consentit à prendre part au repas que Marianne était en train de préparer. A force de raisonnements, André paraissait être parvenu à faire rentrer un peu d'espérance dans le cœur de son frère, quand tout à coup une voix joyeuse qui chantait une chanson de marinier se fit entendre près de la maison ; puis deux ou trois coups furent frappés sans façon à la porte. Philippe pâlit, André lui-même laissa échapper un geste d'inquiétude. Marianne seule conserva sa tranquillité et dit avec une satisfaction naïve :

— Ah ! ah! voilà Jérôme Dupré qui vient causer un peu, comme il fait chaque soir, et nous apporter des nouvelles.

— Quel est cet homme? demanda le comte.

— Un jeune douanier, répondit André

avec un embarras visible, le plus rusé des gardes-côtes ; je crains...

— Holà donc ! dit une voix au dehors ; vous n'êtes pas couché pourtant, M. André... Eh bien ! Marianne, ne voulez-vous pas entendre les grandes nouvelles que je viens vous apprendre ?

— Il est bien tard, M. Jérôme ! dit André à travers la porte.

— Ouvrez donc, Marianne ! reprit-on sèchement.

Un nouveau coup plus violent se fit entendre. Marianne se leva ; son mari voulut la forcer à se rasseoir ; mais une influence mystérieuse sembla la pousser à obéir aux injonctions de la personne qui s'annonçait avec si peu de retenue. André n'eut que le temps d'entraîner son frère dans la chambre voisine, où était déjà la comtesse, et au même instant la porte s'ouvrit.

Celui qui entra était un jeune homme de belle taille, au visage un peu sournois, quoique toujours souriant. Il était en uniforme et

portait un fusil sur l'épaule, comme s'il venait de faire quelque expédition relative à sa profession semi-militaire, semi-commerciale. Il jeta un regard inquisiteur autour de lui :

— Bonsoir, voisin, dit-il d'un ton jovial, en laissant tomber la crosse de son fusil à terre et en s'appuyant sur la pointe dans l'attitude d'un soldat au repos ; eh bien! eh bien! vous ne savez donc pas d'où tourne le vent ce soir? Vous êtes là tranquilles tandis que tout le village est sur la côte...

— Et que nous importe! dit le maître d'école.

— Entrez, entrez, Jérôme, dit à son tour Marianne avec empressement; venez nous conter cela... Vous prendrez un verre de cidre avec nous... Pauvre garçon, vous avez couru, j'en suis sûre! Voyez donc comme il est trempé de sueur!

En même temps elle lui présenta un verre rempli jusqu'au bord de la boisson favorite des Normands. André jeta à sa femme un

regard rempli de colère et de menace, mais la paysanne ne comprit pas.

— Eh mais ! est-ce que l'on m'attendait ici ? reprit le douanier avec un gros rire qu'il voulait rendre malin, en examinant la table; trois couverts ! vraiment, si l'on n'avait pas tant tardé à m'ouvrir lorsque j'ai frappé, j'aurais cru qu'il y en avait un pour moi.

André sentit le besoin de donner le change aux soupçons que laissait entrevoir le jeune douanier.

— A votre service, Jérôme, dit-il avec effort ; ce couvert était destiné à notre voisin Grandier ; mais...

— Allons, mettez-vous là, Jérôme, ajouta Marianne avec précipitation en avançant une chaise.

Le front d'André s'était froncé ; de terribles soupçons venaient de s'élever dans son esprit ; mais sa femme ne voyait et n'entendait que Jérôme depuis qu'il était entré dans la maison. Cependant il fallait se contenir, il le fallait à tout prix. La vie de Philippe et

de la comtesse dépendait peut-être de sa modération et de sa patience.

— Que s'est-il donc passé du côté de la baie? demanda-t-il pendant que Marianne s'empressait de placer devant le douanier le morceau le plus friand du souper.

Jérôme s'était attablé après quelques difficultés. Il répondit la bouche pleine :

— Des émigrants, M. André, toujours des émigrants! Un prince et une princesse déguisés devaient s'embarquer cette nuit dans l'Anse-aux-Épaves, je les ai dépistés ; barque, rameurs, j'ai tout confisqué comme de véritables marchandises de contrebande. Ce n'est pas là l'embarras, les drôles qui étaient dans le bateau se sont défendus comme de vrais loups de mer. Il y avait surtout un bonhomme en cheveux blancs et qui m'avait tout l'air d'un domestique de bonne maison ; il a voulu résister ; mais son affaire n'a pas été longue, je lui ai envoyé une balle dans ses œuvres vives; et, ma foi...

Un cri étouffé partit de la pièce voisine.

— Qu'est-ce cela? demanda le douanier avec défiance.

— Rien. Le vent qui fait gémir le volet.

Après un moment de silence, le douanier reprit d'un air fanfaron :

— Oui, ma foi, nous avons eu du mal à nous emparer de cette coquille de noix, et pour ma part j'ai été sur le point de recevoir un coup de pistolet à bout portant.

— Oh ! mon Dieu ! dit Marianne avec terreur.

— Rassurez-vous, Marianne, dit Jérôme en souriant, le pistolet n'a pas pris feu, et j'ai jeté à terre d'un coup de crosse celui qui m'avait attaqué.

Il se passait dans le cœur d'André une lutte sourde et douloureuse. Cependant il reprit avec un calme apparent :

— Et ce prince et cette princesse, comme vous les appelez, sait-on...?

— Je les ai vus pendant que j'étais de faction à la cime du rocher Rouge ; ils couraient ...me si le diable les emportait, et ils ont

gagné le bois. Eh bien ! M. André, vous me croirez si vous voulez, mais les chiens qu'on a mis sur leurs traces nous ont conduits tout droit devant cette maison, et là ils se sont arrêtés...

Le maître d'école s'agita sur sa chaise et dit d'un ton insouciant :

— C'est moi sans doute que vos chiens ont suivi à la piste ; j'ai justement traversé le bois pour rentrer chez moi.

— Quoi qu'il en soit, reprit le douanier, il ne serait pas impossible qu'on vînt ici faire une perquisition cette nuit même, et c'est pour vous épargner, monsieur, ainsi qu'à cette bonne Marianne, l'embarras d'une surprise, que je suis venu vous avertir.

— Et je vous en remercie mille fois, Jérôme, dit la femme du maître d'école.

— C'est bien, ajouta André ; mais puisque notre tranquillité doit être troublée, vous ne devez pas trouver mauvais que nous désirions être seuls en attendant les perquisitions officielles.

— Cela veut dire que je vous ennuie et que vous me mettez à la porte, dit le jeune homme d'un ton insolent en s'essuyant la bouche ; à merveille, voisin ! Et vous, Marianne, continua-t-il en se tournant vers la femme du maître d'école, est-ce que vous me chassez aussi?...

Elle hésita un instant.

— Oh ! non, non, Jérôme ! s'écria-t-elle.

— Et moi je vous ordonne de sortir sur-le-champ de chez moi, misérable ! s'écria André en laissant éclater sa rage longtemps contenue.

Il s'approcha du douanier les poings fermés, avec un geste menaçant. Jérôme leva la crosse de son fusil. Les deux adversaires étaient braves et robustes. Marianne se jeta entre eux et étendit le bras pour parer le coup dont son mari menaçait le douanier.

— Laissez-le, murmura-t-elle à voix basse, ou je dis tout.

Cette parole calma aussitôt la colère d'André. Il retomba sur son siége et eut à peine la force de répéter :

— Sortez !

— Eh bien ! je sortirai, dit le douanier avec une grossière ironie ; mais je ne quitterai pas seul votre maison. Marianne, continua-t-il en se tournant vers la paysanne, qui se tenait près de lui comme pour le protéger, vous m'avez dit souvent que la vue de cet homme était pour vous un supplice, que le jour où je vous le permettrais, vous l'abandonneriez pour venir avec moi, quand même tous les juges de la terre voudraient vous en empêcher !

— Je vous l'ai juré sur la croix, dit la Normande.

— Venez donc, Marianne, et si vous ne pouvez plus porter de belles robes et des fontanges comme maintenant, au moins vous n'aurez plus nuit et jour devant vous cette épouvantable figure.

André resta immobile; Marianne l'examina un moment, puis elle prit sa cape et se disposa à suivre Jérôme. Celui-ci regardait avec fierté la docilité de cette femme.

Enfin le maître d'école posa la main sur le bras de Marianne en lui disant d'une voix profondément altérée :

— Un prêtre nous a unis ; si vous me quittez, vous serez damnée.

Elle ne répondit rien ; mais elle baissa la tête avec une sorte de résignation.

— Marianne, reprit André doucement, je n'ai jamais été dur envers vous ; je vous ai laissée maîtresse de vos volontés ; j'ai eu pour vous une confiance sans bornes, et vous en avez abusé. Je vous demande seulement de ne pas me déshonorer aux yeux de tout le village. Songez que l'homme que vous me préférez est ivrogne, brutal, libertin...

— Il est si beau ! soupira-t-elle.

— Marianne, ne me désespérez pas ; savez-vous que je serais capable de vous tuer ?...

— Eh bien ! tuez-moi, s'écria la paysanne avec un éclat de désespoir ; au moins je ne verrai plus.

— Ah! c'est trop! dit le maître d'école.

Il poussa un sourd rugissement. La jeune femme, sans le regarder, prit le bras de Jérôme et voulut s'éloigner.

— M. André, dit le douanier d'un ton insultant en ouvrant la porte, cette femme ne pouvait vous appartenir que par force ; elle ne vous aimait pas. C'était moi, moi seul qu'elle aimait. quand son père et surtout la misère l'ont obligée à vous prendre pour mari. Elle travaillera à la terre s'il le faut, elle vivra de pain noir et d'eau comme par le passé, et ce sort misérable lui plaira plus encore que de partager votre aisance.

Puis il ajouta en baissant la voix :

— Adieu, M. le maître d'école; s'il y a des lois qui puissent forcer Marianne à revenir près de vous, il y en a aussi qui punissent ceux qui donnent asile à des émigrés, et peut-être ce soir vous l'apprendrez à vos dépens!

André ne sembla pas comprendre ces paroles. La porte s'était refermée et le bruit des

pas avait cessé de se faire entendre, qu'il était encore plongé dans le même anéantissement moral. Il restait écrasé sous le poids de la honte, de la colère et de la douleur.

— André! murmura quelqu'un près de son oreille.

Il leva lentement la tête et vit, debout devant lui, le comte et la comtesse couverts de leurs manteaux comme s'ils se disposaient à partir.

— J'ai tout entendu, dit Philippe.

André se couvrit le visage de ses deux mains :

— Une femme que j'avais été prendre dans la fange d'une étable! murmura-t-il; ce paysan, ce fanfaron, ce fou n'a eu qu'un mot à dire et elle l'a suivi... Elle l'a suivi au premier appel, sans regarder derrière elle, en me maudissant!... Et l'on veut que je sois bon!...

— Frère, as-tu oublié sa menace ? Ils vont venir...

André réfléchit quelques secondes.

— Tu as des armes et de l'or? dit-il enfin.

— Oui.

— Donne-moi ta bourse et un pistolet.

Philippe lui remit ce qu'il demandait.

— Que veux-tu faire?

— Frère, dit le malheureux André d'un ton solennel, dans ma funeste condition au sein de l'humanité, je n'ai que deux partis à prendre, le crime ou le dévouement... Je vais me dévouer pour toi; dans quelques heures, vous serez en sûreté à bord du vaisseau anglais, ou il y aura du sang versé, et la justice humaine pourra me condamner avec vous. Suivez-moi...

Philippe voulut questionner son frère, mais il y avait quelque chose de si grave dans les manières du maître d'école, que le comte et la comtesse obéirent sans résistance. Ils sortirent de la maison, et s'avancèrent au milieu de l'obscurité avec précaution. Bientôt on arriva à une cabane de pêcheur.

— Attendez-moi ici, dit André.

Il entra dans la maison et reparut bientôt accompagné d'un vieillard en costume de marin.

— Durand, lui dit-il d'un ton bref, j'ai instruit tes enfants sans rien exiger de toi, parce que tu étais pauvre ; je t'ai même donné quelque argent quand tu as été malade...

— C'est vrai, M. André.

— Veux-tu gagner cette bourse? Elle est pleine d'or.

— Ce n'est pas de refus, dit le pêcheur ; que faut-il faire ?

— Il faut conduire ces voyageurs jusqu'au vaisseau anglais qui stationne dans la baie, et cela malgré les douaniers.

— Des émigrés ! Je ne ferai jamais cela, dit le vieillard.

— Tu le feras, ou tu es mort !

Et André appuya son pistolet sur la poitrine de Durand.

— Oh ! grâce ! murmura la comtesse effrayée.

— Durand, continua André sans faire

attention à cette interruption, ces deux voyageurs sont de ma famille... Je suis dans une position désespérée, où je ne reculerais pas devant un meurtre pour les sauver... Fais vite!

Le ton ferme et décidé imposa au vieux marin; tout habitué qu'il était à braver le danger, il fut effrayé peut-être pour la première fois. Il se laissa conduire jusqu'au bord de la mer dans une crique écartée où était sa barque. Elle fut bientôt mise à flot.

— Si tu pousses un cri, si tu fais un signe pour donner l'éveil aux gardes-côtes, répéta André, tu es perdu!

Il se plaça aux côtés du pêcheur, qui avait pris sa rame. Il ne le perdit pas de vue d'une seconde; sa main ne cessa de le menacer du pistolet pendant que la barque s'éloignait de la rive.

Au jour naissant, les voyageurs arrivèrent au vaisseau anglais, où le comte et la comtesse étaient attendus depuis la veille. André

jeta la bourse au vieux marin, et il dit à son frère et à sa sœur :

— Vous voilà sauvés ! Adieu, Philippe, adieu, madame, souvenez-vous du pauvre André !

Il voulait s'éloigner. Philippe lui saisit la main.

— André, que vas-tu faire ?

— Je ne sais.

— Cet homme, au retour, t'accusera d'avoir favorisé notre fuite... Le lâche abandon de ta femme a rompu les liens qui t'attachaient à ce village : reste avec nous !

— Que dis-tu ?

— Oh ! oui, oui, restez avec nous ! s'écria la comtesse, qui saisit la main d'André, et qui cette fois la serra avec enthousiasme. André, nous ne vous connaissions pas ; nous ne savions pas tout ce qu'il y avait d'héroïsme dans votre cœur. Restez avec nous, c'est moi qui vous en prie !

Ces marques d'affection, les premières qu'André recevait de la fière Julie de la

Roche, lui arrachèrent d'abondantes larmes.

— Comment supporterai-je l'image de votre bonheur? dit-il en sanglotant.

Le vieux pêcheur s'éloigna du vaisseau, mais seul.

III

LE SOLITAIRE.

Au commencement de l'empire, quand le calme fut rétabli à l'intérieur de la France, le comte Philippe de la Roche eut part aux faveurs qui rallièrent à la nouvelle cour une partie de l'ancienne aristocratie. Sans doute sa noblesse à lui n'était pas d'excellent aloi, puisqu'il la devait à une charge vénale sous l'ancien régime, et son titre n'avait pu lui être transmis par sa femme qu'entaché d'une

sorte d'illégalité. Mais il avait émigré, il hantait les salons du faubourg Saint-Germain, il portait un nom sonore et respecté, que ce nom lui appartînt à tort ou à raison; de plus, il avait cette prestance, cette grandeur de manières que Napoléon prisait tant dans les personnes qui l'approchaient, et ces avantages réunis lui avaient valu le titre de chambellan.

Cette charge, en lui donnant un rang officiel à la cour, l'obligeait à beaucoup de faste; mais les biens considérables de la famille de la Roche avaient échappé en partie à la tourmente révolutionnaire, et ils lui étaient échus par héritage. Philippe était donc riche, honoré, puissant. Son magnifique hôtel de la rue de Grenelle était le rendez-vous des notabilités politiques de cette époque. La comtesse, jeune encore, plus belle et plus recherchée que jamais, se distinguait par son élégance, son urbanité, son esprit, au milieu de tant de parvenues qui n'avaient pu cacher sous des titres pompeux leur tache originelle. Enfin, pour compléter le bonheur des deux

époux, ils avaient un charmant enfant, plein de santé et d'espérance, héritier futur de leur nom et de leur fortune.

Et pendant que toutes ces richesses, tous ces honneurs, toute cette prospérité semblaient devoir enivrer Philippe, parti de si bas et arrivé si haut, au sein même de cet hôtel, asile continuel des fêtes, des plaisirs, des causeries joyeuses, vivait dans une solitude profonde un homme sombre, mystérieux, dont le nom et le rang étaient un secret. Il habitait un petit appartement au second étage sur le jardin ; des persiennes épaisses, constamment fermées, n'y laissaient jamais pénétrer le grand jour. Là il occupait son temps avec des livres qu'on lui fournissait en abondance ; un vieux domestique était seul chargé de le servir, et gardait à son sujet le plus absolu silence. Chaque matin le comte, la comtesse, et même leur fils, le petit Alfred, allaient passer quelques instants près de l'inconnu. Ce mystère, après avoir pendant lque temps fait le sujet des conversations

dans les antichambres, avait fini par exciter la curiosité des personnes qui fréquentaient l'hôtel. Mais le comte et la comtesse, aux questions qu'on leur adressait, répondaient d'une manière évasive. D'ailleurs, l'homme du second étage semblait libre de ses actions ; on s'empressait de satisfaire tous ses désirs aussitôt qu'ils étaient formés, et la bizarrerie de son humeur, seule, paraissait être la cause de cette lugubre claustration.

Un jour il devait y avoir grande réunion à l'hôtel. Au milieu de l'agitation et du désordre que nécessitaient les préparatifs de cette fête, rien n'indiquait que l'habitant du second étage prît part à l'empressement commun. Retiré dans une chambre obscure où l'on pouvait à peine distinguer les objets, il restait à demi couché sur un canapé avec une sorte d'abattement maladif. Sa tête était appuyée sur sa main, son visage couvert par un vaste chapeau. A ses pieds, jouait un petit garçon pétulant et espiègle de la plus jolie figure du monde ; à quelques pas le comte Philippe,

assis dans un fauteuil, regardait distraitement les espiègleries de son fils. Une conversation paisible semblait engagée entre ces deux hommes.

— Ainsi donc, Philippe, continua André (car on a sans doute deviné quel était ce personnage étrange), le livre que je viens de publier sous le titre de : *Lettres d'un Solitaire*, a fait grand bruit dans le monde littéraire, et tous les bons esprits ont conçu la plus grande estime pour l'auteur anonyme de cet ouvrage?

— Oui, mon frère, le succès a dépassé toute espérance. Chacun a trouvé quelque chose à louer. Les femmes admirent dans ces lettres la mélancolie qui y domine et sont disposées à aimer celui qui a si bien dépeint les souffrances de l'âme ; les savants s'extasient sur la quantité de tes connaissances, les philosophes sur la profondeur de tes idées... Frère, je te savais bon, juste, généreux, je ne te savais pas encore homme de science et de talent !

— Dis-tu vrai, Philippe? demanda André tremblant de joie.

— Je ne te trompe pas, l'engouement s'en mêle; ton livre est à la mode, et c'est justice. André, continua le comte avec chaleur, pourquoi ne profites-tu pas de cette occasion pour te présenter franchement au monde avec le prestige qui s'attache à l'homme de cœur et de pensée? J'ai souvent conté ton histoire; toujours on a plaint ton sort, toujours on a manifesté le plus vif intérêt pour ta position exceptionnelle. André, n'est-il pas temps de quitter ce genre de vie triste et solitaire que tu t'es volontairement imposé? Consens enfin à paraître dans la société, où tu dois briller par tes lumières et tes qualités précieuses Frère, aie le courage de tenter une expérience!

André secoua la tête.

— Non, Philippe, il est trop tard; cette expérience, j'en suis sûr, tournerait contre moi. Que veux-tu? j'ai maintenant accepté mon malheur comme une nécessité; je n'ai plus

de ces accès de rage qui troublaient mon repos. En dehors du petit cercle que vous formez toi et ta famille, je suis seul, inconnu sur la terre; car, tu le sais, la femme coupable à qui j'avais donné mon nom vient de mourir misérablement au fond de son village de Normandie. Laisse-moi jouir de votre bonheur, sans le partager. Philippe, on ne se doute pas dans le monde que le plus souvent les brillantes fêtes que tu donnes sont destinées à amuser un frère triste et hideux, caché derrière une tapisserie, d'où il voit les figures souriantes, les toilettes qui brillent aux bougies, les diamants qui ruissellent sur les fronts purs, d'où il entend les sons harmonieux de l'orchestre, les propos charmants des danseurs!... Frère, cela me suffit; je ne veux pas risquer de faire s'envoler ce brillant et fol essaim en montrant au milieu de tes fêtes mon visage effrayant.

— André, dit Philippe, ta difformité est un ennemi que tu crois invincible parce que

tu n'as jamais osé l'attaquer. André, je t'en supplie, essaye encore...

— A quoi bon? répondit André avec amertume.

En ce moment l'enfant qui jouait près de lui se leva et demanda d'un petit ton boudeur :

— Mon ami André, quand donc verrai-je ta figure? Quand ôteras-tu ce vilain chapeau que tu gardes toujours devant moi?

— Jamais, mon enfant.

— André, reprit Philippe, pourquoi te contraindre en présence d'Alfred? Tu le vois presque tous les jours, et tu ne l'as jamais embrassé.

— Cet enfant me distrait dans ma solitude, il m'aime peut-être; je ne veux pas risquer de perdre l'affection de cet ange en lui montrant mes traits!... Mais tu te trompes, Philippe, ajouta-t-il plus bas en souriant, j'ai embrassé mon neveu bien des fois.

— Quand donc, mon frère?

— Quand il dormait.

— Toujours le même, dit le comte en

soupirant. Ce soir, tu verras sans doute la fête?

— Oui, de ma cachette ordinaire, répliqua André; sois heureux, frère; soyez heureux, vous tous que le sort a comblés de biens! Maintenant je ne suis plus jaloux.

Le soir, le magnifique appartement du comte de la Roche se remplit de monde; c'était une brillante cohue de femmes à la mode, de jeunes courtisans, d'hommes célèbres alors dans toutes les spécialités. Les ordres en diamants, les uniformes dorés, les robes lamées, les aigrettes de perles, produisaient un coup d'œil enchanteur à l'éclat des bougies.

Déjà la fête était dans tout son éclat; on dansait dans quelques salons; plus loin l'or roulait sur les tables de jeu. Le comte et la comtesse, fatigués d'avoir fait les honneurs de leur maison, se reposaient un moment dans un petit boudoir attenant aux appartements envahis par la foule. Là, en compagnie de quelques intimes, on causait au son

lointain de la musique. Il n'y avait dans ce petit cercle que des personnes graves craignant l'agitation et le bruit. La conversation avait pris des allures sérieuses. On parlait du livre en vogue, les *Lettres d'un Solitaire,* et chacun renchérissait sur son voisin pour louer cette œuvre littéraire. Les femmes surtout portaient leur admiration jusqu'à l'enthousiasme.

— Quel malheur! disait une jeune baronne, frêle, pâle et languissante, quel malheur qu'on ne puisse savoir ni le nom ni le rang de l'auteur de ce beau livre! Oh! je suis sûre qu'il a bien dû souffrir! Son ouvrage est écrit avec des larmes.

— Oh! oui, ma chère, il a bien souffert! dit la comtesse de la Roche, comme entraînée par ses souvenirs.

— Vous le connaissez donc, Julie?

— Très-peu, se hâta de répondre Philippe.

— Oh! vous me direz son nom! reprit la baronne avec chaleur; vous me le présenterez, n'est-ce pas, M. le comte?

— Il ne peut être présenté nulle part, madame ; quant à son nom, je ne vois aucun inconvénient à vous l'apprendre... Il se nomme André.

— André, répéta un des assistants en s'adressant à Philippe, n'avez-vous pas un frère, comte, qui porte le même nom? N'est-ce pas ce frère dont l'héroïque dévouement vous a sauvé en quatre-vingt-treize?

— C'est lui! s'écria madame de la Roche.

— Quoi! reprit la baronne en levant vers le plafond sculpté ses yeux languissants, ce M. André, le frère de votre mari, existe encore? C'est lui qui a écrit ces sublimes pages?

A ce nom d'André, le petit Alfred, qui avait voulu voir la fête, et qui, malgré son joli costume de satin, s'était endormi sur un canapé, s'éveilla et dit avec une mutinerie enfantine :

— Pourquoi n'est-il pas là, mon ami André? Pourquoi reste-t-il là-haut enfermé dans sa vilaine chambre obscure, au lieu de [illegible]ndre avec nous?

— Il est donc ici? demandèrent plusieurs voix.

— Voilà donc le secret de ce personnage mystérieux qui habite votre hôtel? dit un des amis du comte; nous avions tous entendu parler de cette histoire.

— Et pourquoi ne le voit-on pas? s'écrièrent quelques personnes; la compagnie d'un tel homme doit être pleine d'intérêt et de charme.

— Mais, vous le savez, dit le comte avec un embarras visible, la difformité de mon malheureux frère...

— Eh! que fait la difformité, M. le comte, reprit la jeune baronne, dont une rougeur passagère venait animer le visage pâle, quand on a écrit les touchantes *Lettres d'un Solitaire,* quand on peut invoquer dans sa vie des souvenirs tels que ceux dont vous nous avez parlé? Pour moi, continua-t-elle avec assurance, si je voyais M. André, malgré sa laideur, je lui dirais combien j'estime son caractère et sa personne, je le remercie-

rais des douces larmes qu'il m'a fait verser.

— Mon bon André, pourquoi ne vient-il pas? répéta le petit Alfred encouragé par la répétition continuelle de ce nom.

— Si je le voyais, moi, disait d'une voix rude un vieil officier général, je lui serrerais la main de la bonne manière, et je lui dirais en face qu'il est un brave homme, quand même il serait plus hideux que Belzébuth!

— Et moi je ferais de lui mon ami, ajouta un jeune artiste, élève de David.

— Oh! s'il pouvait vous entendre! dit la comtesse avec un soupir.

— Il a tout entendu, ma sœur, dit une voix vibrante.

Une porte secrète, pratiquée dans la tapisserie, s'ouvrit lentement, et André parut dans la salle. Quand il fut au milieu du cercle, il ôta son chapeau comme pour saluer, et montra son visage à découvert.

Un profond silence s'établit dans l'assemblée. La stupéfaction et le dégoût se peignirent sur tous les visages. Quelques dames

retinrent un cri avec peine et reculèrent leurs fauteuils. Philippe se leva et prit une main d'André :

— Je vous présente mon frère, dit-il avec assurance.

— Notre libérateur, notre meilleur ami, ajouta la comtesse en saisissant l'autre main.

Un silence morne et glacé continua à régner dans le cercle. André jeta autour de lui un regard plein d'une douce malice :

— Excusez-moi, messieurs, si un grain d'amour-propre et peut-être un peu de curiosité m'ont entraîné ici. Je le sais bien, je ne puis être dans cette brillante assemblée qu'un trouble-fête ; mais pendant que j'étais là, blotti dans ma cachette, ignoré, silencieux, prenant en secret ma petite part d'harmonie, jouissant de la gaieté et du bonheur des autres, j'ai entendu vos souhaits et j'ai voulu tenter l'expérience.

Il s'approcha toujours en souriant vers la baronne, si enthousiaste naguère, et qui,

dans ce moment, détournait la tête avec effroi.

— Je suis l'auteur des *Lettres d'un Solitaire,* madame.

La pauvre femme, toute honteuse, balbutia des paroles inintelligibles.

— Pardonnez-moi, madame, reprit-il, d'avoir détruit vos belles illusions sur l'homme dont vous chérissez l'ouvrage. Vous le voyez, il est encore plus malheureux que vous ne pensiez !

Quelques personnes, revenues de leur première impression, lui adressèrent des compliments froids et banals. André les écouta avec politesse, mais il ne pouvait s'abuser sur l'effet qu'il produisait. Les femmes surtout n'osaient le regarder en face.

— Frère, murmura-t-il à l'oreille de Philippe, je te l'avais bien dit !

En ce moment il aperçut le petit Alfred qui le regardait avec de grands yeux étonnés. Il se pencha vers lui et dit d'un ton affec-
x :

— Alfred, tu ne reconnais donc pas ton ami?

L'enfant se couvrit les yeux avec horreur. Cette fois la résignation d'André fut vaincue.

— Et lui aussi, reprit-il avec émotion ; de tous les coups, voilà le plus cruel !

Il fit un salut et allait sortir, quand le vieil officier général lui prit la main et lui dit en lâchant tout bas un juron militaire :

— Je l'ai dit et je le répète, malgré tout, vous êtes un brave homme, M. André.

L'infortuné le remercia du geste, et la porte secrète se referma sur lui. On s'aperçut alors que la comtesse et Philippe avaient les yeux pleins de larmes.

La nouvelle de cet incident se répandit bientôt parmi les invités. De petits groupes se formèrent, et on commença à chuchoter à voix basse ; les danses languissaient, les tables de bouillotte étaient presque abandonnées. Le comte et la comtesse, dissimulant leur émotion avec la facilité ordinaire des gens du monde, reparurent le visage riant,

et cherchèrent à ranimer la gaieté. Ils y étaient déjà parvenus en partie quand des cris sinistres retentirent dans l'hôtel. En même temps la foule commença à s'agiter en donnant des signes de terreur. Philippe, étonné de ce tumulte inattendu, en demanda la cause ; personne ne lui répondit. Il courut à un salon éloigné vers lequel se portaient les regards ; il n'eut pas besoin d'explication. Une bougie avait enflammé une draperie, et le salon était déjà tout en feu.

Alors ce fut un désordre, un fracas, une terreur inexprimables. On se précipitait vers l'escalier, on se heurtait, on s'écrasait. Des plaintes, des gémissements se faisaient entendre ; on s'appelait les uns les autres au milieu de la fumée épaisse qui remplissait l'appartement. Le feu gagnait avec une rapidité inconcevable les ornements et les tentures. Philippe lui-même sentit qu'il fallait fuir. Sa femme s'était évanouie dès la première alerte ; il la prit dans ses bras et l'emporta dans la cour.

une nouvelle scène de trouble et de

désolation s'offrit à ses yeux. L'espace était encombré de chevaux, de voitures, de laquais; chacun demandait son équipage pour fuir au plus vite le théâtre de l'incendie. L'égoïsme personnel et l'égoïsme de famille se montraient dans toute leur nudité. Chacun ne songeait qu'à soi et aux siens, oubliant le malheureux propriétaire dont la magnifique demeure devenait la proie des flammes. Au bout d'un quart d'heure, tous les appartements étaient envahis par l'incendie.

En ce moment la comtesse revint à elle; elle vit ce tableau funèbre, ces gens qui fuyaient, cette lueur terrible des flammes, son mari pâle et éperdu à ses côtés. Son premier cri fut le cri d'une mère :

— Où est Alfred? où est mon enfant?

Personne ne put lui répondre; le comte, tout occupé d'elle, avait oublié son fils. La mère voulait aller le chercher au milieu des flammes; Philippe la retint :

— Mon enfant! qui me rendra mon enfant? s'écria la pauvre femme.

— Moi ! dit une voix à côté d'elle.

André parut, il portait l'enfant sain et sauf, quoique évanoui, et le présentait en souriant à sa mère. Pour lui, il avait ses habits et ses cheveux brûlés ; ses mains étaient tachées de sang.

— André, vous êtes notre ange tutélaire ! dit la comtesse en le pressant sur son cœur.

André chancela et tomba mourant.

— Frère, frère, réponds-moi, dit Philippe en se penchant vers lui, es-tu blessé ?

— Adieu, Philippe ; adieu, ma sœur, dit l'infortuné. Je meurs content... Une poutre... au milieu des flammes... Soyez heureux ! Pauvre petit Alfred !

Et il expira.

Quelques personnes qui passèrent un moment après à côté du cadavre s'écrièrent :

— Oh ! qu'il est laid !

Ce fut là toute l'oraison funèbre du martyr.

FIN DU MARTYR.

LE RELAIS,

ANCIENNE COUTUME DE CHASSE.

Le soleil levant dorait les vieilles murailles du petit château de Laramière, situé en Poitou, au milieu d'un pays boisé et giboyeux. Laramière, dont il n'existe plus aujourd'hui que des ruines informes, était déjà, au temps de Louis XIII, époque à laquelle remonte ce récit, une assez pauvre habitation à demi ruinée pendant les guerres de religion. Elle consistait en une grosse tour ou donjon, de forme carrée, toute lézardée et croulante. Quelques masures groupées à l'entour for-[illegible]nt une espèce de cour d'honneur. Le

matin dont nous parlons, cette cour retentissait d'un vacarme assourdissant : c'étaient des piaffements de chevaux, des aboiements de chiens, et, par-dessus tout, des fanfares de trompe, capables de renverser les murailles déjà branlantes de la gentilhommière.

Celui qui sonnait ainsi était un grand et beau jeune homme vêtu en veneur, selon la mode du temps. Il avait la haute mine, l'air franc et joyeux d'un véritable chasseur. A cheval devant la porte principale de la tour, le fouet à la main, la trompe en sautoir, il s'évertuait à moduler le plus bruyant *réveil* qui soit sorti d'un cor de chasse, depuis le cor d'Astolphe, de fabuleuse mémoire. Enfin, à bout d'haleine, il se retourna vers une espèce de paysan qui couplait les chiens à l'entrée du chenil, et lui dit gaiement :

— Par saint Hubert! maître Jérôme, à quoi pense donc mon digne oncle, le chevalier de Laramière, de se lever si tard un jour de chasse au sanglier? Il m'a fait pré-

venir hier que l'on avait aperçu dans les bois de la Glandée le vieux *solitaire* dont nous recevons parfois la visite, et il m'a invité à venir le joindre ce matin avec mes chiens, pour l'aider à recevoir convenablement le vénérable voyageur... Je suis parti avant le jour de Veyrac où je demeure, à trois lieues d'ici ; dans un instant Pantaléon et la Jeunesse, mes deux piqueurs, vont arriver avec ma meute, et je trouve tout le monde endormi à Laramière... Sur ma foi de gentilhomme! j'ai la chair de poule, et mes cheveux se dressent sur ma tête... Aurais-je fait un voyage inutile? Le solitaire n'aurait-il pas jugé à propos de nous attendre?

—Le bon Dieu le sait! M. de Saint-Julien; cependant le père George est allé avec son limier faire le bois... nous aurons bientôt des nouvelles.

— A la bonne heure donc ! Mais alors, ou mon oncle a été pris d'un accès de goutte, ou il ne tient pas à sa réputation du plus intrépide chasseur de la province, pour avoir

ainsi la tête sur l'oreiller quand il devrait déjà être en selle !

— Hum ! monsieur, sauf le respect que je dois à M. le chevalier, il s'est couché un peu tard hier au soir ! Il avait bu plus d'une bouteille avec ce jeune étranger qui est arrivé dans la soirée...

— Un étranger à Laramière ! que me dis-tu là, imbécile ? C'est quelque veneur du voisinage que mon oncle aura invité à venir prendre part à la fête d'aujourd'hui !

— Un veneur, lui! répliqua le valet de chiens d'un air dédaigneux en couplant deux magnifiques limiers, véritables têtes de meute, ce gentilhomme n'est pas un veneur, aussi vrai que ce bon *Miraut*, que voici, se fera découdre aujourd'hui s'il parvient à joindre le sanglier, et que *Rustaut*, que voilà, sera dessolé ce soir si la bête se forlonge tant soit peu... Ce sont deux beaux élèves que nous avons là, monsieur !

Saint-Julien regardait d'un air distrait les élèves dont Jérôme semblait si fier, lors-

qu'une voix douce et flûtée l'appela à quelque distance. Il fit brusquement tourner son cheval ; sur le seuil de la porte de la tour, une fraîche et jolie fille, en costume du matin, c'est-à-dire en cornette et en jupon court, négligemment enveloppée d'une espèce de mante pour se garantir de l'air frais, l'invitait du geste à approcher. Saint-Julien mit pied à terre et s'avança vers elle avec empressement :

— Bonjour, cousine Manette, dit-il en l'embrassant, familiarité qu'autorisaient les usages du temps ; pardieu ! ce n'était pas votre gracieux minois que je comptais voir aujourd'hui le premier en arrivant à Laramière. Mon oncle vous a-t-il donc déléguée pour courre le sanglier à sa place ? Jamais plus jolie Diane chasseresse n'aurait suivi la piste d'un vieux miré, sur ma parole !

— Vous voilà bien gai et bien galant, cousin Julien, répliqua Manette avec une petite moue pleurnicheuse ! Ah ! si vous saviez...

- Eh bien ! quoi ? Rien ne m'étonnera

autant que de voir le chevalier de Laramière endormi quand on a sonné le *réveil* sous ses fenêtres, et quand un grand vieux sanglier a fait sa bauge à moins d'une lieue de lui !

— Il s'agit bien de chasse! Ah! Saint-Julien, j'ai passé une bien mauvaise nuit, et déjà avant le jour j'épiais de ma fenêtre votre arrivée... J'ai à vous apprendre que tous nos projets sont ruinés... Vous ne devez plus espérer d'obtenir ma main; car mon père l'a engagée à un autre... Eh bien ! homme sans âme, vous ne pleurez pas comme moi ?

En effet, elle versait un torrent de larmes.

— Je pleurerai volontiers, cousine Manette, si cela m'est possible toutefois, répliqua le chasseur d'un air tragi-comique ; seulement je ne serais pas fâché de savoir...

— Vous ne comprenez donc pas? M. de Chavigny, le fils de cet ancien ami de mon père, est arrivé hier soir au château, et il vient pour m'épouser... Mon père et lui ont

employé une partie de la nuit à causer de ce projet; tout est déjà convenu entre eux... Eh bien! monsieur, êtes-vous content? Nous ne devrons plus nous voir... jamais! On m'emmènera à Poitiers, à Paris, que sais-je? et je serai malheureuse, et je mourrai de chagrin...

Ici nouvelle explosion de pleurs et de sanglots. Saint-Julien se rapprocha de mademoiselle de Laramière, et lui saisit furtivement la main.

— Allons, belle cousine, il ne faut pas nous désespérer; ce mariage n'est pas conclu encore, et il y a loin de la coupe aux lèvres... Dès que ce damné sanglier aura été porté bas, je parlerai à mon oncle et je lui représenterai...

— Mais je vous répète que tout est convenu entre mon père et ce gentilhomme; que les paroles sont données. Chavigny est riche; il a promis de faire restaurer notre pauvre manoir, qui en a grand besoin; car mon père nge tout son revenu et au delà en chiens

et en chevaux de chasse... Aussi M. de Laramière s'est-il engagé irrévocablement, sans me consulter, et il a juré hier soir que le sanglier que vous allez prendre figurerait sur la table, comme rôti, le jour de mes noces...

— Oh ! pour cela non, s'écria Saint-Julien avec une véritable indignation ; si je le croyais !... Eh bien ! Manette, poursuivit-il d'un ton différent, les choses étant aussi avancées entre mon oncle et ce nouveau venu, dites-moi bien vite quel homme c'est que ce Chavigny, et s'il n'y aurait pas moyen...

— Oh ! c'est un homme affreux, répliqua mademoiselle de Laramière avec volubilité ; quoiqu'il soit vêtu à la mode de la cour, il est laid, orgueilleux, bête, méchant...

— Il doit avoir en effet tous ces défauts, puisque vous ne l'aimez pas... Mais un mot seulement : ce M. de Chavigny est-il chasseur?

— Non, car il a presque toujours habité

Paris; il semble même avoir du mépris pour les exercices campagnards...

— Alors rien n'est perdu... jamais le gendre du chevalier de Laramière, ancien veneur du roi Henri quatrième, ne sera un ignorant en saint Hubert, croyez-moi !

— Que Dieu vous entende !... Ah ! si vous étiez plus riche... Mais mon père dit que deux misères ne font pas une fortune, et que, malgré nos liens de parenté, nous ne pourrons jamais être mari et femme... Il me faudra donc épouser cet odieux Chavigny !...

— Maugrebleu ! il n'y a rien de pressé... Eh bien ! cousine, je provoquerai ce muguet, je me battrai avec lui, je le tuerai... et cela avant longtemps !

— Non, non, je vous le défends. Sainte Vierge ! et s'il vous tuait, vous, mon pauvre cousin ? Savez-vous que je mourrais aussi de douleur ? D'ailleurs, ce duel mécontenterait mon père, et il ne voudrait plus vous voir de sa vie !

— Que faire alors?... Mais sans doute M. de Chavigny nous accompagnera à la chasse aujourd'hui!

— Oui.

— Il commettra quelque gaucherie, et il s'aliénera le chevalier, si rigide sur le chapitre des anciennes traditions de vénerie!

— Il n'assistera à cette partie qu'en simple curieux!

— On le conduira dans des ravins et des frondières où son cheval lui rompra le cou.

— Croyez-vous qu'une semblable bête soit capable de prendre le mors aux dents? dit la jeune fille avec malice en désignant un gros cheval percheron qu'un domestique venait d'amener dans la cour, énorme bête de voyage, aux pesants harnais, plus propre à traîner une charrette qu'à suivre une meute.

Saint-Julien haussa les épaules avec mépris.

— Eh bien! dit-il, le cheval et le maître pourront se trouver... par hasard... sur la

route de notre solitaire ; deux coups de boutoir suffiront pour faire entendre raison au cavalier et à la monture...

— Ce serait au mieux s'il était possible de mettre le sanglier dans la confidence des projets de mon père relativement au repas de noces, répliqua la jeune fille qui sourit en dépit de ses larmes.

— Mais alors, comment nous débarrasser de ce malencontreux épouseur?

En ce moment une voix forte et joyeuse se fit entendre dans l'intérieur de la tour ; de lourdes bottes éperonnées résonnèrent sur l'escalier de pierre.

— Voici mon père, dit la jeune fille avec vivacité, il vient ici... Songez que le péril est pressant, et si vous ne parvenez pas aujourd'hui même à rompre cet odieux mariage, tout est fini entre nous.

— Restez encore un instant, Manette... En vérité, je ne sais qu'imaginer pour nous tirer de ce mauvais pas !... restez : est-ce que votre père vous effraye ?

— Non, mais...

— Eh bien?

— M. de Chavigny est avec lui, et si M. de Chavigny, un gentilhomme de la cour, me voyait en cornette et les yeux battus, il me trouverait laide certainement!...

Et mademoiselle de Laramière se sauva pour « ne pas être trouvée laide » par un homme qu'elle détestait, qu'elle accusait d'être affreux, bête et méchant.

Mais Saint-Julien n'eut pas le loisir de réfléchir à ces inconséquences féminines; son oncle et le fiancé de Manette étaient devant lui.

Le chevalier de Laramière, obscur hobereau poitevin, mais chasseur valeureux et expérimenté, semblait avoir passé déjà la soixantaine; cependant il avait encore cette verdeur que donnent des habitudes d'activité. Il portait un vieux costume de chasse aux broderies fanées; sa trompe était passée autour de son cou; son couteau à manche d'ivoire pendait à son côté. Toute sa personne

avait un air d'entrain et de gaieté ; il parlait haut et riait bruyamment. Chavigny, au contraire, était petit, maigre, sec ; sa mine hautaine et empesée rappellerait de nos jours certaines physionomies anglaises. Il était vêtu avec une recherche ridicule pour la circonstance ; il avait une large fraise alors appelée *rotonde,* des bottes en entonnoir enjolivées de rubans, un pourpoint de taffetas, et un chapeau surmonté d'un panache énorme. Dans cet équipage, il se préparait à chevaucher à travers monts et vallées à la suite du sanglier.

— Ventre de loup! neveu Saint-Julien, cria le chevalier d'un ton de bonne humeur, tu as dû bien mal penser du pauvre vieux Laramière de le trouver en retard un pareil jour!... Que veux-tu, mon gars? on a un peu trop fêté le vieux médoc hier au soir... Heureusement la faute n'est pas grande... George n'est pas encore de retour du bois, et s'il a eu le bonheur de rembucher la bête, le *solitaire* n'aura rien perdu pour atten-

dre!... Mais à propos, continua-t-il avec rondeur en se tournant vers son hôte, tu vas lier connaissance avec M. de Chavigny, le fils d'un de mes anciens amis de la cour, un jeune cavalier que j'aime et que j'estime fort... M. de Chavigny, mon neveu, Richard de Saint-Julien... Ce que j'en puis dire de mieux, c'est qu'il est de joyeuse humeur et que, moi excepté, personne dans le pays ne sait aussi bien diriger une chasse contre la bête fauve ou la bête noire.

Les deux jeunes gens se saluèrent avec les démonstrations exagérées de politesse en usage à cette époque. Cependant on remarquait dans leurs longs compliments, du côté de Chavigny beaucoup de roideur, du côté de Saint-Julien beaucoup d'ironie.

— Je suis ravi, monsieur, disait l'étranger, de trouver dans ce pays perdu un gentilhomme de mon âge avec qui je puisse frayer sans déroger... Les Chavigny ne dérogent pas volontiers, monsieur, et ils ne donnent leur amitié qu'à bon escient.

— Et moi, monsieur, disait Saint-Julien en s'inclinant, j'apprécie à sa valeur, croyez-le bien, l'honneur que vous me faites... Je serais heureux de trouver une occasion de vous prouver mon amitié pour vous; cette occasion se présentera bientôt, je l'espère.

— Allons ! trêve de politesses ! interrompit le vieux chevalier qui prenait bon jeu, bon argent, ces protestations; maintenant que vous vous entendez, songeons à notre *solitaire*... Aussi bien, j'aperçois George qui vient nous faire son rapport, et voici ce diable incarné de Pantaléon qui nous amène la meute de mon neveu !

En effet, un vieux valet, revêtu d'un habit de chasse déchiré et imbibé de rosée, entrait dans la cour, tenant en laisse un beau limier tout haletant; une espèce de page à cheval, fort laid, mais de la figure la plus malicieuse que l'on pût voir, arrivait d'un autre côté conduisant tout hardés une vingtaine de chiens de belle taille.

— Eh bien! George, cria le chevalier,

as-tu trouvé buisson creux? Ce damné sanglier a-t-il vidé le canton ?

— Non pas que je sache, M. le chevalier, répliqua le piqueur en portant la main à son chapeau ; le coquin a fait sa nuit dans le bois de la Marette où je l'ai rembuché... Quand vous voudrez, nous irons frapper aux brisées, et, si je ne me trompe, le vieux sournois nous mènera loin.

— Victoire et ville gagnée! s'écria le chevalier avec enthousiasme : si le drôle est disposé à nous attendre, nous aurons fête complète!... Au bois de la Marette, dis-tu? Bon ! je vois d'ici ses refuites... Après s'être fait battre dans la plaine de la Vacherie, il prendra un grand parti et il débuchera par le bois des Noisetiers pour gagner la forêt de Ver d'où il est venu sans doute... C'est donc au bois des Noisetiers qu'il faut conduire la petite meute... Holà! Pantaléon, sacripant maudit, continua-t-il en s'adressant au page de son neveu, tu tiendras les relais avec douze chiens... Philippe et Lafleur t'accompagne-

ront, et tous les trois vous formerez le plus bel assemblage de mauvais garnements qui ait jamais croqué le marmot sous la feuillée...

— Garder le relais ! répliqua Pantaléon d'un air mécontent, ce n'est pas non plus un poste bien agréable : heureusement, grommela-t-il entre ses dents, j'ai dans ma poche un flacon de vin que j'ai volé au sommelier, et mes dés ne me quittent jamais... je jouerai avec Lafleur.

— Que murmures-tu là, drôle?... Mais voyons, il faut sonner à cheval et partir... M. de Chavigny, continua le chevalier en s'adressant à son hôte, excusez-moi si je ne vous tiens pas aujourd'hui bien exacte compagnie ; j'ai l'habitude de piquer toujours à la queue des chiens... cette méthode ne vous irait guère, je pense?... En revanche, je charge mon neveu de vous faire les honneurs de la chasse et de vous donner toutes les explications utiles sur ce noble délassement !

— Palsambleu ! mon oncle, dit Saint-¨en d'un ton d'humeur, j'aime assez moi-

même à ne pas être un spectateur oisif dans de semblables affaires !

— Je ne veux déranger personne, reprit Chavigny sèchement, je suivrai la chasse de loin et sans me gêner.

— A votre aise, mon gentilhomme, répliqua distraitement le chevalier ; nous autres campagnards, nous agissons rondement et sans façon... Allons, messieurs, à cheval !

Il sonna une fanfare ; les chiens répondirent en faux-bourdon ; les chevaux hennirent et frappèrent du pied.

Au milieu de ce vacarme, mademoiselle de Laramière parut ; nous ne savons comment elle avait fait, mais quoiqu'il se fût à peine passé un quart d'heure depuis sa conversation avec Saint-Julien, elle avait trouvé le temps de se mettre en brillante toilette. Elle tenait d'une main un vieux flacon d'argent et de l'autre un gobelet de même métal ; elle venait, selon l'usage, verser aux chasseurs le coup de l'étrier.

Saint-Julien restait à l'écart, d'un air pen-

sif. Pendant que Manette présentait le vin d'honneur à son père et à l'étranger, le jeune veneur fit signe au page Pantaléon d'approcher, et lui dit quelques mots à voix basse ; le méchant drôle grimaça un sourire.

— Tu m'entends ? continua Saint-Julien en désignant Chavigny par un geste imperceptible : si tu exécutes mes ordres, il y aura une bonne double pistole pour toi et autant pour tes deux compagnons.

— C'est bien tentant, monsieur, répliqua le page en se grattant l'oreille ; mais êtes-vous sûr que M. le chevalier ne se fâchera pas de la plaisanterie ?...

— Je prends tout sur moi, et je m'arrangerai de manière à vous amener le mouton sans qu'il se doute de rien... Mon oncle tient beaucoup aux anciennes coutumes de la chasse ; d'ailleurs il aime à rire, il nous pardonnera...

— A la grâce de Dieu donc ! Je vous promets, monsieur, que nous ne vous volerons pas votre double pistole... fiez-vous-en à moi.

Il rejoignit en ricanant ses camarades ; puis les prenant à part, il eut l'air de leur confier un joyeux complot qui fut accueilli avec de sourdes risées.

Saint-Julien s'avança à son tour pour recevoir des mains de sa cousine le coup de l'étrier. Au moment où Manette lui présentait le gobelet plein jusqu'au bord d'un vin généreux, il se pencha vers elle et il lui dit à demi-voix :

— Je bois à notre bonheur, cousine, et au prochain départ de votre insolent prétendant... J'ai trouvé un moyen de le faire décamper aujourd'hui même !

— Serait-il possible? Ah! mon cousin, quelle belle chandelle je donnerais à la sainte Vierge !

— Ce ne serait pas à la sainte Vierge qu'il faudrait l'offrir, mais à saint Hubert, le patron des chasseurs. En mon absence, ma jolie Manette, priez ce grand saint de nous protéger.

— Mais êtes-vous bien sûr...?

— En chasse! en chasse! cria le vieux chevalier; eh bien ! mon neveu, qu'avez-vous besoin d'écouter le babil de cette petite folle?... Si elle nous retient ainsi, elle peut être sûre de ne pas voir figurer sur la table un sanglier rôti le jour de ses noces !

Ces dernières paroles firent froncer le sourcil à Saint-Julien ; cependant il vida son gobelet d'un trait, adressa un geste et un regard encourageant à son bel échanson, puis il rejoignit son oncle, et bientôt toute la troupe s'élança à grand bruit dans la campagne.

On marchait déjà depuis un quart d'heure, quand le chevalier, en jetant le coup d'œil du maître sur l'équipage, aperçut Pantaléon et ses compagnons qui suivaient avec la meute du relais.

— Qu'est ceci, coquin? demanda-t-il au page avec colère; ventre de chevreuil! ne devrais-tu pas être déjà à ton poste au bois des Noisetiers avec ton monde et tes [illegible]us?

— Nous n'aimons guère les noisettes, M. le chevalier, répliqua Pantaléon avec effronterie ; mais nous allons prendre le sentier qui longe le ruisseau, et dans un quart d'heure nous serons au lieu convenu. Dame ! écoutez donc, le solitaire vous donnera bien du mal avant de débucher, et nous aurons tout le temps de nous ennuyer là-bas en dansant le branle du Poitou... Nous n'avons qu'une bouteille de vin et un jeu de dés à nous trois pour prendre patience...

— Eh bien ! marauds, dit le chevalier d'un ton de bonne humeur, n'aurez-vous pas la ressource de *donner les relais* aux passants, si quelque badaud se présente ?

Saint-Julien et son page échangèrent un regard.

— Sans doute, M. le chevalier, reprit Pantaléon, si vous le permettez, nous tâcherons de passer agréablement le temps.

— Comment, si je le permets ?... N'est-ce pas l'ancien droit de la chasse ?... Allez, mes pendards, amusez-vous, si vous en trouvez

l'occasion; mais surtout riez tout bas et tenez vous prêts, afin que ce soir on ne sonne pas la *retraite manquée*.

Pantaléon rejoignit ses compagnons, et tous les trois, quittant le gros de la troupe, prirent un sentier latéral qui devait les conduire à leur destination.

Quelques instants après, le chevalier et les veneurs sous ses ordres frappaient aux brisées ; la meute d'attaque fut découplée, et presque aussitôt les clatissements des chiens, les fanfares des trompes annoncèrent que le solitaire était debout.

Il n'entre pas dans notre cadre de décrire en détail une chasse au sanglier ; il nous suffira de choisir parmi les faits ceux qui se rapportent aux projets de Saint-Julien contre son malencontreux rival.

A partir du moment où la chasse avait commencé, le vieux chevalier s'était fort peu occupé de Chavigny. Sa passion favorite s'était réveillée et l'absorbait tout entier.

Saint-Julien, au contraire, accordait à l'hôte

de Laramière une attention de plus en plus marquée, et s'efforçait de capter ses bonnes grâces. Chavigny reçut d'abord assez mal ces avances qui avaient le tort de venir un peu tard ; mais il finit par se dérider, et une certaine intimité s'établit entre eux.

Soit hasard, soit calcul de Saint-Julien, ils se trouvèrent bientôt seuls au milieu d'une étroite vallée entre deux buissons. Le sanglier, avant de débucher, faisait tête aux chiens dans un fourré impénétrable, et le chevalier, accompagné de ses piqueurs, appuyait la meute de la trompe et de la voix. Ces mouvements rapides, ces sons étranges sortant de la profondeur des forêts, étonnaient beaucoup le citadin, peu familier avec de pareils divertissements, et son étonnement semblait mêlé de quelque inquiétude. Saint-Julien l'observait du coin de l'œil. Tout à coup il eut l'air d'examiner le cheval de Chavigny avec beaucoup d'attention. Chavigny s'en aperçut :

— Ventrebleu ! monsieur, dit-il d'un ton

rogue, qu'a donc mon cheval pour vous occuper à ce point?

— Rien, rien, monsieur, répondit le veneur avec unepolites se exagérée ; j'espère n'avoir rien fait pour vous offenser, vous et votre cheval... Je remarquais seulement...

— Eh bien ?

— Votre bête est d'un alezan si clair qu'elle pourrait servir d'enseigne à Veyrac à l'hôtellerie du *Cheval rouge.*

— Que fait cela ?

— Oh ! mon Dieu, rien ; seulement, dans le cas où vous vous trouveriez sur le chemin du sanglier, il vous attaquerait de préférence à tout autre.

— Vous voulez rire ! Quelle raison avez-vous?...

— C'est science de veneur, mon gentilhomme ; le sanglier, comme le dindon, comme le bœuf, a en horreur tout ce qui est rouge ou tout ce qui approche de cette couleur... Si la chasse venait de ce côté, votre cheval serait indubitablement éventré le premier,

d'autant plus qu'il ne me paraît pas très-exercé à la course à travers les brandes.

En dépit de ses efforts, le Chavigny commençait à manifester quelques craintes.

— Ah çà ! mais, reprit-il, à votre avis, il serait donc dangereux d'assister à une chasse au sanglier, même en qualité de simple curieux, comme moi ? M. de Laramière me disait pourtant...

— Oh ! il n'y a pas de danger pour des veneurs comme lui, ou peut-être comme moi, qui passons notre vie dans les bois ; c'est sans doute ce qu'a voulu dire mon oncle. Mais un gentilhomme de la ville, tel que vous, ferait bien, quel que fût son courage, de prendre des précautions.

— Ces sangliers sont donc bien terribles ?

— C'est un animal féroce, surtout quand il s'agit d'un vieux solitaire comme aujourd'hui... il court sus à tout ce qu'il voit, et ses coups de boutoir sont bien souvent mortels pour les hommes, les chiens ou les chevaux... Tenez, entendez-vous?

Chavigny prêta l'oreille.

— J'entends des hurlements plaintifs... sans doute le piqueur corrige ses chiens.

— C'est quelque pauvre bête qui se sera fait découdre en voulant serrer de trop près le vieux brutal... Et maintenant entendez-vous ?

— On dirait des coups de hache contre les arbres.

— Ce sont les coups de boutoir du sanglier pour se frayer un passage à travers les cépées...

Machinalement, Chavigny jeta un regard inquiet autour de lui, cherchant où il pourrait se réfugier en cas d'attaque ; le bruit se rapprochait.

— Je crois qu'il est temps d'aller voir si ce coquin se décidera à prendre parti, reprit Saint-Julien avec un grand calme. Ah çà ! mon gentilhomme, je ne vous vois ni couteau de chasse ni carabine ; vous avez au moins une paire de pistolets dans vos fontes ?

— Mais non, je n'ai rien du tout... Le chevalier ne m'avait pas dit...

— Par ma foi de gentilhomme ! s'écria Saint-Julien avec un accent d'admiration parfaitement joué, vous êtes brave, monsieur!... Venir à une chasse au sanglier sur un gros cheval rouge, sans armes, et se mettre ainsi hardiment sur le passage de la bête, c'est plus que je n'oserais faire !

— Ce... ce n'est pas tout à fait volontairement, balbutia le citadin en prêtant l'oreille aux bruits de la chasse qui réellement devenaient de plus en plus menaçants ; j'ignorais... on ne m'avait pas averti... Que diable ! le chevalier aurait dû me prévenir !

— Je vous conseille, reprit Saint-Julien d'un air d'obséquiosité, de regagner le château, à moins que vous ne vous procuriez un cheval d'une autre couleur et des armes... mais comme mon oncle vous garderait peut-être rancune si vous lui faussiez compagnie, il vaudrait mieux peut-être trouver moyen... Quel malheur que je n'aie pas remarqué plus

tôt la fatale nuance de votre cheval! je vous aurais donné un superbe étalon blanc que monte en ce moment mon page Pantaléon... Le blanc est la couleur pour laquelle le sanglier paraît avoir une prédilection particulière... Malheureusement, Pantaléon et le cheval sont en relais là-bas à ce bouquet de bois que vous voyez d'ici en suivant le cours du ruisseau...

— Eh bien! monsieur, dit vivement Chavigny, ne pourrais-je pas aller demander de votre part...?

— Je vous offrirais bien mon cheval, interrompit Saint-Julien avec courtoisie, mais *Pollux*, c'est son nom, ne veut se laisser monter que par moi... Quant à mon couteau de chasse, le défaut d'habitude en ferait dans vos mains une arme assez inutile, et puis je pourrai en avoir besoin pour servir la bête..

— Je me procurerai des pistolets, et...

En ce moment, le vacarme infernal retentit tout près d'eux; un sanglier énorme, les soies hérissées, sortit du bois en faisant cla-

quer ses défenses. Les chiens et les veneurs le suivaient en désordre. Quoique l'animal ne se dirigeât pas de son côté, Chavigny se mit à pâlir et à trembler.

— Je savais bien qu'il débucherait par là, disait Saint-Julien avec satisfaction ; tudieu ! quel bel animal !... Mais, de grâce, M. de Chavigny, prenez garde ; ne vous tenez pas sur le chemin du sournois ; s'il aperçoit votre cheval rouge, vous êtes sûr de l'avoir à vos trousses.

— Miséricorde ! s'écria le gentilhomme en tournant bride, je ne veux pas rester ici... Au diable la chasse et les chasseurs !

— Non, non, n'allez pas de ce côté, s'écria Saint-Julien en voyant son rival se diriger vers le bouquet de bois où se trouvait Pantaléon ; n'allez rien demander à ces coquins là-bas...

— Et pourquoi donc, monsieur?

— C'est qu'une ancienne coutume... On vous donnerait *le relais*, et...

Un mouvement suspect du sanglier rendit

à Chavigny toutes ses frayeurs ; sans écouter Saint-Julien, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et partit au galop dans la direction du relais. Saint-Julien le regarda s'éloigner d'un air malin.

— Je l'ai prévenu, se dit-il, il n'aura pas de reproche à me faire ; tout va à merveille : il y a un Dieu pour les amants et pour les chasseurs ! Le sanglier lui-même a manœuvré comme s'il eût été dans la confidence... Voici mon cocardeau de Chavigny qui va conter des calembredaines là-bas à Pantaléon ; on le recevra comme il le mérite... Allons ! ma vengeance est assurée ; maintenant ne songeons plus qu'à la chasse !

En même temps, il emboucha sa trompe et sonna un joyeux *à vue ;* puis il rejoignit le chevalier qui galopait déjà derrière l'animal, fort disposé en apparence à leur faire voir du pays.

Chavigny ne ralentit les allures de son cheval qu'au moment où le son des cors se fut perdu dans le lointain. Alors il essuya son

front couvert de sueur, et il murmura :

— Les rustres ! les manants ! et ils appellent cela un divertissement !... Si on m'avait prévenu encore, je ne me serais pas compromis à pareille fête ! Je devrais peut-être retourner au château ! Mais bah ! le vieux hobereau se moquerait de moi ! il vaut mieux aller demander là-bas le cheval blanc et les pistolets... Ce M. de Saint-Julien a essayé de m'en dissuader ; mais il est jaloux de moi !... Que voulait-il en m'annonçant qu'on me donnerait le relais ? Je l'espère bien qu'on me le donnera, ce relais, et si ces croquants se montraient récalcitrants, je saurais bien les y forcer !...

Et il se dirigea fièrement vers le bouquet de bois d'où sortaient des éclats de rire de sinistre augure.

. . . .

Il était nuit close lorsque les chasseurs rentrèrent au château de Laramière. Le vieux solitaire avait fait une belle résistance, et l'hallali n'avait eu lieu qu'après le coucher du

soleil. Au bruit des trompes, des chiens et des chevaux, Manette, suivie de quelques valets portant des torches, accourut dans la cour pour recevoir les arrivants. La jeune fille semblait radieuse; un charmant sourire animait son frais visage. Elle s'élança vers le vieux Laramière qui descendait pesamment de cheval.

— Bonsoir, mon père, dit-elle en lui sautant au cou; votre chasse a fini bien tard aujourd'hui, je commençais à m'inquiéter pour vous!

— Et tu avais raison, mon enfant, répondit le chevalier en appliquant un gros baiser sur le front de sa fille, car j'ai été bien près de ne plus te revoir.

— Que dites-vous, mon père?

— Sans ce brave garçon, continua le vieux chasseur en désignant Saint-Julien qui venait de mettre pied à terre, peut-être ce soir n'aurais-je pas eu le bonheur de t'embrasser.

— Quoi! mon père... Saint-Julien! vous me faites trembler!

— Mon oncle, dit le jeune veneur avec modestie, vous donnez trop de prix à une bagatelle... C'est un de ces services que les chasseurs se rendent fréquemment entre eux sans en être plus fiers...

— Je te dis que sans toi j'étais perdu... Je te prends pour juge, Manette : figure-toi qu'après sept heures consécutives de chasse, après avoir fatigué tous nos relais et arpenté plus de dix lieues, le sanglier était sur ses fins... il s'était acculé à un rocher et il faisait tête aux chiens... J'arrive au moment où il venait de découdre ce pauvre Miraut qui cherchait à le coiffer... Furieux, je mets pied à terre, mon couteau de chasse à la main, et je frappe le solitaire au défaut de l'épaule... Cent fois j'ai frappé de cette manière un sanglier aux abois, et toujours la bête est tombée morte à l'instant. Cette fois, soit que ma main devienne moins sûre, soit que mon œil devienne moins bon, j'ai manqué mon coup. Se sentant blessé, le sanglier s'est retourné, m'a renversé, et il allait m'éventrer, lorsqu'un

couteau, tenu par une main plus ferme que la mienne, lui a traversé le cœur... Ce couteau, c'était celui de ton cousin.

— Mon oncle, s'écria Saint-Julien, vous oubliez une circonstance importante, c'est qu'au moment où vous avez frappé le sanglier, votre pied a glissé dans le sang de ce pauvre Miraut... Sans cela, vous n'eussiez pas manqué votre coup ! Jamais veneur n'a manié aussi adroitement un couteau de chasse que le chevalier de Laramière !

— Tu veux ménager l'amour-propre d'un vieillard, beau neveu ; mais je sais ce que je sais... Allons ! je me résignerai désormais à chasser des alouettes, car décidément je me fais vieux !

— Combien je vous remercie, mon cousin, dit la jeune fille en cessant d'embrasser son père pour tendre la main à Saint-Julien ; et vous pouvez m'en croire, il n'est personne au monde pour qui j'éprouve plus volontiers de la reconnaissance...

Grâce à l'obscurité, le veneur put porter à

ses lèvres cette main qu'on lui tendait et la retenir assez longtemps. En ce moment, quatre hommes robustes entrèrent dans la cour chargés d'un brancard sur lequel se trouvait le sanglier, héros de la fête.

— Regarde, ma fille, dit le vieux chevalier en saisissant une torche et en l'élevant au-dessus du monstre couvert de boue et de sang que l'on venait de déposer à ses pieds; regarde ce brigand qui a été sur le point de te rendre orpheline!... Vois cet énorme boutoir, ces soies rudes, ces défenses tranchantes comme un rasoir, et juge si un gaillard de cette sorte m'eût fait passer un mauvais quart d'heure!... Eh bien! au lieu de cela, le malfaiteur figurera sur la table le jour de ta noce, et je compte le saluer d'une belle fanfare quand on le dressera sur un plat, dans une bauge de laurier et de thym.

Ce mot de noce sembla rendre au chevalier le souvenir du fiancé.

— Ah çà! mais, reprit-il, qu'est donc devenu M. de Chavigny?... Je ne l'ai pas aperçu

une seule fois pendant la chasse... Maudite passion ! elle me fait oublier jusqu'aux devoirs de la plus simple politesse... Si j'ai pensé un seul instant à lui dans le cours de la journée, je veux être pendu ! Holà ! quelqu'un de vous, ajouta-t-il en s'adressant aux veneurs, a-t-il vu M. de Chavigny ?

Personne ne répondit ; mais des ricanements étouffés se firent entendre parmi les valets.

— Eh bien ! Saint-Julien, et toi ? je t'avais chargé de tenir compagnie à mon hôte, tu me dois compte de lui.

— Excusez-moi, mon oncle, répondit le jeune homme avec un grand sang-froid, mais si votre amour pour la chasse a pu vous faire oublier complétement votre gendre futur, le mien a bien pu me faire oublier un muguet dont je ne me souciais guère... Je n'ai pas vu M. de Chavigny depuis le moment de l'attaque.

— Alors il se sera égaré dans les bois, dit chevalier avec inquiétude ; il faut que le

moins fatigué de nos gens monte à cheval sur-le-champ et aille à sa recherche...

— Mon père, dit Manette d'un petit air délibéré, ne dérangez personne... M. de Chavigny est parti depuis longtemps, et il doit être loin d'ici à l'heure qu'il est...

— Parti! répéta le chevalier abasourdi.

— Oui, certainement... Il est revenu au château il y a plusieurs heures... Sa figure était toute décomposée... Sans rien dire à personne, il a appelé le laquais qui l'a accompagné ici; il lui a donné l'ordre de seller son cheval et de prendre ses bagages... Puis ils sont partis, et je les ai vus prendre la route de Poitiers.

— Mais il fallait le retenir, lui demander...

— Le retenir? je m'en serais bien gardée!

— Cette conduite est inconcevable! reprit le chevalier d'un air pensif : qui peut avoir décidé ce jeune homme à une fugue si extradinaire, à moins...

Le page Pantaléon s'avança d'un air câlin,

en traînant sa jambe et en tortillant sa toque entre ses doigts.

— Dame! M. le chevalier, dit-il d'une voix mielleuse, ce gentilhomme aura peut-être mal pris une innocente plaisanterie que nous nous sommes permise au bois des Noisetiers...

— Une plaisanterie! Que veux-tu dire, drôle? Vous n'avez pas osé...

— Écoutez donc, M. le chevalier, ce gentilhomme est venu nous parler de cheval rouge et de cheval blanc, de pistolets, de couteau de chasse, que sais-je? des bêtises enfin... Il avait l'air de se gausser de nous... Ma foi! moi et les autres nous avons usé de notre droit en le traitant comme on traite ceux qui adressent des calembredaines aux chasseurs en relais... Nous lui avons *donné le relais*... en plein...

— Comment, maraud! s'écria Laramière furieux en levant son fouet, vous vous êtes permis...

- Mon oncle, dit Saint-Julien en se hâ-

tant d'intervenir, ces pauvres gens vous ont obéi... Souvenez-vous que ce matin vous leur avez recommandé de se distraire en donnant le relais aux passants, suivant l'ancienne coutume... M. de Chavigny, il vous l'a dit lui-même, ne comptait pas parmi les chasseurs!... Je vous demande donc grâce pour Pantaléon et ses complices.

Le chevalier réfléchit un moment ; le page profita de sa distraction pour s'esquiver.

— Je n'ai rien à te refuser, neveu, un jour où tu m'as sauvé la vie, reprit le vieux chasseur, mais je perds là un parti pour ma fille comme j'en trouverai peu dans la province... Chavigny devait faire reconstruire mon pauvre château, il devait... Oh ! je comprends maintenant que ce jeune homme, si insolent et si fier, n'ait pas voulu rester une minute de plus après un pareil affront... Peut-être même nous enverra-t-il demander raison de l'insolence de nos gens !

— Je le crois trop lâche pour cela, mon

oncle; mais s'il l'osait, je réclamerais l'honneur d'être son partenaire. Pantaléon, le principal coupable, est à mon service, et je dois répondre de lui. D'ailleurs...

— D'ailleurs, tu pourrais bien être toi-même moins innocent que tu n'en as l'air, dit le chevalier d'un ton malicieux et bonhomme à la fois.

— Eh bien! mon oncle, dans ce cas... ce serait, j'imagine, un excellent tour de veneur!

Laramière regarda fixement son neveu et sa fille, qui se tenaient humbles et les yeux baissés devant lui; tout à coup il partit d'un éclat de rire et il dit d'un ton joyeux :

— Bah! au diable l'ambition!... Mon manoir tombera en ruine s'il le veut, mais j'aurai pour gendre un vrai chasseur. J'ai deviné depuis longtemps ton affection pour ma fille, beau neveu, et je crois que la friponne ne te déteste pas... Tu l'as doublement méritée aujourd'hui par ton adresse et par ton cou----!... Embrasse ta femme, drôle... A

moins que Manette n'ait quelque objection à faire...

— Je vous obéirai, mon père, répondit la jeune fille avec l'accent de la plus fausse modestie qui fût jamais.

— Si cela est, que saint Hubert vous bénisse... Et, mordieu ! je n'en aurai pas le démenti... notre sanglier sera de la noce.

Nous laissons à penser les remercîments des jeunes gens et les fanfares triomphales qui célébrèrent la joie universelle.

Seul, maître Jérôme, le vieux valet de chiens, indifférent à tout le reste, disait d'un ton triste en comptant la meute à la rentrée au chenil :

— Je savais bien que ce pauvre Miraut se ferait faire une boutonnière, et que Rustaut serait dessolé ce soir !

Il est inutile de dire, pour l'intelligence de la mauvaise plaisanterie de Pantaléon et de ses complices à l'encontre de ce bon M. de Chavigny, qu'en ancien terme de chasse, *donner le relais,* c'était fouetter jusqu'au sang

les oisifs et les badauds qui adressaient des questions puériles aux veneurs placés en observation sur les refuites présumées de la bête.

Quel dommage que cette vieille coutume soit tombée en désuétude aujourd'hui ! Ce serait, en chasse, un moyen si commode de se débarrasser des fâcheux !

FIN.

